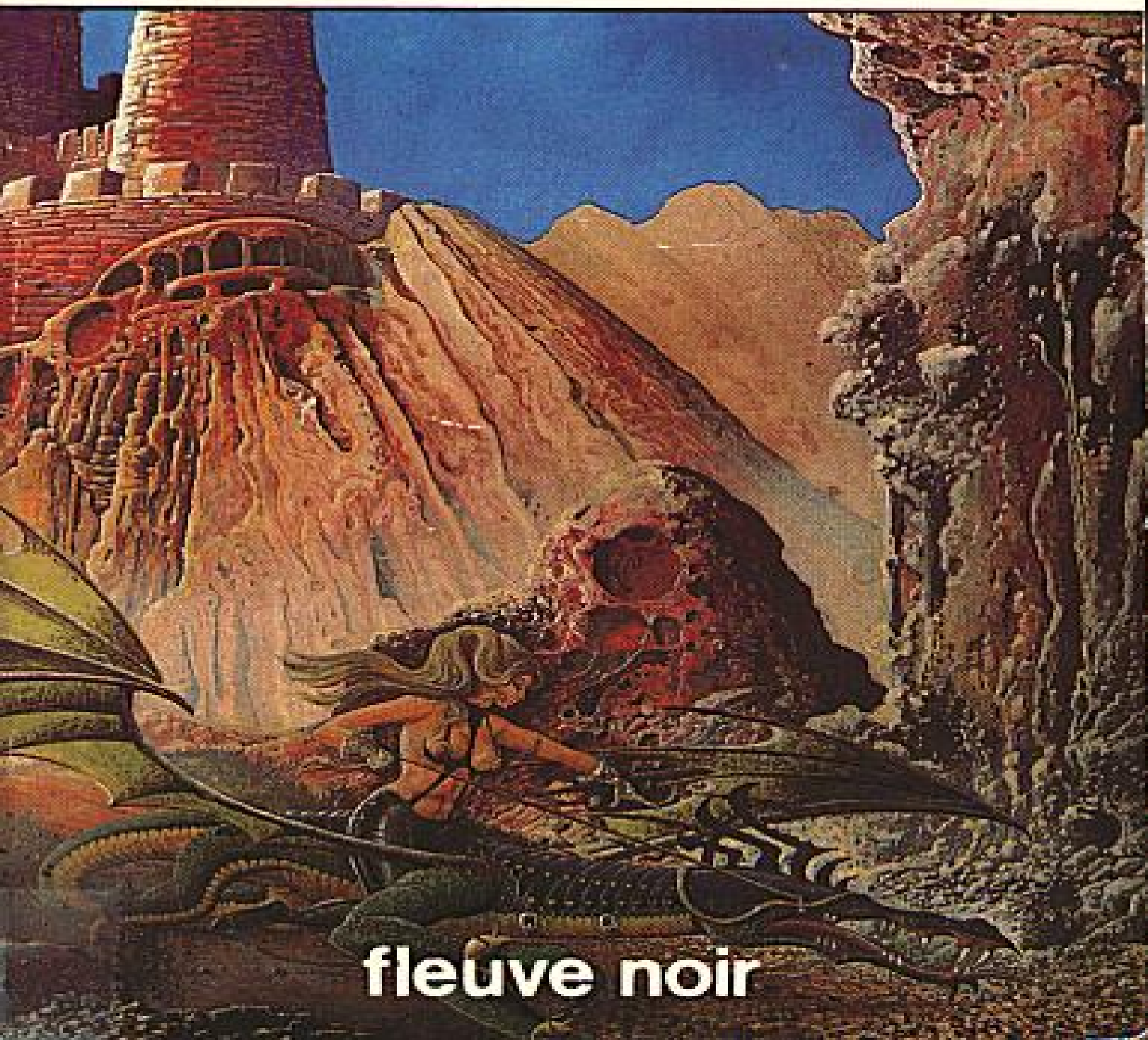


ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

LE TROUBADOUR DE MINUIT



fleuve noir

MAURICE LIMAT

LE TROUBADOUR DE MINUIT

« *ANTICIPATION* »

FLEUVE NOIR

1981

PREMIÈRE PARTIE
PLANÈTE TERRE, SIÈCLE TREIZE

CHAPITRE PREMIER

Le vent a presque entièrement balayé le ciel. Quelques nuages passent encore, chassés par le plus grand des souffles.

La Lune triomphe. Quasi pleine. Bloc de métal luminescent qui burine de son acier champs et forêts, rivières et vallons et au-dessus de tout cela, sur une colline aiguë, le château. Orgueil et sécurité des sires de Crèvecœur.

Amaury de Crèvecœur, chacun le sait dans son domaine, est à la chasse, plaisir le plus total des seigneurs de ce siècle treizième. Il court le sanglier, le cerf, le loup, en compagnie de son voisin domanial messire de Mortemer.

On chuchote qu'en fait ladite randonnée n'est qu'un prétexte et que les deux féodaux ont convenu une union entre Yolaine, nièce et pupille de Crèvecœur, et Igor, héritier de Mortemer. Un de ces mariages de haute caste arrangé, comme il se doit, par les parents qui y voient avant tout des questions d'intérêt et de puissance guerrière. Unir Crèvecœur à Mortemer, belle ambition...

À cela près qu'on a négligé de demander les avis des deux principaux intéressés. Et que Yolaine, joli cœur de Crèvecœur comme le dit la rumeur publique, fille lettrée, qui parle latin, aime la musique, reçoit les trouvères et les jongleurs, chante, écrit, compose, discute avec les théologiens, n'est peut-être pas enchantée de devenir l'épouse d'Igor, un dégénéré pâlot dont la lucidité d'esprit ne passe pas pour être la vertu dominante. D'autant que les vertus en général ne brillent pas particulièrement sur le blason terni de sa renommée.

La nuit est avancée.

Blotti au pied du château seigneurial, le village est endormi. Le couvre-feu a sonné et on ne se risque guère à enfreindre les édits de Crèvecœur, édits entérinés par un clergé qui ne pêche pas par excès d'indulgence chrétienne.

Pourtant, quelque part dans une des tours de la forteresse, maître Volubilis doit veiller. Il déchiffre un ancestral grimoire, ou bien il lève le nez vers les astres. Il est en marge des ecclésiastiques, mais Crèvecœur le

protège. Il le craint un peu, et le consulte fréquemment. Volubilis lui a cependant annoncé que son projet de marier sa nièce rencontrera des difficultés, que des forces inconnues vont s'élever pour faire capoter cette union.

Dom Boniface, chapelain de Crèvecœur, a promis de son côté de faire intervenir le ciel. Auprès duquel il se prétend d'autant mieux en cour qu'il est dans les bonnes grâces de l'évêque et de l'inquisiteur de la cité voisine.

Et il y a aussi, en haut d'une des tours, une fenêtre éclairée, non voilée comme il se devrait. Mais nul ne songerait à s'en offusquer. Ne sait-on pas que c'est là l'appartement privé de Yolaine de Crèvecœur, et que la spirituelle châtelaine poursuit de nuit ses études et ses travaux artistiques ?

Silence alentour. Ce silence qui n'en est pas un puisque mille bruits mystérieux montent de la forêt qui cerne la colline. La vie ardente et secrète des animaux innombrables, lesquels s'éveillent sous la Lune. Et de ces marais dont on a su faire des douves s'élèvent les chants un peu rauques tout en demeurant sympathiques de milliers de batraciens célébrant l'astre souverain.

Qui ne serait surpris d'assister à ce qui se passe réellement dans la vaste chambre qui est celle de la belle Yolaine ?

Elle n'y est pas seule, d'ailleurs. Ses deux servantes, bien plus amies et confidentes que domestiques, vont, viennent, s'affairent. Des flambeaux ont été allumés dans tous les angles, des torchères sont fichées aux murailles.

Un lit, immense, de blanc lin tendu, luit doucement sous ces dansantes clartés qui suscitent des cabrioles de farfadets et des ombres de fées.

Et des roses, des roses à profusion, ont été apportées par Florise et par Bathilde, dont Yolaine, très droite dans une robe tissée d'un seul tenant, seyante et sévère à la fois, coiffée d'un hennin élégant, dirige les préparatifs.

Que va-t-il donc se passer, cette nuit, au manoir de Crèvecœur ?

Quelque cérémonie clandestine, sans doute. Car bien entendu, Florise, tout comme Bathilde, n'ont de comptes à rendre qu'à leur maîtresse et d'une façon générale gardent toujours une parfaite discrétion quant à la vie privée de la séduisante Yolaine.

Yolaine dont les yeux noirs brillent étrangement dans le faciès qui serait mutin sans une expression de maturité contrastant avec sa jeunesse, avec la douceur quelque peu voluptueuse qu'on devine sous la robe de lin.

Tout en surveillant l'activité de Florise et de Bathilde qui poursuivent la mise en place des flambeaux et des roses autour du vaste lit, Yolaine tient à la main un livre. Un rare manuscrit, rédigé bien sûr en latin. Ouvrage de piété ? Certainement pas et Dom Boniface crierait à l'hérésie s'il apprenait que sa belle pénitente possède pareil texte sûrement paraphé par Satan. Il s'agit plus simplement d'une histoire traitant de mœurs romaines que la châtelaine a su se procurer Dieu sait comment. Il y est fortement question de repas gala et de soirées unissant la gastronomie et la volupté où les belles dames de Rome et leurs amants célébraient à leur façon le culte de Vénus et de Cupidon.

Bathilde, qui est un peu naïve, prend quelque recul pour admirer la couche préparée, cerclée de flammes et de fleurs :

— Oh ! damoiselle, dit-elle, ne dirait-on pas que c'est là une chapelle, comme celle où officie Dom Boniface ?

Florise a un rire étouffé et Yolaine voudrait froncer les sourcils, mais elle aussi a envie de sourire :

— Allons, petite sottise ! Terminez votre ouvrage, et n'allez point chercher de propos aussi sacrilèges...

Parce que Yolaine, si fervente fille de l'Église qu'elle veut être, n'en connaît pas moins l'art de séparer les bonnes choses des exigences de la religion.

Cependant, les minutes passent. Les trois femmes à présent se taisent. À peine un mot de-ci, de-là. Elles sont inquiètes, de cette délicieuse inquiétude de l'attente.

Bientôt, minuit sonnera...

« Il » va venir.

« Il » a promis d'arriver sur le coup de minuit.

« Il » se soucie peu des obstacles.

« Il » viendra du côté des douves et saura les franchir sans se mouiller, a-t-il juré.

« Il » se fait fort d'atteindre à la chambre de Yolaine sans l'aide d'une échelle de corde, ainsi que l'avait préconisé Florise.

« Il » entrera au besoin par la poterne et si elle est fermée et gardée ce ne sera pas un problème pour lui.

De toute façon « il » s'annoncera par quelques notes de sa cithare.

Parce que son instrument favori est celui-là, venu d'Italie et dont il sait tirer les sons les plus envoûtants qui font battre les cœurs.

Yolaine dissimule autant que possible son impatience. C'est pour elle qu'« il » vient, mais Bathilde et Florise sont à peu près aussi frémissantes que la châtelaine. N'ont-elles pas un rôle à jouer dans la cérémonie païenne que Yolaine prépare, s'inspirant des révélations du manuscrit célébrant les délices raffinées de la Rome antique ?

— Je l'entends !...

Bathilde, la simple et gauche Bathilde a jeté cette exclamation. Il est certain que Florise, la plus subtile, la plus rouée aussi, a entendu. Et il n'est que de voir les blanches mains de Yolaine qui tremblent légèrement et reposent le livre pour comprendre quel trouble exquis s'empare d'elle.

D'un geste, elle impose silence aux deux filles et va vers la fenêtre.

C'est vrai. Quelques notes s'égrènent dans la nuit, comme un collier de rares gemmes précieuses, collier qui cerne mystérieusement le cœur frémissant de Yolaine.

« Il » est là.

Troubadour léger, chantre de l'amour et de la joie, poète, elfe, et cependant homme, très homme dans sa jeune beauté virile, l'amant de Yolaine arrive à l'heure dite.

N'est-ce pas une imprudence que de divulguer pareil signal ? Baste ! Le sire est chez Mortemer avec ses lanciers et ses arbalétriers. Il y a quelques domestiques, il y a le chapelain. Ils dorment, pour sûr. Maître Volubilis est trop absorbé, s'il veille, pour se soucier d'une sérénade. Reste la garde. Un sergent d'armes et six hommes qui, trois par trois, font des rondes toutes les deux heures. Mais en l'absence du seigneur, feront-ils seulement leur devoir ? Ils doivent bavarder, s'enivrer, parler de quelque ribaude délurée, ou bien s'abandonner tout bonnement aux délices du sommeil.

Et puis, « lui », est un peu magicien. Il saura déjouer toutes les traîtrises.

Erik est là. Yolaine, penchée audacieusement, agite sa jolie main à son intention.

Dans la nuit il lui sourit. Elle devine plus qu'elle ne voit ce sourire. La Lune complice lui permet de détailler les formes élancées et cependant solides du troubadour qui pince la cithare. Des notes encore...

Elles s'élèvent dans la lumière nocturne comme des perles d'or.

Mais si tout cela est très beau, comment Erik va-t-il rejoindre sa maîtresse ?

Florise murmure, un peu en retrait, cherchant à voir par-dessus l'épaule de Yolaine :

— Il est sorcier... C'est un sorcier de musique... Il est vrai qu'à plusieurs reprises Erik a donné des preuves d'un pouvoir exceptionnel, de facultés qui ont quelque peu inquiété Dom Boniface et dont les échos sont parvenus aux oreilles des autorités d'Église.

Bathilde, elle aussi, essaye de voir, tant elle est fascinée, comme la châtelaine, comme Florise sa compagne, par celui qu'elles attendent toutes trois.

— Il se rapproche...

— Mais... il est passé par les douves !

— A-t-il nagé ? Il ne paraît pas !

— Il a dit que cela ne l'arrêterait pas !

— Aurait-il marché sur les eaux, comme Notre Seigneur ?

Yolaine a un mouvement de colère :

— Bathilde !... Un blasphème de plus et je vous fais fouetter !

Bathilde se le tient pour dit mais elle n'en cherche pas moins à scruter les mouvements du troubadour.

Erik est maintenant au bas de la tour. La poterne est à deux pas.

Florise, qui pense à tout, prononce :

— Je vais voir si le chemin est libre...

Elle disparaît un instant et revient, effarée :

— Damoiselle !... Damoiselle !...

— Vierge sainte ! Que se passe-t-il ?

— Une ronde !... J'ai vu une lanterne... Yolaine a froid au cœur.

Ces imbéciles ne profitent-ils donc même pas de l'absence du maître ? Voilà qu'ils font du zèle et vont surveiller les êtres du château ! Et ils vont nécessairement venir vers la poterne, la verrouiller si elle ne l'est déjà, de toute façon barrer la route au visiteur de minuit, si tant est qu'ils ne l'aperçoivent pas et ne cherchent à s'emparer de lui !

Pliée en deux sur la meurtrière, la demoiselle de Crève-cœur hèle son amant :

— Erik... Prends garde !... Une ronde !...

Dans la nuit, les chiens aboient furieusement tout à coup.

Les veilleurs ont dû sortir pour exécuter un tour complet de la forteresse, et ils ont, par plus de sûreté, emmené leurs limiers.

Yolaine est au désespoir et les servantes ne le sont pas moins. Tout est manqué et la fête païenne n'aura pas lieu. Erik n'a qu'une chose à faire : prendre la fuite, disparaître, au moins pour cette nuit.

Elle lui dit tout cela, étouffant sa voix, ce qui gêne beaucoup la compréhension, mais elle redoute tant à présent d'être surprise, et surtout de le faire surprendre...

Il est en bas de la tour. Il semble qu'il sourit encore.

Quelques notes sur la cithare et...

Erik quitte le sol, s'envole littéralement, parvient avec la légèreté d'un papillon à hauteur de la meurtrière où six bras féminins le saisissent, s'emparent de lui, l'attirent à l'intérieur.

Elles n'ont pas compris.

Mais qu'importe ! Il est là. En bas, la ronde passe. On voit danser la lanterne qu'un des gardes porte à bout de bras. Les chiens flairent, tournent, donnent encore de la voix puis, déroutés, perdant une piste qui s'arrête brusquement et inexplicablement, ils repartent. Les surveillants du manoir n'auront rien de particulier à signaler au sergent d'armes.

D'un buisson, un peu à l'écart, une ombre se glisse. Un homme était là. Il a vu. Il s'est signé devant le prodige et maintenant, il grelotte d'effroi, pensant avoir assisté à une manifestation qui ne saurait venir que du diable.

Alors il se rend à la poterne. Il frappe, tant et si bien que la garde est alertée, qu'on vient lui ouvrir...

Et il supplie qu'on réveille Dom Boniface, parce qu'il doit lui parler, ayant à lui faire une révélation terrible.

Yolaine et Erik sont l'un en face de l'autre.

Un baiser. Puis, sur un signe de la châtelaine, Bathilde et Florise s'approchent de lui, lui retirent sa cithare et commencent à le déshabiller...

CHAPITRE II

La flamme des cierges et l'exhalaison des innombrables roses qui emplissaient la chambre de Yolaine composaient un parfum étrange, un peu acre et cependant d'une suavité subtile. Des éléments heurtés qui se liaient pour engendrer une ambiance enivrante.

Maintenant, les trois femmes pouvaient contempler, nu sur le lit, souriant, le troubadour de minuit.

Elles avaient été bouleversées, émerveillées aussi de ce fantastique exploit réalisé sous leurs yeux. N'avait-il pas, d'un bond léger et sans effort apparent franchi en hauteur les quelque quarante pieds qui séparaient la meurtrière de la terre ferme bordée par l'eau des douves ?

Cependant, aussi bien les servantes que la châtelaine connaissaient Erik.

Elles savaient ses surprenants pouvoirs, les guérisons qu'on lui attribuait, les révélations qu'il avait faites à plus d'un, à plus d'une, sur son avenir. Erik, à l'origine simple fils de bourgeois de la cité voisine, avait brusquement paru enrichi de facultés qui dépassaient l'entendement. On le savait un peu rêveur au départ, et plus enclin à gratter sa cithare qu'à prendre l'aune pour mesurer le drap que vendait son père. Mais à présent sa réputation commençait à s'étendre. Ils s'étaient rencontrés avec Yolaine, alors que la nièce de Crève-cœur se promenait en forêt, laissant gardes et soubrettes à l'écart. Tout simplement, deux cœurs avaient parlé, au mépris de tout ce qui les séparait sur le chapitre des castes.

Yolaine savourait la vision de son amant. Il avait vingt ans, était musclé en dépit de membres souples. Sa belle tête au sourire un peu ironique s'encadrait des longs cheveux habituels à tous les jeunes gens de cette époque.

Maintenant, Bathilde et Florise étaient nues et elles s'empressaient aux derniers préparatifs de ce rituel païen imaginé par Yolaine.

Bathilde ronde, boulotte, bien en chair, Florise plus mince, au corps un peu bronzé taché de garance et de jais, étaient des fruits d'amour merveilleux.

Pourtant, le jeune homme n'avait d'yeux que pour Yolaine.

Yolaine encore très droite dans la longue robe de lin, altièrè sous la pointe du hennin qui rehaussait à la fois sa taille et son allure. Yolaine dont il se plaisait à deviner le corps voluptueux sous les plis de l'étoffe qui dissimulaient en révélant, véritable suggestion charnelle.

La lumière était ardente tant on avait multiplié les flambeaux et les torches murales. Des tapisseries de grand prix pendaient aux murs de pierre et les figures plus ou moins mythologiques qui y étaient représentées s'animaient d'une vie subtile. Tout cela, et la présence des filles éclatant d'appel de désir formaient un écrin vertigineux autour de la beauté de Yolaine.

Par-dessus tout, les roses, subjuguées par la chaleur lénifiante des cierges de cette chapelle d'amour (Bathilde avait eu raison dans sa candeur) achevaient de les baigner tous dans une sorte de rêve, une évasion vers un monde inconnu.

Yolaine avança, fit un geste. Les servantes s'approchèrent et sous le regard extasié d'Erik, Erik qui sentait son cœur secrètement pincé et une boule qui se formait dans sa gorge, elles firent glisser la robe, puis dégrafèrent le hennin, libérant la longue chevelure noire qui croula sur les épaules blanches de neige, sur les seins délicats et fermes à la fois.

Il râla le nom de l'aimée, et elle vint s'étendre auprès de lui.

Alors la cérémonie commença.

Bathilde et Florise s'approchaient, de part et d'autre de la couche des amants qui ne faisaient encore que de se tenir par la main, les yeux mi-clos, savourant leur mutuelle présence.

Elles commencèrent à effeuiller les roses dont elles avaient pris des brassées. Et, tandis que les pétales qu'elles lançaient retombaient sur les corps nus du couple comme des papillons irréels, elles récitaient, elles psalmodiaient l'incantation que Yolaine leur avait patiemment dictée :

Voici des fleurs... pour ton front et pour tes yeux...

Et voici des fleurs pour tes lèvres...

Voici des fleurs pour ton sein et pour ton cœur...

Des fleurs pour ton ventre et pour ton sexe...

Et voici des fleurs jusqu'à tes pieds...

Les pétales baisaient doucement les épidermes à la fois rosis et dorés dans l'irradiation des flambeaux.

Et ce fut le repas rituel, le souper païen.

Bathilde présenta les verres de pourpre translucide venus de la lointaine Venise, dont une tradition veut qu'ils aient été créés par un amoureux désespéré qui les a teintés du sang de son cœur, tandis que, sur un plat d'argent, Florise apportait l'aiguière.

Et elle versa le vin qu'elle contenait, un vin frais et capiteux né des collines voisines à la terre féconde.

Les amants se désaltérèrent, buvant lentement, les yeux dans les yeux, échangeant leurs coupes, s'enivrant déjà autant du vin délicieux que des caresses qu'ils commençaient à peine à se prodiguer, dosant la montée du désir. Et le parfum plus fort que jamais des roses les étourdissait.

Les servantes nues offraient la venaison, le poisson grillé, les galettes de froment et de maïs, le miel d'or et l'ambroisie aux effluves grisantes.

Yolaine et Erik y touchaient à peine. Tout était de grande qualité mais ils avaient faim de bien autre chose.

Sur un coffre de bois orné de ferrures d'un grand travail, on avait posé la cithare. Et l'instrument dont, disait la rumeur publique, Erik se servait pour faire obéir les esprits, bien que muet, semblait communier mystérieusement avec la volupté croissante qui emplissait la vaste pièce.

D'autres boissons, pétillantes et plus troublantes encore, arrivèrent cette fois dans des coupes de cristal taillé qu'on avait apportées de Bohême. La châtelaine et son amant commençaient à perdre la tête et les deux servantes-amies, au comble du trouble, déphasées par la beauté de leur maîtresse unie à la virilité du troubadour avaient peine à ne pas renverser les ustensiles dont elles se servaient pour combler le couple.

Déjà, elles comprenaient qu'il serait temps de se retirer, de gagner quelque coin discret, derrière les tapisseries...

Florise bondit :

— Je... Des pas... On marche... On monte dans la tour...

Yolaine, arrachée à son empyrée, tressaillit et se redressa, l'œil un peu hagard :

— Que dis-tu, folle ?

— Damoiselle... je vous jure... j'ai entendu... Erik avait pâli, retombant lui aussi des hauteurs de la volupté. Bathilde éclata en sanglots.

La porte, bien que solide et bardée de fer, était ébranlée de coups violents, des coups portés inévitablement par une poigne solide enfermée dans un gantelet de métal.

— Yolaine... Que se passe-t-il ?... Ouvrez !

Il y eut un instant de silence dans la chambre voluptueuse. Brusquement, le voile de joie se déchirait, était lacéré, souillé...

Des cliquetis d'armes, des chuchotements parvenaient aux quatre occupants de la pièce.

Et cette voix, ce verbe autoritaire, sans faiblesse, ils l'avaient tous reconnue.

Amaury de Crèvecœur, le redoutable seigneur de ces hauts lieux.

Les deux filles tournaient les yeux vers la châtelaine, quêtant à la fois un ordre et aussi une protection, bien illusoire.

Blême, mais décidé à faire face, gêné maintenant dans sa nudité, Erik se levait. Mais que pouvait le rempart de sa poitrine, si solide fût-elle, contre le terrible chevalier, d'autant qu'on devinait déjà qu'il n'était pas seul.

— Yolaine... Ouvrez !

Yolaine jeta autour d'elle un regard égaré. Erik hésitait. Elle lui désigna la fenêtre et il fit la grimace :

— Je ne t'abandonnerai pas...

Cette générosité n'eut pas à se discuter. Un formidable choc ébranlait la porte qui s'ouvrait, les gonds ayant été en partie arrachés. On aperçut alors dans l'escalier en vis qui desservait l'ensemble des étages de la tour plusieurs hommes d'armes qui avaient uni leurs efforts, sous l'impulsion de Crèvecœur, afin d'enfoncer l'obstacle.

Amaury entra le premier, encore dans son costume de chasse, avec baudrier, cuissards, l'épée au côté.

Très grand, très large, ne manquant d'ailleurs pas d'allure, il fixait sur l'ensemble de la pièce, sur cette couche jonchée de pétales mourants, sur ces flambeaux, sur ces gens nus au mépris de toute pudeur, son regard vert translucide qui en avait fait trembler plus d'un.

— Eh bien, messire mon frère, dit une voix aigre, voilà bien un spectacle fait pour nous édifier...

Yolaine identifia celui qui avait parlé et qu'elle était bien loin de supposer si proche. Un haut seigneur de toute évidence, portant armoiries sur son pectoral cuirassé. Le baron de Mortemer en personne.

Outre les soldats de Crèvecœur, on distinguait un peu en retrait un jeune homme assez falot, d'un blond roux, au faciès blafard moucheté de son, aux yeux glauques, et qui ricanait assez sottement. Et Yolaine, traversée par une vague de répulsion, identifia celui que les deux féodaux osaient lui destiner, le propre fils du baron de Mortemer : Igor, cet imbécile avéré.

La colère éclatait dans toute l'attitude de Crèvecœur et Mortemer avait un rictus qui devait l'exaspérer bien davantage encore. Mais quelqu'un pénétrait, brandissant un crucifix.

C'était Dom Boniface, le chapelain, dans sa robe de bure. Il avait été alerté par un braconnier qui s'était risqué près du château, croyant comme tout un chacun à l'absence du sire de Crèvecœur. Mais il s'était trouvé que ce dernier, précisément, avait décidé avec Mortemer de revenir de nuit dans ses terres, en compagnie d'Igor, de façon à ce que, dès le lendemain matin, les deux futurs époux aient loisir de faire plus amplement connaissance.

Et le moine glapissait, levant l'image de Celui qui était mort pour le bonheur et l'amour des hommes :

— À mort, le sorcier !... Au bûcher ! Au bûcher ! La horde qui l'entourait répéta stupidement, soumise et servile :

— À mort ! Au feu le sorcier ! Allumez les bûchers ! Amaury, d'un geste agacé, interrompit ces vociférations viles :

— Saisissez-vous de lui !

Les archers firent un pas en avant, mais Dom Boniface éructait :

— Ne le touchez pas ! Il est marqué du signe de Satan ! Tenez-le au bout de vos piques...

Les soldats obéirent et Erik, toujours nu, se vit entouré d'un cercle de fer, des pointes sans faiblesse qui se braquaient sur lui, effleurant déjà sa chair et faisant naître des perles de sang sur ses bras, son torse, ses cuisses...

Amaury de Crèvecœur, au comble de la rage, grondait :

— Yolaine... Ma fille... Cette tenue... Couvrez-vous ! Immédiatement !

Yolaine, voyant son amant dans un tel péril, demeura comme foudroyée. Amaury chercha un linge, une étoffe, la lui jeta pour qu'elle puisse s'en revêtir.

Le baron de Mortemer jugea bon d'intervenir :

— Ne voyez-vous pas, mon cher frère, que la noble damoiselle est sous l'emprise de quelque démon ?... Elle n'est nullement responsable de toute cette sorcellerie...

Amaury respira bruyamment :

— Vous avez raison, mon frère... Où sont les servantes ? hurla-t-il soudain.

Tremblantes, elles avancèrent, toujours nues. Les yeux des archers brillaient de concupiscence devant cet étalage de chairs féminines, dont celle de leur châtelaine. Igor continuait à rire bêtement et Dom Boniface faisait semblant de se voiler la face. Bathilde et Florise habillaient déjà Yolaine.

Erik eut un regard désespéré vers sa maîtresse. Il s'était repris et se tenait droit et immobile. Il brûlait de riposter aux invectives du moine mais savait déjà que c'était parfaitement inutile. Alors, très ferme, ayant croisé les bras, digne dans son absence de costume, il les défiait. Mais il songeait à Yolaine et il eut même un coup d'œil vers la cithare.

Dom Boniface vit cette réaction et recommença ses diatribes :

— Qu'on ne touche pas à cet objet du diable ! Il est maudit et tout attouchement, comme auprès de ce démon, serait flétrissure !... Il faudra le prendre, le livrer au Saint Tribunal... Comme lui ! ajouta-t-il, montrant Erik, avec la haine accumulée des continents lesquels détestent cordialement ceux qui célèbrent les délices légitimes de l'acte charnel.

Poussé et menacé en permanence par les piques qui déchiraient sa poitrine et son dos, Erik dut se mettre en marche vers l'escalier où on le contraignit à descendre, toujours nu dans le froid de la nuit.

Amaury jeta un dernier regard sur la chambre désormais maudite. Puis il s'en fut, avec Mortemer, Igor, le chapelain, derrière le groupe des soldats qui conduisaient le prisonnier.

En passant, Erik aperçut une ombre, un homme qui cherchait à se dissimuler contre la muraille. C'était le braconnier témoin de sa prodigieuse lévitation, le délateur, le traître, peut-être un peu honteux, mais pensant qu'il avait gagné sa part de Paradis en dénonçant un suppôt du diable...

CHAPITRE III

Le ciel est bleu et pur. Le soleil triomphe au zénith. La ville est en liesse.

Parce que les festivités sont grandes : kermesse, cérémonies dites sacrées, tournoi, jeux divers et, pour couronner le tout, une double exécution.

De quoi divertir toute une population !

On va tout dévotement brûler un sorcier. Un jeune sorcier dont le tribunal ecclésiastique a déterminé la nature d'incube. Auparavant ce sera le tour d'un braconnier, lequel aura les honneurs du gibet. Certes, il a eu droit à des circonstances atténuantes : n'est-ce pas lui qui a dénoncé le magicien, ce magicien de vingt ans capable de s'élever dans les airs sans le secours d'aucune machine, et par l'unique apport de la protection infernale ? Mais comme il a été témoin de ce prodige alors qu'il était en état de délit sur les terres du sire de Crèvecœur, il n'était pas question de ne pas lui appliquer une sanction. On lui épargnera les horreurs du feu et par mansuétude, on se contentera de le pendre.

Cependant, il faut bien l'avouer, il y a quelque réticence dans la population. Habituellement il est fort divertissant et fort édifiant d'assister à la fin d'un suppôt de Satan. Mais en la circonstance il s'agit d'Erik, le fils du marchand drapier. Et tout le monde, à Crèvecœur, adore ce garçon. Plus d'une fille pleure en secret.

On n'a pas lésiné sur la mise en scène, pour la célébration de la fête finale. Sur la grand-place des estrades tendues de draperies multicolores ont été élevées. Y prendront place les membres de la féodalité, les échevins, les plus hauts bourgeois et, d'autre part les représentants du clergé.

La potence dresse déjà sa sinistre silhouette. En face, le bourreau et ses aides, tous revêtus d'un affreux écarlate et coiffés de cagoule, mettent la dernière main à l'amas de fagots cerclant le poteau où sera enchaînée la victime.

La foule s'amasse. On entend des sonneries de trompes. Et le cortège s'avance. Chevaliers sur leurs palefrois, hérauts d'armes exécutant la

fanfare, archers, arbalétriers, lanciers, les uns à pied et les autres sur des destriers, ce qui compose une symphonie de couleurs vives ponctuée des notes aiguës et argentines des armes, des cuirasses, des casques.

Le clergé arrive et la foule s'agenouille. Monseigneur sous un dais porté par des diacres. Mitre, crosse, tout cela annonce le triomphe du bien sur le mal.

A-t-on idée de guérir les gens, de tirer des effets magiques d'un instrument de musique, de voler comme un farfadet et ce sans la permission de ces Messieurs de la religion ?

Maintenant, sur des chevaux magnifiques, en grande tenue d'armes, trois cavaliers dont deux au moins ont grande allure. Le comte de Crèvecœur, seigneur du lieu et son cher « frère » le baron de Mortemer. Deux chevaliers au poing ferme, capables, ils l'ont prouvé, de combattre les infidèles, ce qui leur donne grand prestige. Le troisième est plutôt gauche dans son équipement guerrier. Il se tient assez mal sur le cheval. C'est Igor de Mortemer qui est loin de valoir son père, sur quelque plan que ce soit.

Puis, sur une blanche haquenée, la plus belle créature de toute la région : Yolaine de Crèvecœur, nièce, pupille, héritière du noble sire.

Très droite, mais le visage fermé, tenant sa monture d'une main qui semble ferme, à qui songe celle qui va voir mourir son amant dans des conditions horribles ?

On a laissé entendre qu'elle a été victime du sorcier qui l'a circonvenue ignoblement et que – grâce au ciel – de savants exorciseurs l'ont libérée de l'emprise du démon et de ses séides. Si bien qu'elle est tout à fait digne de devenir sous peu l'épouse de l'héritier de Mortemer.

Un mot court dans la foule, en dépit de l'expression lointaine qui ce jour-là atténue quelque peu la grâce habituelle de Yolaine :

— Joli cœur... Joli cœur... Joli cœur de Crève-cœur !...

Et puis un personnage porté sur une mule, entouré quasi dévotement par des hommes d'armes. Après le sourire qu'a fait naître le passage de la belle Yolaine un frisson désagréable passe sur les assistants.

Frère Aloysius. Robe blanche, manteau noir de ténèbres en un contraste frappant et savamment étudié. Un moine dominicain. L'Inquisiteur.

Lui qui a mené le procès, lui qui a été l'accusateur, lui sur qui retombe la responsabilité d'avoir envoyé Erik aux flammes.

Finalement les servants d'armes, et un dernier groupe de cavaliers fermant la marche.

Tout ce monde prend place selon un dispositif minutieusement réglé. Bientôt, le spectacle pourra commencer. Il ne manque plus que les deux héros de la fête : les condamnés.

Dans la foule, une femme se tord les bras. Elle souffre tant que de sa bouche crispée aucun son ne peut sortir. Affreuse douleur muette d'une mère. Car il s'agit de l'épouse du drapier, celle qui a donné le jour à Erik. Erik que, quoi qu'en disent les autorités religieuses, elle continue à croire innocent.

Et quand même... ne va-t-il pas mourir de façon abominable ?

Des amies, des voisines compatissantes la soutiennent. Le drapier est là, lui aussi. Le père. Accablé, tout aussi muet que sa femme. Les plus malheureux de la Terre.

Ils ont voulu venir. Pour quêter un dernier regard du condamné. Désespérante consolation en un tel drame !

Une jeune fille se glisse dans la foule, s'approche de la mère douloureuse. Elle se penche, lui glisse à l'oreille :

— Courage, bonne dame... Tout n'est pas perdu... La mère tressaille et tourne un regard navré vers celle qui lui parle. Le père a entendu lui aussi. En un tel moment, ils sont prêts à tout accepter. Ils ont reconnu Florise, la fidèle suivante de damoiselle Yolaine. Elle chuchote, pour eux deux seuls :

— Maître Volubilis a interrogé les astres... Il a annoncé à ma noble maîtresse qu'Erik ne mourra pas, qu'un secours venu du ciel le délivrera de ses ennemis...

Vivement, furtive, elle se sauve, se perd dans la foule.

Le père et la mère, plus bouleversés que jamais, se regardent.

Mais un murmure naît au loin, s'enfle, grandit, et toute la population est saisie dans une émotion de plus en plus intense.

Les condamnés !

Deux charrettes tirées par des percherons, menés par des aides du bourreau.

Tout d'abord Landry, cet imbécile de Landry, qui s'est perdu en perdant Erik. Il a triste figure, le braconnier délateur. Et peu de sympathie vole vers lui.

Il n'en est pas de même quand passe la deuxième charrette, emportant le sorcier ou soi-disant tel. Pauvre Erik ! Il a été tondu et ses beaux cheveux ne sont plus qu'un souvenir. Il est entièrement revêtu d'une longue chemise soufrée sur laquelle sont peints des flammes renversées et des diables. Un ridicule bonnet de même nature, semblablement ornementé, le coiffe. Cet accoutrement porte le nom de San Benito. On lui a donné le nom d'un saint ! Pour jeter des êtres vivants au feu !

Erik est pâle, horriblement pâle. Près de lui, la cithare. Les juges ont en effet estimé que cet ustensile qui l'accompagnait dans ses maléfices mérite également le sort de son maître.

Et tout se déroule comme dans un cauchemar.

Landry est mené au pied de la potence. Erik, saisi par les bourreaux, a été attaché au poteau central du bûcher.

La foule, maintenant, est muette. Déjà on voit se balancer le corps du braconnier, prélude à l'éblouissement de l'embrasement du sorcier.

Dans la foule, un père, une mère, se tordent d'effroi avec cependant, au fond de leur cœur, une faible parcelle d'espérance.

Cette espérance qui demeure également dans l'âme d'une amante.

Yolaine, glacée mais très droite, est assise auprès de celui qu'on lui destine pour époux, et auquel elle n'accorde aucun regard. Mortemer a son rictus habituel. Crève-cœur est mécontent de l'attitude de sa nièce. Ne devrait-elle pas se réjouir d'avoir été affranchie des pièges du démon ?

Elle connaît les modalités du procès. Frère Aloysius a pratiquement dirigé toute l'affaire et l'évêque et ses assesseurs l'ont suivi en tout.

On a interrogé Erik. D'où lui sont venus ses pouvoirs ? Il avoue n'en trop rien savoir lui-même. Ce qu'il admet volontiers, c'est d'avoir rencontré un jour, en forêt, alors que dans une clairière il essayait de nouveaux airs sur sa cithare, des gens en tenue brillante descendus d'une sorte de char volant, dont la description a fait frémir ses tortionnaires. Des démons, bien

entendu, encore qu'Erik ait affirmé qu'ils n'avaient rien de diabolique, rien de nocif.

Ont-ils parlé ? Non, du moins pas au sens habituel du terme. Il lui a semblé que ces gens s'adressaient à lui en pensée. Ce qui ne pouvait évidemment qu'accentuer le côté infernal de la chose aux yeux des prêtres.

Devant tant de mauvaise volonté, Erik, qui est un chrétien authentique, s'est tu. Il pense que le dieu de bonté auquel il croit et que ces gens servent si mal finira bien par lui rendre justice. Il a été condamné. Pouvait-il en être autrement ?

Bien sûr, on aurait pu susciter des témoins à décharge. Mais ceux et celles qu'il a su guérir de leurs maux avec un air de cithare se sont bien gardés de venir parler en sa faveur. Il ne faut pas se heurter aux puissances seigneuriales et ecclésiastiques, n'est-ce pas ? On sait bien qu'il s'agissait avant tout d'innocenter damoiselle Yolaine, et de perdre le suborneur lequel ne pouvait avoir agi que par influence venue de l'enfer.

Erik est ligoté au poteau. Landry a payé sa félonie. On attend.

Frère Aloysius et la gent curiale sont en dehors de l'affaire. Ils ont rendu leur verdict, abandonné leur victime au bras séculier. L'Église, sinon celle du dieu Jésus, du moins celle qu'ils en ont faite, qu'ils ont osé en faire est lavée de tout crime.

La justice va suivre son cours.

Le bourreau brandit sa torche, enflamme les fagots les plus bas.

Un grand cri. La mère vient de tomber évanouie.

Yolaine se crispe. Elle pense qu'elle mourra de douleur et que Volubilis s'est trompé et, en ce moment, comment n'évoquerait-elle pas les flambeaux qui se sont éteints, les roses qui se sont fanées pour toujours dans ce qu'elle voulait être une chambre d'amour ?

Florise et Bathilde, tremblantes, sont parmi la foule. Quelqu'un se glisse près d'elles. Il leur sourit inexplicablement. Il tend le doigt vers le ciel, le ciel où éclate le soleil, et disparaît.

Elles ont reconnu l'astrologue de Crèvecœur, maître Volubilis qui a revêtu aujourd'hui, non sa robe constellée si spectaculaire, mais la simple tenue des bourgeois de Crèvecœur.

Et Florise lève les yeux, montre à Bathilde un petit nuage noir qui offense la pureté du ciel.

Le feu commence à monter dans l'amas de fagots.

CHAPITRE IV

Qu'y a-t-il de plus joyeux, de plus réconfortant, qu'un feu de bois qui craquelé, pétille, s'ébroue en capricieuses touffes d'étincelles ?

Mais quel peut être l'état d'esprit de celui qui, étroitement enchaîné, voué au plus hideux des supplices, voit monter vers lui la flamme ardente, laquelle s'allonge, reptile multiple avide de ronger, de torturer, de consumer sa malheureuse chair déjà hérissée d'horreur ?

Erik avait espéré jusque-là. Il avait foi en une intervention divine, encore que les servants de ce dieu lui aient manifesté une hostilité terrifiante. Il pensait aussi souvent à ces êtres rencontrés si curieusement, ces êtres n'appartenant peut-être pas à ce monde barbare ? Savaient-ils quel était son sort, et était-il ainsi abandonné, rejeté de tous ?

Le feu croissait. Erik suffoquait déjà dans la fumée qui commençait à l'envelopper. Pourtant, de ses yeux noyés de larmes tant par le chagrin que par l'action nocive des émanations du bûcher, il cherchait dans cette foule sa mère qu'il n'avait pu voir mais qu'il devinait présente, suppliciée elle aussi dans la chair de sa chair. Son malheureux père, qui ne l'avait pas toujours compris en sa vocation de poète. Et Yolaine.

L'aimée était là. Il la voyait. Il reconnaissait sa robe de brocart et son hennin, parmi les dames enrubannées et les chevaliers en armure de parade.

Yolaine qui partageait son amour maudit, lequel finissait si tragiquement.

Il voyait aussi ceux qui l'avaient mené là. L'inquisiteur Aloysius, bien reconnaissable dans sa tenue blanche et noire, et Dom Boniface qui ne s'était pas gêné pour l'accabler, avide de s'approprier la gloire de l'avoir circonvenu, et le haut clergé rutilant et doré. Tout cela dans un cauchemar de magnificence.

Erik ignorait évidemment la prédiction de maître Volubilis. Pourtant, en eût-il été informé, comment aurait-il pu espérer encore alors que le feu gagnait et qu'il sentait les approches de la fournaise, qu'un ronflement sinistre emplissait ses oreilles ? Et il voyait, posée devant lui, réputée

coupable elle aussi, l'innocente cithare dont les sons mélodieux avaient étrangement provoqué tant de guérisons inexplicables et inexplicées.

Le petit nuage noir paraissait descendre, isolé en plein ciel.

Soudain, il passa devant le soleil et une ombre immense plana sur la place du supplice. Instinctivement, toute la foule levait la tête, même les officiels. Tous constataient qu'un nuage glissait dans le ciel. Mais le phénomène, pour si insolite qu'il soit en un pareil temps ensoleillé, n'avait après tout rien de bien extraordinaire.

Ce qui surprit bien plus, c'est un souffle violent qui creva soudain la grande quiétude de l'atmosphère, quiétude de laquelle l'assemblée, plongée dans un silence total où ne se manifestaient que les crépitements du bois incandescent, fut soudain arrachée à la fascination de cette scène abominable.

Du vent... Eh bien, quoi ? Le vent souffle et passe.

Mais celui-là, curieusement, paraissait ne souffler que dans une zone réduite. Selon un axe qui passait par le bûcher et allait jusqu'aux tribunes enjolivées, drapées et fleuries où se tenaient seigneurs et gens d'Église.

La flamme était déjà très haute et menaçait directement Erik. Le souffle arriva sur elle, la courba, l'obligea à se rabattre vers le sol. Il y eut un hurlement épouvantable. Un des aides du bourreau, trop proche alors qu'il amenait un fagot supplémentaire, saisi dans la langue de feu se roulait à terre pour tenter d'étouffer les flammes qui couraient sur sa tenue sanglante.

Le tourmenteur et ses assesseurs se précipitaient au secours du misérable.

Le feu, vaincu, courbé comme un esclave, n'atteignait pas Erik. Par contre, les tortionnaires jetaient des cris de douleur et d'épouvante, enveloppés qu'ils étaient dans des myriades d'étincelles qui mordaient leurs chairs et commençaient à roussir, à ronger leurs vêtements écarlates.

Une immense rumeur monta. Cela tenait du prodige. Seigneurs et manants, archers et cavaliers, bourgeois et prêtres se sentaient saisis les uns et les autres d'une terreur qui ne faisait que naître.

Il faisait maintenant très sombre et on s'apercevait que le nuage, très noir, paraissait se tenir très exactement au-dessus de la place de Crève-cœur. Ses volutes sinistres bouillonnaient comme des flots infernaux. Un vent de

plus en plus fort mais toujours rigoureusement dirigé contre les flammes du bûcher ne cessait de se manifester et interdisait au rideau de feu d'envelopper le sorcier.

La grotesque coiffure du San Benito avait volé très loin et la tête rasée d'Erik émergeait de la chemise de soufre. Mais la flamme n'arrivait pas jusqu'à lui. Par contre, elle continuait à mordre les bourreaux qui reculaient épouvantés.

Le sire de Crève-cœur, sans doute horrifié comme toute l'assistance, voulait se montrer digne de son rang. Il hurlait des ordres à ses soldats mais tout cela se perdait dans les cris de la foule. Car, subitement électrisés, les assistants, persuadés qu'il s'agissait d'une intervention céleste (et c'était bien cela en apparence, sinon métaphysiquement du moins pratiquement), criaient au miracle et jetaient des appels en faveur de la grâce du condamné.

Yolaine s'était dressée, comme tous. Le vent qui arrivait en fureur sur la tribune lui avait arraché son hennin et ses grands cheveux sombres flottaient tels des serpents de volupté. Pas plus que quiconque, elle ne réalisait mais voyait déjà une chose : Erik allait être sauvé.

Maître Volubilis et les astres ne pouvaient mentir.

La rafale, plus forte que jamais, dispersait les fagots enflammés et les projetait sur les bourreaux, les archers, les cavaliers et jusqu'à la tribune, que le vent détruisait avec acharnement. Les draperies, déchirées, s'effilochaient, s'envolaient. Les coiffes étaient arrachées et la fureur de l'air piqueté de feu aveuglait les occupants. Tout craqua, tout s'écroula tandis que c'était la panique, la fuite devant les brindilles incandescentes extirpées du bûcher et qui s'abattaient sur tout ce beau monde.

Le nuage s'étendait au-dessus de cette scène fantastique, jetant une ombre profonde que striaient les brandons ardents qui continuaient à voltiger, restes de cet amas de feu.

Quelqu'un comprit que la victime allait échapper, qu'il fallait réagir et faire face à ce phénomène de toute évidence suscité par le diable venu au secours de son suppôt menacé.

Frère Aloysius se précipita, luttant contre la tempête, sans souci des morceaux de bois rougeoyants qui pleuvaient sur lui et faisaient grésiller sa robe blanche et son manteau noir.

Il jetait des anathèmes, invectivait Satan, et continuait à se faire le champion d'un dieu d'amour qui demande bizarrement la mort de ses enfants dans les plus cruelles tortures.

Alors la foudre gronda. Foudre curieuse d'ailleurs. Des éclairs jaillissaient du nuage noir, dans toutes les directions, formant une immense étoile de feux aveuglants.

Le nuage se déchira et le char volant apparut.

Un char ? Une vaste chose circulaire. Avec un dôme central où étaient pratiquées de curieuses fenêtres rondes illuminées de l'intérieur. Et cet immense appareil commença à descendre lentement. Le vent ne cessait pas, mais il devenait tourbillon et achevait de détruire les tribunes. Il semblait pourchasser la masse de ceux qui étaient venus voir Erik périr dans les flammes de ses rafales vengeresses. Il arrachait tout, bouleversait tout, jetait des gens au terrain dans sa fureur, faisait sauter les tuiles des toitures, renversait les charrettes et envoyait voltiger les enseignes des boutiques cerclant la place des exécutions.

Le char fulgurant descendit encore. Le nuage l'entourait maintenant mais comme un anneau immense que striaient les dards aigus des éclairs qui ne cessaient pas.

Quelque part dans cette foule, un homme et une femme pleuraient dans les bras l'un de l'autre, sans souci de tous ceux qui fuyaient autour d'eux. C'étaient le marchand drapier et sa femme, les parents d'Erik, qui remerciaient le ciel.

L'inquisiteur, furieux, tenait bon. Il voulait la mort, la torture, se prenant pour un fidèle du Crucifié.

Il fut enveloppé dans le tourbillon. Il eut vaguement conscience, comme bien d'autres, comme Yolaine que Crève-cœur et Mortemer entraînaient à demi pâmée, du fait qu'Erik soit maintenant détaché du poteau infernal.

Le bûcher, autour de lui, n'était qu'un chaos de fagots à demi consumés. On affirma par la suite qu'on l'avait vu, ainsi que cela avait été à l'origine de son procès, s'enlever sans le secours d'aucun support, monter vers ce char venu du nuage noir.

Toujours est-il que ledit nuage enveloppa de nouveau la machine effrayante et que le tout remonta vers le zénith pour se perdre dans

l'immensité.

Il n'y avait plus de vent. Plus du tout. Et le soleil brillait à nouveau, éclairant la grand-place totalement dévastée. Il y avait eu des blessés, voire des morts dans la bousculade.

Bathilde et Florise avaient reçu leur maîtresse semi-évanouie. Maintenant, toutes trois, silencieuses, pleuraient. Mais sans doute de joie et si elles ne savaient que dire, leurs regards exprimaient assez les sentiments qu'elles pouvaient éprouver.

Cependant, les seigneurs et le clergé s'étaient repris. On revint sur le lieu de ce fait fantastique. On chercha. Et on constata une chose surprenante :

Non seulement Erik avait disparu, vraisemblablement enlevé par le char fulgurant, mais encore on ne trouvait plus trace, ni de la cithare réputée magique, ni de Frère Aloysius, éminent représentant de la Sainte Inquisition.

CHAPITRE V

Blanc... blanc... noir... blanc... noir. Erik cligne des yeux, soupire, s'étire. Il sort d'une torpeur inhabituelle. Il ne sait plus où il en est, où il est, qui il peut bien être...

Il distingue vaguement du noir et du blanc. Incompréhensible ! C'est pénible de reprendre ainsi conscience. Relativement d'ailleurs et le jeune homme ne se rend pas compte qu'il bredouille des mots.

Blanc... noir... noir...

Un sursaut ! Il se souvient. Il fait un bond terrible. Mais il est moulu, brisé, courbatu. Il retombe. Tout son corps lui fait mal.

Oui, mais... il lui semble justement, et si l'on peut dire grâce à cette douleur généralisée, qu'il est encore bel et bien dans ce corps.

Corps qui n'a pas été consumé. Parce que tout lui revient à flots : le feu, la flamme qui monte, le brasier dans lequel il a été précipité... Et les fastes indécents entourant cette fête barbare, antichrétienne. La splendeur des tribunes, les seigneurs et les échevins, et le clergé et la foule. Et toute cette force armée magnifique sous le ruissellement solaire.

Et Yolaine ! Yolaine venue assister à son supplice.

Et sa mère dans la foule... Supplice ? Mais il n'y a donc pas eu de supplice ?

Nouveau soupir. Noir... blanc... noir... oh !

Devant Erik qui tente maladroitement de se soulever, il voit le visage dur et livide de Frère Aloysius.

Un cauchemar ? Non, pourtant, ses membres endoloris attestent qu'il appartient encore au monde des vivants encore qu'il soit incapable de savoir où il peut bien se trouver. Un ronron incessant emplît ses oreilles. À moins que cela ne se passe dans sa tête ? Non, cependant, il croit bel et bien entendre...

Il se dresse, heurte quelque chose, et ce quelque chose lance une note, légère, claire, lénifiante, qui est un baume en l'esprit torturé d'Erik.

La cithare ! Elle est là. Elle l'a donc suivi dans ce voyage dans l'obscur ! Mais pourquoi voit-il, ou croit-il voir, Frère Aloysius, son véritable bourreau ?

L'amant de Yolaine est enfin debout. Aloysius, prostré dans un angle, engoncé dans sa tenue blanche et noire (voilà l'explication de la vision initiale) a l'air d'un déterré. Il n'est pas beau de nature, maintenant il paraît encore plus hideux. La peur achève de pétrir ses traits sans indulgence.

Il voit Erik, bien sûr. Et il détourne les yeux. Mais tout cela est une absurdité. Erik tente de comprendre : le bûcher, les flammes... et puis... mais que s'est-il donc passé ? Et pourquoi se retrouve-t-il face à face avec l'Inquisiteur, en ce lieu indéterminé ? Après la traversée d'un long tunnel noir !

Poète, bon vivant, Erik qui a parfois une mentalité de petit lutin, est prêt à se divertir de la situation. La victime et l'assassin ainsi l'un devant l'autre, cela présente quelque chose de cocasse.

Alors, il entre dans le jeu, commence :

— Frère Aloysius..., nous nous retrouvons donc ? Un rôle affreux sort de la bouche crispée du moine. Il gémit :

— En enfer !... Sorcier... Nous sommes en enfer !... Où tu nous as conduits !

Il grelotte. Et il tente de se recroqueviller sur lui-même, de ramener sur ses membres maigres le manteau noir qui recouvre la robe blanche, une robe et un manteau, Erik le remarque, qui ont subi les atteintes du feu.

Tout cela est trop visible, trop évident, pour qu'Erik puisse réellement admettre cette plongée dans un monde ténébreux. D'ailleurs, il fait très clair. La clarté vient... mais d'où vient-elle après tout ? Aucune lampe, aucune torche apparente. Le troubadour regarde autour de lui. Il est dans une salle semi-circulaire. Irradiée par une lumière inconnue, très douce, légèrement bleutée, et qui paraît émaner des parois elles-mêmes. Dans un angle du segment que constitue cette salle, Frère Aloysius est effondré. Erik regarde autour de lui. Le plafond, la paroi, le plancher, tout est fait du même matériau. Il le palpe. Du métal ? Pas exactement. C'est blanc, baigné de la lumière azurée. Et puis il y a ce qu'on pourrait appeler des fenêtres.

Des ouvertures rondes mais qui, lui semble-t-il, sont fermées d'une paroi de verre épais.

Erik se décide à aller vers une fenêtre.

Ding !...

Il se penche, souriant gentiment. La cithare est là. Il l'avait donc déjà oubliée. Il vient encore de la toucher et elle se rappelle à lui à sa manière.

Alors il la saisit, la caresse avec bonheur, étourdi de cette position inexplicable. Et les notes claires résonnent doucement, comme un chant de félicité.

Frère Aloysius doit y être réfractaire car il tressaille à chaque accord et se cache la tête sous sa cape de nuit. Pour lui c'est encore et toujours l'outil diabolique dont se sert le magicien qu'il a condamné à la mort horrible.

Erik vient de constater autre chose : il est encore revêtu du San Benito. L'abominable et ridicule tenue destinée à favoriser l'embrasement d'un corps humain.

Il a une grimace de dégoût, interrompt sa marche vers les fenêtres rondes et à ce moment Aloysius, plus terrorisé que jamais, vocifère :

— L'enfer !... L'enfer !... Les démons !

Encore qu'il se sente toujours charnel, et sérieusement meurtri, Erik a un coup au cœur. Il recule, effaré, devant ceux qui viennent de faire leur apparition. Comment ce garçon, en ce XIII^e siècle où on répand partout bien plus la peur du diable que l'amour de Dieu, pourrait-il ne pas penser qu'il a affaire aux séides de Satan ?

Ils évoquent des guerriers en armure. Seulement ils mesurent plus de sept pieds. S'ils ont des corps normaux, on ne les distingue pas dans ces torsos qui ne sont que de véritables cubes montés sur quatre jambes articulées comme les cuissards, mais plus grêles. Quatre bras également, de même texture. Mais ce qui effraye autant le moine que le troubadour, c'est leur tête.

Un autre cube plus petit surmontant le torse au-delà d'un cou totalement métallique fait d'anneaux assemblés. Le visage ? Pas de visage mais deux yeux, ou ce qui en tient lieu. Deux globes rougeoyants, iridescents, affreux dans leur mobilité ils se tournent dans toutes les directions et paraissent

observer à la fois l'un et l'autre des deux prisonniers (ne sont-ils pas des captifs ?) Car ils sont autonomes.

Surtout, ils ont un troisième œil, plus gros, placé là où se devrait situer le front. Un œil unique, énorme, d'un ton violet accusé, tout aussi lumineux que les yeux rouges. Un œil qui tourne inlassablement sur lui-même. Si bien que cela constitue six sources d'une clarté colorée qui se projette un peu partout dans l'étrange salle et engendre un arc-en-ciel fantastique.

On entend les plaintes d'Aloysius, qui tente d'invoquer la Vierge et les saints qu'il a si bien trahis jusque-là. Erik, glacé, est plaqué contre la paroi.

Il en a laissé tomber la cithare qui rend un son douloureux, et Erik y perçoit un reproche : « Tu ne m'as jamais traitée ainsi. »

Soudain le moine bondit, il exécute des gestes qui semblent désordonnés et qui le sont en effet. Des signes de croix perturbés, esquissés sous l'emprise de l'émotion. Il psalmodie en même temps des mots latins qu'Erik perçoit difficilement. Mais il comprend. Aloysius, en un effort désespéré, tente de jouer un rôle d'exorciseur, se croyant capable de chasser les démons.

Les démons qui ne paraissent pas s'en porter plus mal.

Alors, vaincu, désespéré, Aloysius s'écroule de nouveau, éructant :

— En enfer... nous sommes en enfer...

Erik ne sait trop pourquoi, il ne parvient pas à cette conviction. Tout d'abord il a toujours gardé au fond de lui la plus grande force de la foi : l'espérance. Il a au moins une certitude : il a échappé au bûcher. Et il croirait volontiers que l'enfer, ce doit être tout autre chose.

Il en est d'autant plus convaincu un instant après. Deux personnages font leur entrée. Comme les pseudo démons, on ne sait d'où ils surgissent. Mais ils sont humains, ceux-là, tout au moins en apparence. Un homme, une femme.

Jeunes, beaux. Dans des tenues qui moulent leur corps, des tenues étincelantes. Lui, comme elle, est blond. Et elle est radieuse de beauté.

— Ne craignez pas ! Vous n'êtes pas en enfer... mais avec vos amis...

Qui a parlé ? Sûrement ni elle ni lui. Et pourtant Aloysius a entendu, tout aussi bien qu'Erik. Mais ont-ils réellement « entendu » avec leurs oreilles, ou bien est-ce que cette phrase a surgi, toute seule, dans leur esprit ?

Cependant ils ont la certitude que c'est l'homme qui vient de s'adresser à eux, toutefois sans ouvrir la bouche.

Quel est ce nouveau prodige ? Erik, lui, se souvient et Aloysius, plus effaré que jamais, voit le troubadour maudit qui s'élance vers les arrivants, qui leur tend les mains. Et eux, souriants, serrent ces mains avec effusion, tandis qu'un beau sourire passe sur leurs visages.

Sourire qui n'a rien de démoniaque, loin de là !

Aloysius, dans son coin, marmotte des prières entrecoupées de plaintes. Il confesse ses péchés, omettant d'ailleurs le principal : ses crimes envers l'humanité.

Erik est heureux. Il vit. Et ce couple... il le reconnaît !

Mais c'est elle qui vient vers lui, dans sa curieuse tenue, masculine de coupe bien que mettant en valeur la grâce sensuelle de ses formes féminines. Elle scintille tout entière et chacun de ses mouvements semble éveiller des éclats adamantins, des milliers de petites étoiles coruscantes.

Elle prend Erik par la main et l'entraîne. Il faut convenir qu'il se laisse faire avec une docilité parfaite. Ainsi elle l'amène vers une des fenêtres rondes.

— Regarde !...

Il a entendu, encore une fois plus dans sa tête qu'autrement.

Il écrase son nez contre cette paroi cristalline et, en effet, il regarde.

Éblouissement !

Il voit des étoiles. Des astres plus éclatants qu'il n'en a jamais vus au cours de la plus belle des nuits où, caressant sa cithare, il allait à travers plaines et forêts rejoindre la belle Yolaine, composant en chemin une de ces romances dont il allait donner la primeur à son amante.

Des soleils aux tons ignorés, semés dans une immensité veloutée du plus beau sombre, un ruissellement de féerie, les trésors des reines de légende que gardent des dragons fabuleux.

Et ces corps sphériques ? Quels sont-ils ? Ils irradient. Il y en a un particulièrement, relativement assez proche, encore qu'Erik soit bien incapable d'apprécier les distances. Un joli globe d'un vert bleuté qui luit doucement.

Cependant, le compagnon de la belle inconnue a invité Aloysius à venir, lui aussi, admirer ce spectacle grandiose. Le moine, qui grelotte en permanence, a refusé du geste. L'homme en tenue étincelante a souri, fait un signe.

Alors les deux démons ou soi-disant tels se sont approchés et, avançant l'un comme l'autre un seul de leurs quadruples bras, ont soulevé Aloysius comme une plume pour l'amener, geignant et se débattant, le visage contre la fenêtre circulaire.

Lui aussi est ébloui. Et il entend tout comme Erik, la voix intérieure :

— Est-ce donc là une vision de l'enfer ?... Naïvement, le troubadour répond, à haute voix, mais il est sûr que ses amis (car ce sont ses amis) vont l'entendre et le comprendre :

— Oh !... Moi, je croirais plutôt que c'est le Paradis ! Aloysius tressaute en entendant cela, comme une grenouille malade.

Mais il est bien obligé d'admettre que c'est beau, plus que beau, que c'est magnifique. Naturellement, il pense encore qu'il s'agit là de quelque piège satanique.

Cependant, la jolie créature (Erik n'oubliera jamais Yolaine mais il est fasciné par ce joli visage clair aux yeux d'un ton chatoyant comme il n'en existe pas sur la Terre) lui montre le globe luminescent.

Et elle lui apprend, et le moine inquisiteur entend en même temps, qu'il s'agit là de la planète Terre, du domaine d'où ils viennent, car ils voguent en plein espace.

— Sacrilège ! vocifère Aloysius. La Terre n'est pas ronde !... Cela ne figure pas dans les Écritures !

Erik voit ses deux amis qui rient et il fait comme eux, sans trop savoir pourquoi. Plus on va et plus il se sent rassuré.

Mais on se soucie peu du moine qui continue à vilipender l'hérésie (tout est relatif) et l'aimable guide au corps de femme dit (mais si elle prononce des paroles dans une langue inconnue un processus foudroyant s'accomplit dans l'esprit d'Erik et lui permet de comprendre) :

— Il faut vous soigner, maintenant, vous restaurer... Vous êtes nos hôtes ! Venez !

Elle emmène Erik et son compagnon suit. Quant à Aloysius il est bien obligé d'en faire autant, entre les deux démons de métal qui lui composent une escorte sans faiblesse.

On sort de cette salle en demi-lune. Une sorte de couloir. Des parois de ce même matériau qui luit sous la lumière bleue. Une porte encore.

Erik, ébahi, a constaté qu'il n'y avait en réalité aucune porte nulle part mais que des ouvertures rectangulaires se constituaient instantanément au fur et à mesure que le petit groupe avançait. Il a eu naturellement la curiosité de regarder derrière eux et il a pu constater, ce qui n'est pas moins surprenant, que la paroi se refermait immédiatement et qu'il n'y avait plus trace de ce passage une fois qu'ils avaient franchi le seuil.

Une autre pièce. Très vaste. D'autres démons de métal, et aussi d'autres personnages des deux sexes, revêtus des tenues brillantes. Tous sourient de façon amène. Aloysius a beau croire qu'il est chez les diables, Erik, pour un peu, admettrait volontiers qu'il est plutôt en compagnie des anges.

— Tout d'abord, explique la charmante cicérone, vous prendrez une douche, et ensuite un examen médical sérieux nous dira dans quel état vous êtes, s'il convient de vous soigner... Par la suite, vous pourrez manger et dormir, avant notre arrivée à Terakl'a.

Terakl'a ?

Erik n'en demande pas davantage. Mais cette fois il n'a pas très bien compris ce qu'on allait lui infliger. N'importe ! Il fait confiance à ses gentils hôtes !

Il n'en est pas de même pour Aloysius. Parce qu'on les dirige vers deux cabines étroites, très blanches intérieurement, surmontée d'un instrument dont Erik ne comprend pas l'utilité.

Mais elle continue à lui sourire en lui parlant en pensée :

— Déshabillez-vous ! Le bain vous paraîtra délicieux, vous verrez !

Erik ne résiste pas. Il a un mouvement pour ôter l'immonde chemise soufrée qui l'habille grotesquement jusqu'au cou. Mais il en est empêtré et ce sont les démons qui viennent obligeamment à son secours pour l'aider à s'en débarrasser.

Le voilà dans le plus simple appareil. Mais Aloysius, qui a refusé de se dévêtir, subit un sort semblable, et ses hurlements de protestations

résonnent dans la salle où s'alignent ces cabines mystérieuses, du moins pour les deux Terriens.

Aloysius se retrouve nu, horriblement mal à l'aise. Erik fait une vilaine grimace, découvrant l'inquisiteur à l'état de nature. Pas beau à voir ! Il est d'une maigreur effrayante et porte les stigmates de la discipline et des macérations qu'il s'est infligées, et qui l'ont finalement rendu si méchant par leur action contre nature.

Par contre, le moine se mord les lèvres. Il voit Erik nu. Erik qui sort à peine de l'adolescence dont il garde toute la grâce, et dont les muscles commencent à se dessiner plus nettement, ajoutant encore à la belle harmonie de son anatomie.

Un éclair dans l'œil du moine, plus accoutumé à fuir les nudités qui parfois hantent ses nuits qu'à les contempler. Il en a le souffle coupé. La tentation vient sournoisement de le traverser et il regrette plus que jamais de n'avoir pu jeter au feu un tel objet de désir.

Mais les « amis » d'Erik se soucient peu de pareil état d'esprit. Erik est invité à prendre place dans une des cabines. Il s'y rend avec complaisance. Tandis que les démons métalliques y placent Aloysius de force. On tire devant chaque occupant un rideau souple tel qu'Erik n'en a jamais vu.

Et le compagnon de la belle amie d'Erik déclenche un dispositif.

CHAPITRE VI

Erik s'était souvent baigné en rivière. Il avait été quelque peu surpris, en conséquence, quand sa belle amie lui avait parlé de bain en l'invitant à pénétrer dans cet étroit espace, ultra-propre certes, mais tout de même quelque peu générateur de claustrophobie. Erik, il est vrai, ignorait de tels mots lesquels à son époque n'avaient pas encore été inventés.

Toutefois il faisait confiance à ses hôtes. Sur son crâne tondu commença une pluie tiède qui ruissela bientôt par tout son corps. Suave, douce, parfumée, elle incitait à la volupté et Erik s'y abandonna complaisamment, les yeux mi-clos, évoquant instinctivement le corps nacré de Yolaine, Yolaine qui devait être à présent si loin de lui.

Sensations et pensées réunies ne tardèrent pas à réveiller le mâle. Il s'en divertit d'autant plus qu'il imagina alors frère Aloysius soumis au même traitement que lui et qui devait frémir en croyant sentir le diable prendre possession de son misérable organisme.

La voix amène de la jeune femme en tenue brillante lui parvint encore.

Était-ce vraiment audible ? Ou parlait-elle encore en esprit ? Mais cela donnait la phrase suivante : « Laisse-toi aller, Erik... tu seras bientôt sec ! »

Erik était encore sous l'impression de cette eau caressante, si agréable au contact. Lui succéda un léger zéphyr, semblant venir de partout à la fois en cet étroit espace. C'était tout aussi doux, tout aussi apaisant.

L'amant de Yolaine se retrouva bientôt parfaitement séché. Et on tira alors le rideau souple pour lui permettre de s'extirper de la cabine.

Il vit qu'un peu plus loin on retirait Aloysius, plus éberlué que jamais, d'un retrait semblable. Il retrouvait ses deux amis, homme et femme. Il lui sembla que c'était lui qui disait aimablement :

— Viens, maintenant. Nous allons te faire examiner par nos médecins. Il est indispensable de savoir si tu n'as pas souffert de ton voyage, si tu ne portes pas en toi les séquelles de ton supplice... Nous sommes, le sais-tu,

loin de la planète Terre, où tu es né, où nous avons pris contact avec toi pour la première fois, te souviens-tu ?

Erik éprouvait une grande sympathie pour ces étranges personnages. Toutefois en dépit de son euphorie, il ne pouvait oublier celle qu'il aimait. Aussi, quelque peu troublé par ce propos qui lui confirmait son éloignement de la planète-patrie (éloignement qu'il redoutait de s'avérer définitif) s'empressa-t-il de demander :

— Loin de la Terre... ? Je ne saurais que vous offrir moult remerciements pour m'avoir tiré des griffes des bourreaux !... Mais... j'ai laissé là-bas mon père et ma mère et...

La voix féminine vibra en lui :

— Et aussi, n'est-ce pas, la belle damoiselle Yolaine, joli cœur de Crève-cœur ?

Il sourit faiblement, heureux malgré tout d'être si bien compris :

— Ne t'inquiète pas, Erik... quand le moment sera venu, tu retourneras vers ceux que tu aimes... Viens !

Ils passèrent, toujours flanqués d'Aloysius qui avançait en trébuchant tant il vivait dans la peur entre ses deux gardes du corps, les démons métalliques aux yeux triples qui l'emplissaient d'une terreur grandissante en tournant justement vers lui ces globes colorés et lumineux.

Mais il se mit à crier plus que jamais quand le cortège pénétra dans une autre salle. Toujours sous la lumière qui irradiait des parois, dans le ronron incessant qu'Erik ne s'expliquait pas, on découvrait des appareils fantastiques : des parois de verre sur des montants de métal, des boccas auxquels attaient des conduits incompréhensibles, des lampes aux fréquences variées, de grandes tables blanches munies de fragments d'acier luisant, le tout servi encore une fois par des gens des deux sexes dans ce costume brillant qui paraissait l'uniforme des habitants de ce lieu situé hors de la Terre, assistés naturellement d'autres démons cyclopes.

— La salle de tortures !... La salle de tortures !

Aloysius se traînait à genoux, suppliant qu'on l'épargnât. Erik ne put s'interdire de le regarder avec mépris. Il se souvenait de l'attitude de l'inquisiteur quand on l'avait lui-même interrogé dans une salle basse et

sombre éclairée tant par quelques flambeaux que par les lueurs émanant du brasero où les tortionnaires de service faisaient rougir leurs fers.

Mais les « amis » d'Erik le plaçaient entre deux plaques transparentes. Même traitement, en face, pour le moine grelottant. Alors l'obscurité se fit dans la salle et Erik, halluciné, vit soudain se dessiner sur la plaque de son vis-à-vis une masse noirâtre, palpitante. Il avait un peu étudié, outre la poésie et la mythologie et il reconnut l'intérieur d'un corps humain. Celui d'Aloysius.

Il distinguait la forme du squelette, le bondissement frénétique de ce qui devait être le cœur (il s'étonna qu'un inquisiteur pût en posséder un) et des éléments dont la nature lui échappaient.

Cette épreuve était d'ailleurs parfaitement indolore. On se penchait sur les plaques, on commentait et Erik percevait des mots mais lesquels, échangés dans la langue de Terakl'a, lui étaient incompréhensibles.

Finalement la lumière revint et on lui apporta des vêtements. Une tenue analogue à celle de ses « amis », presque parfaitement à sa taille. Il s'y sentit à l'aise. Aloysius, pareillement traité, flottait dans ce qui devenait une sorte de sac sur sa maigreur.

On lui expliqua son cas. Il portait quelques traces d'un début d'asphyxie, ce qui s'expliquait aisément. Erik avait été légèrement atteint par les émanations du bûcher. Nul doute qu'il n'eût péri tant par blocage de la respiration que par les effets directs du feu sans l'intervention du char volant.

Ce char volant à bord duquel il était à peu près sûr de se trouver à présent, en route vers ce pays inconnu nommé Terakl'a. Il sollicita des explications, des confirmations.

On lui répondit de bonne grâce. Les uns et les autres s'exprimaient dans leur langue. Et la traduction continuait à s'effectuer de façon instantanée dans l'esprit d'Erik (ainsi d'ailleurs que dans celui d'Aloysius mais le moine écoutait à demi tant il était troublé).

Cependant, parfois, le troubadour avait quelque peine à saisir les termes qui ne correspondaient à rien de connu dans le siècle terrestre où il était né. Alors (il se rendit compte de la différence) pour accentuer la compréhension, ses interlocuteurs s'exprimaient en pensée, et sans ouvrir la bouche. Ils devaient fournir pour procéder ainsi un effort particulier et

l'idée était translatée directement du cerveau émetteur au sien devenu récepteur. Il s'agissait en fait d'une application évoluée de la télépathie. Un simple phénomène ondionique.

Si les ondes demeuraient ignorées au siècle XIII de la Terre, ceux de Terakl'a étaient quelque peu en avance sur de tels sujets. D'ailleurs, la télépathie, élément naturel et éternel, était depuis toujours pratiquée sur la Terre par ceux qu'on assimilait aux sorciers, nécromanciens, mages, magiciens et autres réputés suppôts de Satan.

Erik savait maintenant que son « ami » s'appelait Py'il et la charmante qui s'évertuait à l'aider : Odd. Surprenant pour une femme ! Mais qu'importait ! Cela ne retirait rien à sa beauté et à sa gentillesse.

On le conduisit à table. Aloysius lui aussi dut s'asseoir près de lui. Erik était maintenant curieux de savoir quelle était leur nourriture. On lui présenta tout d'abord une coupe remplie d'un élixir couleur d'émeraude. Il y trempait ses lèvres quand l'alerte éclata.

On venait tout juste de lui ramener sa cithare. Ceux de Terakl'a bondirent tous en même temps, tandis qu'un bruit étrange résonnait partout, crevant littéralement les tympanes. Une vibration continue, grelottante, lancinante, telle qu'Erik n'en avait jamais entendu. Aloysius crut percevoir la cloche de quelque messe satanique. Mais tous leurs compagnons couraient de toute part et il n'était pas besoin d'être grand clerc pour voir que ces gens se préparaient à un combat.

Erik comprenait mal, sinon qu'on était attaqués. Et tout naturellement, il alla vers une de ces fenêtres rondes donnant sur ce qu'il commençait à réaliser comme étant ce qu'il est convenu depuis la Terre d'appeler le ciel.

Et ce qu'il vit le laissa pantois pendant un moment.

Vision ? Était-il la proie d'un songe, de quelque envoûtement ? À quoi cela pouvait-il correspondre ? Il avait déjà assez de mal, le petit troubadour, à admettre qu'il voguait en plein espace à bord de ce qu'il continuait à nommer en pensée un char volant. Mais qu'il découvrit tout à coup une chose aussi insolite !

Une nef, peut-être ? Mais cela évoquait surtout un énorme poisson de ton argenté. Oui, c'était à peu près cela, du moins par la forme allongée, renflée au centre. Des yeux multiples scintillaient tout au long des flancs de

ce « poisson » à moins que ce ne fussent justement ses écailles qui jetassent de tels feux.

C'était donc un pareil monstre qui semait la perturbation à bord du char volant et mettait ses amis en état de défense ? Erik, sans encore comprendre la véritable nature de l'objet inquiétant, se sentait déjà prêt à offrir son bras à ses hôtes pour combattre à leurs côtés mais il ne tarda pas à réaliser qu'il s'agissait là d'un ennemi d'un style tout à fait particulier.

Tout d'abord il constata que, évoluant parmi les étoiles, le gros poisson lançait des traits ardents en direction du char volant. Des traits de flammes, diversement colorés et cela évoquait une volée de flèches, mais des flèches à l'échelle de Titans, des flèches d'une longueur démesurée et d'un éclat exceptionnel.

D'ailleurs il se rendit compte que Py'il et les siens ne restaient pas inactifs et qu'ils ripostaient déjà avec vigueur. En effet, tout près de lui, c'est-à-dire de toute vraisemblance des parois mêmes du char volant, d'autres traits à peu près analogues étaient lancés en direction du poisson-nef.

Il y eut, pendant un temps qui parut très long à Erik, un échange de coups et à plusieurs reprises il crut comprendre que le char était touché car il le sentait vibrer dans toute sa membrure.

Près de lui, il voyait Aloysius. Borné dans sa superstition, bien loin d'une compréhension correcte de la grandeur du cosmos, Aloysius somnait dans un abrutissement total. Il ne réagissait plus. Erik, lui, piaffait sur place, sans cesser de s'écraser le nez à la fenêtre ronde. Tout cela, bien que terrible il s'en rendait compte, était passionnant, fascinant, et l'esprit vif de l'amant de Yolaine cherchait à saisir le sens de ce duel spatial.

Car il s'agissait bien de cela. Il battit instinctivement des mains lorsqu'à plusieurs reprises il put constater que les flèches fulgurantes émanant du bâtiment de ses amis faisaient mouche et atteignaient le poisson-nef. Il en voyait l'impact qui provoquait des éclairs et devait très probablement occasionner des dégâts chez l'adversaire.

Malheureusement, le char volant, lui aussi, était touché dangereusement.

Erik s'aperçut tout à coup qu'il ne percevait plus le ronron jusque-là incessant qu'il avait détecté dès son réveil après la longue traversée de nuit qui avait succédé au drame du bûcher.

En même temps, il se rendait compte d'une sorte de vertige consécutif à une déstabilisation du plancher. Il lui parut que le char volant se mettait à osciller et il fit un rapprochement. Sans doute cette sorte de navire (qu'était-ce d'autre ?) avait été gravement endommagé et des perturbations en découlaient. Il pensa assez drôlement : « Allons-nous couler ? »

Car la parenté navire-océan s'imposait irrésistiblement à lui. Il faut admettre qu'il était difficile à un adolescent du treizième siècle de réaliser ce que pouvait être la navigation spatiale.

On ne coula pas, mais maintenant le plancher donnait de la bande. Erik fut projeté à travers la pièce, se raccrochant comme il le pouvait. Par contre, il vit Aloysius demeuré amorphe lequel saisi également dans le mouvement penchant, glissait sur l'arrière-train et allait buter grotesquement contre la paroi opposée, choc épargné à Erik qui avait su saisir à temps une aspérité métallique dont il ne connaissait guère l'utilité.

En fait, il s'agissait d'un levier, ce qui déclencha une série d'étincelles en gerbes. Il n'en fallait pas plus pour ajouter à l'effarement des deux Terriens mais si Aloysius recommençait à se recroqueviller en gémissant, Erik luttait pour revenir vers la fenêtre. Il ne savait plus où il en était, du moins sa curiosité demeurait aiguë et il s'en serait voulu de manquer le spectacle de la suite des événements.

Et c'est alors qu'il vit, après un nouvel échange de ces extraordinaires flèches fulgurantes envoyées de part et d'autre par les combattants, que l'ennemi s'appêtait à utiliser une nouvelle tactique.

Des points brillants, qui lui parurent un instant plus tard, tels des globes de feu, naquirent spontanément des flancs de ce grand poisson-nef.

Et ces points, à la place des flèches, fonçaient vers le char volant.

CHAPITRE VII

Erik avait l'impression de vivre en plein dans un de ces contes dont il se plaisait à échafauder les structures, les transposant en vers naïfs et les soulignant d'airs simples et charmants qu'il extirpait de sa cithare.

La réalité, tout en étant d'aspect au moins aussi féerique, n'en constituait pas pour cela une ambiance de sécurité et le troubadour ne se dissimulait pas que le vaisseau de ses amis était en péril. Surtout depuis qu'apparaissaient ces étranges éléments fulgurants, très différents des flèches.

Tout d'abord par ce qu'ils étaient constants et se déplaçaient dans ce qu'il arrivait enfin à admettre comme étant l'espace céleste. Ils arrivaient, tout droit sur le char volant. Rivé à la fenêtre circulaire, Erik crut premièrement qu'il s'agissait de grands oiseaux. Ils étendaient en effet leurs membres ce qui, à la rigueur, pouvait figurer des ailes.

Aloysius était neutre. Le plancher tanguait toujours. Erik était secoué avec violence. Du moins remarquait-il que le poisson en forme de nef depuis qu'il avait projeté ces créatures encore incompréhensibles pour lui n'expédiait plus de traits fulgurants.

Il n'en était pas de même du navire de ses amis, car eux continuaient à envoyer leurs flèches de flammes. Mais jusqu'alors les mystérieux arrivants ne paraissaient pas s'en porter plus mal.

Ils progressaient. Et au fur et à mesure que la distance diminuait entre eux et le char volant, Erik avait tout loisir de les détailler.

Points brillants, globes de feu, oiseaux de feu...

Hommes de feu !

Plus effaré que jamais le troubadour commençait à se dire que ce qu'il avait pu inventer, et ce que ses confrères jongleurs contaient à travers le pays de France, pouvait bien correspondre à une réalité. Il existait réellement des êtres dont tout le corps était une sorte de brouillard rouge.

Car c'était bien cela qui fonçait sur le char volant, qui le menaçait directement et sur quoi tiraient maintenant, avec des arbalètes qu'Erik ne parvenait pas à détecter, ceux qui l'avaient si bien sauvé du brasier inquisitorial.

Il les vit. Il les détailla. Cette fois, Aloysius aurait sans doute pu triompher amèrement. Si des démons existaient, en enfer ou ailleurs, nul doute qu'ils aient l'apparence de pareilles créatures.

Des corps humains incontestablement. Du moins quant aux lignes et aux formes. Mais des corps qui demeuraient flous tant leur texture générale demeurait imprécise.

Pour un peu Erik les eût crus transparents. Il n'en était rien mais ces curieux corps étaient cependant apparemment façonnés dans une matière impalpable, indéfinissable. Une sorte de bouillonnement de feu. Et dans ce magma une main invisible et souveraine sculptait des figures humaines.

Ils furent tout près. Erik eut l'impression qu'ils s'abattaient contre la paroi extérieure du char volant. Le tir cessa aussitôt et il entendit des voix bizarres résonner dans des appareils qu'il avait déjà observés à bord. Sortes de petites ouvertures rondes et finement grillagées dans lesquelles, à plusieurs reprises, il avait pu remarquer que ses amis échangeaient des propos.

Cette fois, on criait des phrases dans la langue de Terakl'a, langue qu'Erik ne connaissait évidemment pas. Mais il put noter qu'un mot revenait en permanence et sur un ton particulièrement angoissé : Quelque chose comme :

Iol's... Iol's...

Il supposa que cela désignait les fantastiques personnages, ces plongeurs de l'espace faits de feu aggloméré et qui étaient en train vraisemblablement de ramper contre la coque du vaisseau de Terakl'a.

Il était encore au hublot. Il sursauta soudain et instinctivement se rejeta en arrière d'un réflexe violent. Un visage venait de s'appliquer à la fenêtre ronde, juste devant son propre visage.

Visage, ce qui apparaissait ainsi ?

Un faciès de feu. Oh ! certes, cela avait l'apparence d'une tête d'homme, et cependant c'était pratiquement impossible à déterminer exactement.

Parce que ce qui aurait dû être la chair était une masse mouvante, de tons fulgurants, comme si vraiment on avait modelé l'individu dans un torrent de feu.

Erik entendit un hurlement épouvanté. Frère Aloysius, qui avait risqué un œil depuis l'angle de la salle où il se tenait blotti près d'une de ces tables blanches serties de métal qu'il avait assimilées à des chevalets de torture, venait de découvrir ce que, de toute évidence, il prenait pour le diable en personne ou un de ses envoyés.

Mais le troubadour ne put s'attarder aux jérémiades du moine car plusieurs personnes pénétraient en coup de vent dans la salle aux instruments médicaux. Il reconnut quelques-uns de ses amis, dont la belle Odd. Elle portait toujours sa combinaison scintillante mais avait coiffé de surcroît une sorte de casque dont la visière était transparente et Erik crut brièvement se rendre compte que ladite visière était façonnée d'une matière semblable à celle de la fenêtre ronde.

Mentalement, elle lui intima l'ordre de s'ajuster un casque analogue, qu'un homme de Terakl'a lui tendait. Un autre faisait de même pour Aloysius, mais une fois de plus il fallut l'intervention d'un « démon » de métal pour qu'il consentît à le placer sur son crâne.

Odd s'expliquait, rapidement, projetant dans le cerveau d'Erik des images fugaces mais extrêmement claires :

Iol's... Ennemis de Terakl'a... Puissance... Nefs spatiales... Prodigieux secret... Transformations à partir de l'humain en entités de feu susceptibles de s'infiltrer partout...

Erik, relativement protégé par le casque, comprit immédiatement que les Iol's venaient d'investir le char volant.

Odd, et un groupe mené par Py'il, luttait maintenant contre une bordée de ces extraordinaires envahisseurs. Erik, comme dans un cauchemar, les voyait qui arrivaient par vagues. Ils avaient réussi, il ne comprenait pas comment, à pénétrer dans le char volant. Ils tuaient, consumant sur place les malheureux hommes de Terakl'a. Erik eut quelque espoir en voyant arriver les démons de métal et pensa qu'ils résisteraient mieux à l'ennemi. Hélas ! ce ne fut pas long. Dès qu'un être fulgurant entra en contact avec un de ces géants aux membres multiples, ce dernier sursautait dans un tourbillon d'étincelles. Et il s'écroulait, subitement désarticulé, démantibulé. Il ne

restait qu'une machine noircie, d'aspect consternant et pratiquement inutilisable.

Erik vit venir sur lui une de ces terrifiantes créatures. Il ne manquait pas de courage, le petit amant de Yolaine, mais il recula.

Ding !

Dans le mouvement, il venait de heurter la cithare, qui gisait sur le sol depuis un bon moment, précipitée là par les mouvements incohérents du char volant qui tanguait et roulait depuis le début de l'engagement.

Que se passa-t-il ? Erik, stupéfait, vit que le monstre fulgurant qui allait l'atteindre refluit avec une vélocité incroyable, que sa masse de pseudo-chair était comme totalement perturbée, déformée, déchiquetée spontanément.

Par quoi ? Pourquoi ?

Un travail foudroyant se fit dans son esprit. Il baissa les yeux, regarda la cithare.

Il comprit, s'en empara, pinça une corde.

Ding ! Le monstre se tord littéralement. Ding ! Il fait un bond et se trouve projeté vers le plafond de la salle. Ding ! Il est saisi comme par une force invisible et d'un seul coup, après une dernière torsion, se dilue dans le vide et disparaît.

Erik, étourdi de cette avalanche de sensations, demeure coi un instant.

Dans la pièce immense, ses amis continuent à lutter, tirant sur les créatures fulgurantes avec d'étranges tubes, des sarbacanes peut-être mais dans lesquelles on ne souffle pas. Erik en voit jaillir des traits de feu blanc, éblouissants. Ces traits traversent les corps rougeoyants, les déforment un peu, mais après avoir été un instant rejetés, les monstres se reconstituent et reviennent à la charge.

Horrifié, le troubadour voit Odd en difficulté.

La jeune femme braque le tube sur deux de ces horribles adversaires. Un instant encore et ils sont sur elle. Et elle va être consumée sur place, sous les yeux épouvantés d'Erik.

Non, car il vient de réagir, qu'il bondit, brandissant la cithare.

Ding ! Ding ! Ding !

La note triomphale, toujours la même. Il a soin de pincer exactement à l'endroit exact pour obtenir le son qui a – par hasard ou selon la Providence – déterminé un premier effet sur la créature qui s'en prenait à lui-même.

Alors les deux monstres refluent, visiblement mal en point, comme si tout ce qui est leur « être » était perturbé par les vibrations. On les voit fluctuer, un peu comme s'ils étaient des masses de brume qu'un vent vif perturbe, bouleverse, rejette, déchiquette et finit par diluer dans les airs.

D'un seul coup l'aspect général de la bataille a changé d'aspect. Py'il et ses compagnons, qui combattaient avec l'énergie du désespoir, ont constaté, sinon compris, le sens de l'intervention de l'homme à la cithare, du Terrien qui vient en utilisant le sonore de porter un coup terrible à l'invasion des Iol's.

Ils en baissent les armes, le laissant faire. Un sourire de triomphe se peint sur les lèvres d'Odd. Aloysius est sorti de sa torpeur et ne peut s'interdire de suivre l'action de celui qui devait être sa victime.

Nouveau chevalier d'une croisade inédite, champion du bien en train de combattre les dragons tel un saint de légende, voilà qu'Erik, continuant habilement à pincer de la cithare, s'est mis en marche, comme mu par une impulsion mystérieuse.

Ding ! Ding ! Ding !

Il provoque des creux dans la masse des créatures de feu qui se sont agglomérées comme pour foncer sur lui en l'enveloppant de leurs légions infernales. Il crève ce nuage vivant, il lui porte des coups implacables. Les uns après les autres, les monstres oscillent, se déforment, perdent de leur consistance, disparaissent comme a disparu celui qui s'en était pris à Erik et a ainsi provoqué involontairement la première note de la cithare. La note qui a été fatale, la note qui tue cette forme de vie relevant du cauchemar le plus fantastique.

Le troubadour avait été quelque peu décontenancé depuis le début de ce nouveau rebondissement de son aventure. On l'eût été à moins, mais il commençait à se reprendre, à s'enhardir...

Il s'était cru perdu en voyant foncer sur lui les créatures flamboyantes et il avait suffi d'une simple note de sa cithare pour qu'il soit conscient d'une possibilité inattendue de parade.

Parade qu'il avait aussitôt exploitée et qui semblait donner les meilleurs résultats.

Les Iol's, puisque Iol's il y avait, n'abandonnaient pas encore la partie.

Sans doute devaient-ils avoir conscience, d'une façon générale, de leur puissance que ceux de Terakl'a étaient bien incapables de contrer jusque-là. Et la réaction stupéfiante de cet histrion qui les refoulait en utilisant le simple son d'un instrument dont ils devaient bien sûr tout ignorer était probablement insuffisant à leur faire entamer une retraite.

En dépit des pertes certaines que le Terrien venait de leur infliger, les êtres invraisemblables s'organisèrent donc de nouveau en une sorte de légion compacte et revinrent à la charge, sous les yeux tout de même inquiets d'Odd, de Py'il et de leurs compagnons.

Aloysius regardait, lui aussi. Et il s'étonnait maintenant de ressentir en lui quelque chose qui ressemblait à un souhait de victoire en faveur de celui qu'il avait tenté d'assassiner au nom des principes de bonté, de charité et d'amour universel.

Erik, bravement, faisait face. Il se redressait maintenant et une sorte de sourire flottait sur ses lèvres. L'œil étincelant, il défiait la horde de feu, il bravait l'assaut monstrueux et quand l'attaque eut lieu, foudroyante, il déclencha la contre-attaque, faisant vibrer inlassablement les cordes qui paraissaient vivantes.

Très droit, l'amant de Yolaine usait de cette arme inédite dont les effets donnaient des résultats probants, crevant littéralement le groupe compact des créatures diaboliques. Bien campé sur ses jambes, le jeune homme faisait pivoter son buste de façon à ne pas se laisser envelopper par les assaillants et il ne cessait, ce faisant, de faire jaillir les sons meurtriers qui continuaient à cribler littéralement la force ennemie, lui causant en permanence de considérables pertes.

On les voyait, ces feux follets de l'enfer, osciller, misérables nuées écarlates, s'effiloche, disparaître comme des étincelles mourantes. La cithare répondait subtilement à la main frémissante d'Erik. On l'eût crue saisie d'une vie mystérieuse tant elle participait à ce que le citharède exigeait d'elle. Comme une femme amoureuse, comme une guerrière alliée, elle ne faisait plus qu'un avec lui. Et c'est ainsi qu'ils tenaient en échec un pouvoir comme il ne devait guère en exister à travers le cosmos.

Erik, grisé, enivré par ses premières victoires, ne doutait plus de l'apport considérable qui lui était offert.

Il se prenait pour un de ces paladins analogues à Mortemer et à Crèveœur qui étaient allés combattre en Terre Sainte. Mais lui ne se lançait pas dans une guerre colonisatrice plus ou moins déguisée sous de fallacieux prétextes religieux, il faisait œuvre utile, il défendait la vie de ses compagnons, de ceux qui l'avaient sauvé, il défendait sa vie.

Il défendait la vie, noble combattant sans faiblesse.

Et il vainquit ! Admiratifs et soulagés, Odd, Py'il, et ceux de Terakl'a qui avaient échappé au début de massacre provoqué par l'invasion des Iol's, assistèrent finalement à la débandade des derniers êtres fulgurants. Conscients de leur impossibilité de victoire, ils refluaient tous en même temps, poursuivis, traqués, projetés hors du vaisseau spatial par le chant triomphal de la cithare.

Enfin, il n'y en eut plus un seul sur le char volant. Par les fenêtres rondes on put les apercevoir filant comme des javelots vers le poisson-nef qui devait les attendre. Et Erik, le nez à la paroi transparente, s'étonna de voir tout à coup le char ennemi qui s'estompait, s'effaçait spontanément de l'horizon céleste.

Enfin, rasséréné, il revint de son exaltation et posa la cithare après l'avoir gratifiée d'une dernière caresse.

Ses amis de Terakl'a l'entouraient. Py'il lui donna l'accolade. Et très simplement, Odd le baisa sur les lèvres.

Les yeux de la belle créature brillaient d'un feu ardent :

— Erik, dit-elle, c'est le Maître du cosmos qui nous avait dirigés vers toi, quand nous avons fait escale sur la planète Terre... Nous avions détecté, en t'entendant pour la première fois jouer ta musique, des facultés exceptionnelles. Tu étais un de ceux que nous cherchions à travers l'espace et le temps... C'est pourquoi, tout d'abord, nous t'avons offert certaines de nos possibilités, entre autres celle d'agir sur les corps humains, comme celle de te libérer à volonté de la pesanteur... Maintenant, tu dois aller plus loin, plus haut... Nous fonçons sur Terakl'a... Tu viens de nous sauver d'un péril sans nom. Mais tu as prouvé que tu étais le seul, l'unique capable de contrer la puissance des Iol's... Erik, l'avenir t'appartient...

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET DES IOL'S

CHAPITRE VIII

La Mouche de fer fonçait vers le Pays-de-l'Air-Vivant.

L'appareil s'apparentait aux astronefs. Il ne s'agissait cependant que d'un aéronef extrêmement maniable, subtilement conçu et solidement armé. Ceux de Terakl'a avaient atteint une technique avancée et l'extraordinaire révélation qu'ils devaient à un jeune Terrien leur avait fourni une arme d'une portée incalculable dans la lutte qu'ils entretenaient depuis des décennies avec la race des Iol's.

Sur cette planète de la constellation de l'Hydre, un peuple policé, industriel et pacifique s'efforçait depuis toujours à parvenir au plus haut degré possible de civilisation. Malheureusement, comme tous ceux qui croient à la paix et à la fraternité universelle ils se heurtaient à une race turbulente, belliqueuse et envahissante, opposant à leur mystique pure une de ces doctrines collectivistes qui assimilent l'humanité à une communauté entomologique au mépris de l'individu. Les Iol's, soucieux de conquérir non seulement la planète Huur, mais encore d'étendre leur mainmise sur d'éventuels autres mondes, se querellaient donc perpétuellement avec Terakl'a.

À bord de la Mouche de fer, plusieurs hommes exceptionnels avaient été invités à se joindre à l'équipage. Il y avait, outre Erik-venu-de-la-Terre, Tog originaire d'Eridan, Akké né dans les parages de l'étoile Spica, quelques autres encore, tous choisis sur ces divers astres par ceux de Terakl'a parce que les uns et les autres étaient des surdoués, disposant de facultés particulières. Des facultés qu'ils ignoraient parfois eux-mêmes mais que la sagesse de Terakl'a permettait de déceler. On n'hésitait pas alors à les enlever après une période d'études, que ce fût ou non de leur gré, et on les amenait sur Huur. Là, ils étaient magnifiquement traités et surtout on mettait tout le savoir de Terakl'a à leur disposition afin justement de développer en eux les facultés physiques ou psychiques détectées par les envoyés de l'Hydre.

Erik, donc, était de ceux-là.

Il avait été estimé de façon toute spéciale. N'avait-il pas, en utilisant simplement les vibrations d'une corde métallique, porté un coup terrible à l'ennemi Iol's en contrant – ce qui ne s'était jamais vu – l'inconcevable pouvoir de ces créatures fluorescentes contre lesquelles jusque-là aucune arme n'avait eu d'action réelle ?

Il vivait encore sous le coup de cette avalanche d'événements. Il tentait de son mieux de s'assimiler au peuple de Huur. Certes, il pensait toujours à sa planète patrie, à ses parents. Et plus que tout à Yolaine.

Que devenait la jeune femme ? Il avait redouté au départ la vengeance de Mortemer, la colère de l'Inquisition. Toutefois il avait eu la consolation de savoir, au cours de son procès, que Crèveœur avait tout fait pour innocenter sa nièce. Dom Boniface et autres s'étaient d'ailleurs empressés d'abonder dans ce sens en chargeant le sorcier, seul coupable, et qui avait circonvenu l'innocente héritière du domaine.

Pensait-elle encore à lui ? Allait-elle devenir l'épouse du sinistre Igor ? Erik n'avait plus aucun sens du temps, après avoir franchi de pareilles distances. Il n'en avait d'ailleurs qu'une idée très vague, étant peu versé dans l'astronomie.

Il faut dire que ceux de Terakl'a faisaient tout pour l'adaptation de ces êtres arrachés à leur monde natal. La plus aimable compagnie ne leur manquait pas. Ainsi, dès les premiers temps, Erik avait trouvé un apport très favorable auprès de la belle Odd. Cosmonaute de valeur elle n'en était pas moins femme et aidait de son mieux Erik dans cette vie neuve. Grâce à elle, avec laquelle il « s'adaptait » très agréablement, son exil lui paraissait infiniment moins pesant. Il en éprouvait quelquefois un léger remords en pensant à Yolaine. La reverrait-il un jour ? Cela demeurerait discutable et le troubadour en avait conscience. Aussi goûtait-il simplement les heures présentes en cherchant à ne pas trop se torturer en évoquant celle qu'il avait dû laisser dans un autre univers.

Parmi les « exceptionnels », affublés les uns et les autres de facultés diverses toutes mises en valeur par la science de Huur, Erik avait eu la satisfaction de se faire rapidement un ami. C'était un grand garçon élancé, souple et rieur. Il était originaire d'une planète tournant autour de Procyon du Petit Chien (tout cela ne disait d'ailleurs pas grand-chose à Erik). Et, comme ceux de sa race, dépourvu de chevelure. Ce qui avait créé un mouvement de mutuelle sympathie, dès leur première rencontre, avait été

justement cette particularité d'Erik qui arrivait avec le crâne tondu. Looz, ainsi se nommait l'homme de Procyon, l'avait pris pour un coplanétriote. Depuis, il regardait avec ébahissement les cheveux d'Erik qui commençaient à repousser, effaçant ainsi le cauchemar de la condamnation au bûcher.

Looz, lui aussi, avait été aidé dans son « adaptation » par une séduisante fille de Huur : Wa-Im. Si bien que leur vie eût été très supportable à Terakl'a sans quelques regrets cuisants, revenant chaque fois que passaient en eux les images de leurs planètes natales respectives.

Outre les démons de métal, on comptait aussi quelques serviteurs de race humaine. Et un Terrien avait dû prendre place parmi eux. Aloysius.

Odd, Py'il et tous ceux de la mission envoyée vers la Terre où Erik avait été tout d'abord pris en contact et immédiatement gratifié de dons spéciaux destinés à favoriser son évolution, avaient dû bientôt brusquer leur action, stupéfaits de constater qu'un homme ainsi rendu bénéfique et opérant des prodiges était menacé d'un horrible supplice par des gens se réclamant d'un Messie, propre Fils du Maître du Cosmos.

L'astronef (le char volant qui avait terrorisé Crèvecœur) avait donc provoqué un orage artificiel et enlevé Erik. Bien entendu on visait également la cithare, Py'il ayant détecté au départ que cette source de vibrations était riche de possibilités encore ignorées. Et Aloysius, se précipitant pour en finir avec sa victime, s'était trouvé emporté involontairement par la force attractive émanant du vaisseau spatial.

À Huur, tout cela se savait si bien que le moine était assez mal vu de ces gens qui croyaient, eux, en un dieu de bonté. Erik, généreusement, était intervenu, leur assurant que, dans son monde, on adorait certainement une même divinité et qu'il ne s'agissait que d'un malentendu. Il était tellement heureux d'avoir été soustrait à l'abomination du feu qu'il se sentait le cœur léger et prêt à toutes les indulgences.

Aloysius l'avait donc échappée belle et il n'avait été que trop satisfait en prenant rang parmi les serviteurs.

C'est ainsi que, tandis que savants et techniciens de Terakl'a travaillaient avec acharnement sur l'étude des vibrations des cordes métalliques, incroyable révélation fortuite de l'action des sons (et en réalité des

ultrasons, phénomène qu'Erik ne pouvait absolument pas comprendre) il avait été décidé une expédition contre les Iol's.

On admirait Erik et, en dépit de l'ignorance naturelle d'un Terrien du siècle treize, après ce miracle qu'avait été la débandade des êtres de feu, ceux de Terakl'a finissaient par lui attribuer des pouvoirs qu'il ne détenait peut-être pas. Toutefois, on pensait qu'il serait capable d'aller encore plus loin. Il ne s'agissait pas moins maintenant de déceler le véritable secret des Iol's. Leur faculté d'envoyer des créatures aussi impalpables que terrifiantes échappait totalement à la science de Terakl'a. On avait mis sur pied une sorte de commando, en lui confiant le soin d'aller rôder vers le Pays-de-L'Air-Vivant, à la très mauvaise réputation, là où vivaient les Iol's, dans la contrée des Pyramides de Jade.

Erik, quoique quelque peu embarrassé, avait dû accepter. Il était un peu rassuré parce que Looz, lui aussi, faisait partie de l'expédition. Il ne se dissimulait cependant pas qu'on attendait de lui des résultats qu'il se sentait incapable d'obtenir. Mais, dépassé par les événements, il s'était incliné.

La Mouche de fer était le dernier-né des engins destinés à l'exploration circumplanétaire. Or, fort de la découverte fantastique d'Erik et des effets de la cithare dont les vibrations déchiquetaient les hommes de feu, on avait établi sur l'engin un dispositif inédit, basé sur le phénomène ainsi révélé. Il s'agissait d'une vaste antenne en forme de harpe, susceptible d'être actionnée de l'intérieur du bâtiment, en espérant qu'ainsi la Mouche de fer serait invulnérable en cas d'une attaque éventuelle des Iol's et de leurs envoyés fulgurants.

Erik, personnage donc très considéré, discutait gaiement avec Looz et aussi la jolie Wa-Im (Odd demeurait dans la cité de Terakl'a où elle assurait de hautes fonctions à l'astrodrome). Ils s'amusaient aux dépens du malheureux Aloysius. Car, selon la loi de Huur, il fallait tout mettre en œuvre pour l'adaptation des extra-planétaires. Ce qui avait été fait pour Erik, Looz, et les autres. Et prévu également pour Aloysius. On lui avait dépêché une aimable « adaptatrice », qu'il avait jusque-là repoussée avec horreur, considérant encore la femme comme une émanation satanique.

L'évocation de cette attitude mettait en joie les trois jeunes gens qui se gaussaient du principal intéressé, lequel était pour l'instant relégué aux cuisines. Et c'était un véritable plaisir pour l'équipage de constater qu'une fille de chez eux, née sous les soleils de l'Hydre, pouvait s'entendre aussi

favorablement avec des garçons venus de mondes si lointains. Tant il est vrai que l'unicité de la création se révèle à travers l'immensité cosmique.

Ils étaient donc, Wa-Im, Looz et Erik, en pleine euphorie lorsque retentit le signal d'alarme. Cela se manifestait sous l'espèce de sonnerie grêle déjà perçue par Erik à bord de l'astronef char volant, ce qu'il n'avait jamais entendu auparavant.

En un instant, toute l'équipe occupant la Mouche de fer fut en position de combat. Certes, on était encore à plusieurs milliers de stades du Pays-de-L'Air-Vivant, mais les Iol's envoyaient souvent des engins de reconnaissance, voire de ligne, dans la direction de Terakl'a.

Le troubadour, comme les autres, pouvait observer le ciel environnant par un écran multiface. Il commençait à s'étonner de moins en moins de la découverte de ces appareils surprenants qui abondaient à Terakl'a. Et comme tous à bord il put constater qu'un vaisseau volant qui de toute évidence était monté par des Iol's apparaissait sur la ligne d'horizon. Il avait été détecté avant même qu'il fût visible par un dispositif ondionique susceptible de renvoyer image, sonorité, caractéristiques de l'objet touché, vers le poste guetteur. Système-boomerang qui devait, quelques siècles plus tard, être expérimenté sur la planète dont Erik était originaire. Mais l'amant de Yolaine n'eût pas été capable de faire un rapprochement radar-boomerang pour l'excellente raison qu'il ignorait le premier phénomène et que l'Australie n'avait pas encore été découverte.

On put donc se rendre compte parfaitement qu'on avait affaire à un aéronef parfaitement équipé et ceux de Terakl'a prirent toutes dispositions pour résister.

Quand les deux engins furent à portée, on déploya l'antenne protectrice sur le dessus de la carène. Cette antenne qui évoquait une immense harpe et avait été réalisée par les techniciens de Terakl'a à partir des études faites sur les cordes de la cithare et surtout des sons fabuleusement efficaces qu'on en tirait.

Il y eut l'inévitable attaque par créatures de feu. On s'y attendait mais cette fois avec infiniment moins d'angoisse qu'habituellement chez les amis d'Erik. En effet, presque immanquablement les êtres fantastiques provoquaient de sinistres ravages, échappant pratiquement à toute riposte. Maintenant, après divers tests, on pouvait se croire à l'abri.

Ce qui parut effectivement être le cas dès le début de l'engagement. Il y eut, depuis le vaisseau ennemi, envoi d'une théorie d'êtres flamboyants. Aussitôt le commandant déclencha le système de vibrations. L'antenne-harpe commença à résonner, à emplir l'air de ces sons étranges. Il faut dire que, renseignés empiriquement par les résultats étonnants émanant de l'instrument amené par Erik depuis une planète éloignée, les savants de Terakl'a avaient promptement, non seulement utilisé cette précieuse découverte, mais encore hautement amélioré son rendement.

L'antenne-harpe comportait une série de cordes aux fréquences incroyablement variées, si bien que, lorsque s'élevait cette symphonie extraordinaire, les sons et surtout les ultrasons multipliés à l'infini ébranlant les couches atmosphériques avaient un maxi de chances d'atteindre les impalpables flamboyants.

Et ce fut bien ce qui se produisit. C'était la première fois qu'un engagement entre Iol's et Terakl'as se présentait avec un pareil apport. Dès les premiers instants, à bord du vaisseau de Terakl'a, on put croire la partie gagnée.

L'antenne-harpe vibrait et c'était un formidable déchaînement d'harmonies.

Un puissant andante éclatait, se poursuivait en allegro vivace, explosait en un largo démesuré pour atteindre un éblouissant finale où se déchaînaient toutes les possibilités sonores mises à la disposition des combattants.

Ivres de joie, les passagers du vaisseau de Terakl'a pouvaient assister à la défaite du commando de feu. Les êtres jusque là réputés invulnérables se trouvaient déchiquetés, saisis dans d'invisibles tourbillons et dilués littéralement dans l'atmosphère. C'était ce qui s'était produit à bord de l'astronef alors que pour la première fois Erik avait entamé la lutte contre cette diabolique puissance.

En peu de temps et pendant que la grande symphonie étendait encore ses prodigieux harmoniques dans les airs, l'armada des créatures de feu fut dispersée ; anéantie. L'air était libéré et ceux de Terakl'a s'attendaient à voir le navire volant des Iol's s'enfuir sous l'accablement de la défaite.

Il n'en fut rien. L'adversaire, privé de ses forces attaquantes, se contenta de se tenir à une certaine distance, mais sans donner l'impression de

chercher une position de repli.

La majorité des occupants du vaisseau de Terakl'a riaient et criaient leur joie, persuadés d'avoir vaincu.

Une fois de plus Erik était à l'honneur et on le congratulait, on l'entourait. Il était impossible en effet d'oublier qu'il était à l'origine de cette prodigieuse installation, fruit d'une découverte bien anodine au départ, mais aux résultats incalculables.

Cependant, le commandant de bord et son état-major étaient plus circonspects.

Ils se demandaient ce que préparaient les Iol's. S'ils ne faisaient pas mine de s'enfuir, sans doute avaient-ils quelque tour dans leur sac. On les connaissait assez pour redouter leur tempérament belliciste. Sans doute n'acceptaient-ils pas aussi aisément la suprématie de Terakl'a. Et préparaient-ils un nouvel assaut, avec d'autres moyens, peut-être inédits.

Ces craintes étaient justifiées. Il y eut soudain un tir nourri dirigé contre le navire où Erik commençait à se pavaner un peu trop entre Wa-Im et Looz. On déchanta et on se mit à riposter avec fureur. Pendant un bon moment les deux navires volants se gratifièrent mutuellement de coups terribles, de ces flèches fluorescentes qu'Erik avait déjà observées lors de l'engagement des astronefs. Les antagonistes se portèrent quelques sérieuses avaries pendant un assez long moment. Un combat jusque-là des plus classiques.

L'antenne-harpe demeurait déployée, à toutes fins utiles, encore qu'on puisse douter d'une nouvelle tentative de ce style, eu égard à l'échec inéluctable que le dispositif semblait devoir infliger aux êtres fulgurants.

Soudain, tandis que la bataille faisait rage et que les deux ennemis ne cessaient de se mitrailler à coups de rayons thermiques, provoquant de sérieux ravages à bord des deux navires, sans préjudice des blessés et des morts, on vit se détacher un objet métallique brillant du vaisseau iol's.

Cela se passa si rapidement qu'on ne put réagir à bord de la Mouche de fer. Il s'agissait d'une sorte de capsule volante, vraisemblablement à pilote unique. Engin qui arriva en trombe au milieu des jets de feu qui se croisaient en rangs serrés, qui en reçut vraisemblablement quelques éclaboussures mais ne s'arrêta pas pour cela et fonça sur ceux de Terakl'a.

Et la capsule, frappée à mort par un javelot fulgurant tiré presque à bout portant au moment où elle allait percuter l'aéronef, troua littéralement sur sa lancée la grande antenne qui croula sur elle-même, désarmant le navire volant, lui ôtant spontanément sa défense contre les commandos de feu.

La capsule avait terminé sa course. On la vit tomber en flammes, avec le cadavre carbonisé du pilote, un pilote suicide qui s'était sacrifié pour priver l'adversaire de l'apport exceptionnel de l'antenne-harpe.

Ce fut, aussitôt, un vent de panique qui passa à bord. Déjà, on savait que les Iol's allaient profiter de l'occasion qu'ils avaient provoquée pour investir irrésistiblement ceux de Terakl'a. Et nul n'ignorait que l'armement traditionnel, si perfectionné fut-il, ne pouvait rien contre ces guerriers impalpables.

Alors Erik, qui ne doutait plus de rien, déclara au commandant :

— Laissez-moi monter sur le navire... Je vais redresser l'antenne !

CHAPITRE IX

Erik n'était plus le même. Son « adaptation » à la vie et aux mœurs de Terakl'a, facilitée hautement par les bons soins d'Odd, plus qu'agréable « adaptatrice » en avait fait un homme neuf. Grâce à leurs facultés télépathiques assez développées chez certains sujets et fréquemment mises en valeur, ceux de la planète Huur lui avaient enseigné leur langue à une vitesse record. Enfin il se trouvait dans une forme physique éblouissante. Il ne faut pas oublier qu'il avait été affecté sur le plan pulmonaire par les émanations toxiques du bûcher auquel on l'avait arraché de justesse. Il avait été soigneusement traité et promptement guéri. Et les soins éclairés de la médecine de Huur l'avaient merveilleusement dynamisé.

Enfin il faut tenir compte également de ses dispositions particulières et de l'entraînement auquel il était soumis depuis son arrivée à Terakl'a. Ainsi que Looz, que Tog, Akké et quelques autres, il travaillait ses pouvoirs intrinsèques.

Tout cela explique à la fois la netteté et la désinvolture avec laquelle il s'était offert au commandant de l'aéronef pour grimper sur la carène et réparer l'antenne dévastée par le pilote suicide ennemi.

Requête qui fut acceptée d'emblée. Puisqu'on se donnait la peine d'aller quérir des sujets exceptionnels jusque dans les autres univers ne fallait-il pas les utiliser le cas échéant ?

Sous les regards admiratifs de Terakl'as et particulièrement de Wa-Im, Erik reçut une vigoureuse tape dans le dos de la part de Looz. Il se servit de la cithare pour démarrer. Il ne se séparait pas du précieux instrument, lequel avait été reproduit en multiples exemplaires par les artisans de Terakl'a. Ainsi, non seulement on tentait de réitérer les exploits du troubadour, mais encore la science disposait d'appréciables éléments d'étude qui permettraient de parvenir à une meilleure connaissance des possibilités des sons et de ces mystérieux ultrasons dont on avait parlé à Erik. Mais c'était là un domaine qui lui demeurerait rigoureusement fermé.

Il s'était donc entraîné. Il était susceptible de lévitation. Toutefois, afin de disposer d'un tremplin solide utilisa-t-il la cithare pour s'élever au-dessus du navire volant, sortant par une écoutille supérieure.

Ainsi, très stable en raison de cette légèreté dont il usait d'instinct et qui n'était autre qu'une neutralisation psychobiologique de la force de gravité, Erik se trouva dominer la situation.

Le vent le giflait mais il n'en avait cure. D'un coup d'œil il vit le vaisseau ennemi qui se tenait à distance sans avoir aucune velléité apparente de renoncer au combat. L'écroulement de l'antenne protectrice lui donnait évidemment un avantage, ceux de Terakl'a se trouvant dépourvus d'écran protecteur.

Il fallait donc faire vite. Plus loin, au sol, fumaient encore les débris de l'appareil suicide. Erik ne s'y attarda pas et commença à redresser l'antenne-harpe comme il le pouvait.

Il serrait les dents dans le vent de la course. À plus d'une reprise, il dut se reprendre pour ne pas être déséquilibré et précipité vers le sol de la planète. Mais il se concentrait, faisait effort. Maintenant il parvenait, quoique laborieusement, à se passer de l'apport musical pour échapper à la force de la pesanteur. Et c'est dans ces conditions qu'il entama la réparation de l'antenne, réparation évidemment sommaire mais qui pouvait permettre d'établir un barrage invisible puisque ondionique à un éventuel nouvel assaut des créatures de feu.

Pour Erik, auquel toute sagesse rationnelle échappait, il se croyait plongé en pleine magie et ce depuis qu'il avait été en contact avec les passagers du char volant, dans la clairière de la forêt de Crève-cœur. Il n'avait donc pas été surpris des attaques ecclésiastiques et de sa condamnation. Troubadour, oui. Sorcier, sans doute. Et dans les bois où Odd et Py'il lui avaient conféré des pouvoirs hors du commun, il s'était cru quelque petit faune folâtrant en pensant à la beauté de Yolaine.

Magicien ou non, il travaillait présentement à soutenir l'armature fracassée de l'antenne. La harpe géante se tendait donc de nouveau au-dessus de la coque du navire volant. Il était temps. Les Iol's réattaquaient.

Le manège de ce réparateur improvisé ne devait pas leur échapper et ils se hâtaient de profiter de l'avarie pour lancer un nouveau commando de feu.

Erik vit les silhouettes rougeoyantes jaillir spontanément de la carène du vaisseau adverse. Il se cramponnait, se meurtrissait les mains, s'épuisait...

Les êtres voltigeant, semblables à de vivantes flammes douées d'intelligence, cerclaient en plein ciel le petit navire de Terakl'a.

Petit navire qu'un homme venu de la Terre s'évertuait à protéger en tenant d'une main ferme un filin de métal lequel amarrait et soutenait à l'origine l'ensemble, et que l'engin suicide avait tranché dans l'impact.

Erik cherchait à réaliser un nouvel amarrage mais c'était difficile. Il n'y parvenait pas. Cependant, dans sa situation, il maintenait de toutes ses forces l'antenne de nouveau déployée, toutefois sans parvenir à la stabiliser. S'il lâchait, le tout s'écroulerait de nouveau et le barrage d'invisibilité ne se dresserait plus face aux Iol's fulgurants.

Ils étaient là. Conscients de se heurter à cette armure qui devait les terroriser, ils n'osaient approcher. Mais ils tournoyaient comme des oiseaux de proie autour du navire volant et du malheureux qui luttait désespérément pour tendre cette sorte de filet protecteur. Erik ne se dissimulait pas qu'il ne résisterait pas très longtemps ainsi. Il se sentait faiblir. Tant bien que mal, pour faire contrepoids, il essaya d'enrouler l'extrémité du filin métallique autour de sa taille. Ainsi, c'était son corps qui, de sa propre masse, soutenait tant bien que mal l'antenne déployée avec ses multiples cordes.

Et Erik, ainsi relativement maintenu, allongea les mains comme il le put et s'évertua à faire vibrer les cordes qui n'étaient pas tendues à l'extrême, mais offraient cependant un semblant de harpe.

Le résultat ne se fit pas attendre. Les sons s'élevèrent dans le ciel pur et il en vit les effets sur les monstrueux oiseaux de feu qui continuaient autour de lui leur carrousel diabolique.

On lui avait expliqué, mais il comprenait mal, que quelque chose existait au-delà des sons. Il en était de même au-delà de la lumière, matière constituée. De telles révélations n'étaient pas assimilables pour un garçon né au Moyen-Âge de la Terre. Cette lutte ultrason contre ultra-lumière le dépassait. Mais il savait au moins s'en servir, avec une passivité d'esprit qui n'excluait pas une vigoureuse réalisation pratique.

Une fois encore il le fit bien voir aux Iol's de feu, lesquels connurent des pertes considérables. Le commando reflua.

Le tir entre les deux vaisseaux volants avait cessé. Erik, accablé de fatigue, la taille meurtrie par l'enroulement du filin, vigoureusement fouetté par le vent de la vitesse, transpirait à grosses gouttes et sentait ses forces s'évanouir.

Pourtant, il se disait que s'il lâchait, l'antenne n'étant pas fixée croulerait de nouveau et mettrait ainsi par sa carence le navire de Terakl'a à la merci des hommes de flamme.

À un certain moment, le navire glissant de côté, Erik se sentit déséquilibré. Il se crispa, tenta d'agir sur son organisme pour s'échapper de la pesanteur, pour un semblant de lévitation qui lui permettrait de se soutenir. Mais il était à bout d'efforts et il vit venir avec terreur l'instant où il flancherait, où il ne soutiendrait plus l'antenne. Ce serait le désastre et l'investissement du petit aéronef pour les créatures monstrueuses.

Il vint, ce moment. Erik sentit qu'il faiblissait et jeta un cri de désespoir.

Une bordée d'êtres de feu arriva encore. Erik, en un sursaut, tendit l'antenne et en tira des sons clairs et vigoureux. Le commando, décimé, recula.

Le troubadour n'en pouvait plus. Un être fulgurant se détacha des fuyards et revint à la charge, comme s'il avait estimé à leur juste valeur les forces défaillantes de l'allié de Terakl'a.

Erik se vit perdu. Il ne résisterait pas à ce monstre. Et il n'était plus en possession de ses moyens, ni pour tenir l'antenne, ni pour s'évader par lévitation.

Soudain, comme ce fantôme fulgurant piquait sur lui, une silhouette apparut sur le cockpit, auprès d'Erik.

Dans son désarroi, il reconnut Looz.

L'homme de Procyon faisait face, s'interposant entre Erik et l'assaillant, lequel semblait avoir toutes ses chances.

Bouclier vivant, il attendait l'assaut.

Erik jeta un cri d'horreur. Il comprenait le sacrifice de son camarade et voyait celui-ci frappé de plein fouet par cet adversaire irrésistible.

Javelot vivant, flamme en forme de flèche, le Iol's creva littéralement la silhouette de Looz.

Et passa à travers.

Ahuri, Erik ouvrit de grands yeux. Mais comme l'autre tournait et tentait de revenir, il se reprit, serra une corde, la vit vibrer.

Une bordée sonore déchiqueta littéralement la créature de feu qui s'effilocho et disparut.

Alors Erik, plus stupéfait que jamais, vit près de lui un Looz hilare, tandis que Looz, un autre Looz, celui qui venait d'être troué sans aucun mal par la lancée du Iol's n'était plus qu'une sorte de spectre qui, lui aussi, devenait falot, pâlisait, finissait par disparaître.

Là-bas, le navire volant des Iol's abandonnait la partie.

Looz soutenait Erik prêt à s'évanouir, lui disant en riant :

— Moi aussi, j'ai quelques petits pouvoirs !

CHAPITRE X

La joie était grande à bord de la Mouche de fer. Plus que jamais, ceux de Terakl'a pouvaient se réjouir de la présence sur leur monde de ces êtres d'exception qu'ils avaient su judicieusement aller glaner à travers le cosmos.

En fait, une théorie très en faveur à Huur assurait qu'en réalité tous les humains de tous les univers possédaient en eux des ressources prodigieuses. N'étaient-ils pas des créatures divines ? Aloysius, entendant de tels propos, en était resté quelque peu abasourdi. Ainsi, la Terre n'aurait donc pas eu l'exclusivité de la foi, de la connaissance ?

En attendant, il n'en était pas moins vrai que peu d'individus, qu'ils soient nés sous un soleil ou un autre, avaient conscience de leur valeur et qu'il était nécessaire de les sélectionner, puis de les éduquer à partir de telle ou telle faculté particulièrement développée.

La Mouche de fer, victorieuse du navire volant des Iol's, s'était empressée de faire savoir cet heureux état de fait à la cité Terakl'a-Major. Pour ce faire, on avait utilisé ces étranges appareils susceptibles de transmettre à distance images et sons. Ce qui émerveillait Erik et épouvantait le moine.

Après la fuite des Iol's, les deux héros de l'aventure avaient été ramenés à bord du cockpit où on les avait congratulés en conséquence. Erik demeurait gaillard. Il n'en était pas de même pour Looz. Les deux garçons s'étaient fraternellement embrassés. Cependant Looz donnait des signes d'épuisement et il s'en était aussitôt expliqué.

Si certains, tels que Tog, était affublé de la singulière faculté de dégager dans l'action une étonnante force électrique, si Akké était un véritable prisme vivant qui captait et retransmettait la pensée d'autrui, Looz, lui, se trouvait être susceptible de bilocation.

À savoir que, bien que ne possédant pas un ou plusieurs corps de rechange, il n'en était pas moins capable de susciter à volonté une figuration de lui-même. Une sorte de fantôme apparemment double

rigoureux de sa personne. C'était ainsi qu'il avait pu venir au secours d'Erik menacé par l'être fulgurant. Ce dernier, trompé par l'apparence factice de l'homme de Procyon, avait piqué droit sur lui et s'était stupidement perdu dans le vide, ne transperçant qu'un spectre immatériel. Ce qui avait permis au troubadour de se reprendre et profitant du désarroi du Iol's, de le détruire en faisant de nouveau vibrer l'antenne-harpe.

Mais il se trouvait que l'effort psychique exigé pour pareil exploit fatiguait beaucoup Looz. Il était convenu qu'il ne devait agir ainsi que dans des cas extrêmes. Il n'avait cependant pas hésité en voyant son ami Erik en péril.

La Mouche de fer poursuivait son voyage. On ne doutait pas, chez les Terakl'as du succès final de l'expédition. Avec des gens tels que ces surdoués si bien éduqués et entraînés par la science de Huur, on ne tarderait pas à percer le secret des Iol's, cette faculté de créer des légions de feu humain, arme insensée qui donnait à l'adversaire une terrifiante suprématie. Alors on en finirait avec eux car il était bien certain qu'une puissance connue est infiniment plus vulnérable que toute force secrète.

Toutefois, ce dernier incident avait prouvé une chose : les Iol's étaient au courant de cette randonnée du navire volant de Terakl'a. Il importait donc de les dérouter et pour ce faire d'utiliser des cheminements aussi capricieux que possible.

D'autres vaisseaux iol's pouvaient se mettre en campagne et surgir à mauvais escient. Pour poursuivre en direction du Pays-de-L'air-Vivant, le commandant du petit aéronef songea à utiliser un de ses pensionnaires extra-planétaires.

Il s'agissait de Akké. Akké avait été ramené d'une planète tournant autour de Spica. C'était un homme maigre, blafard, assez fragile musculairement. Mais capable de performances dans tous les domaines relevant de la magnétique.

On le pria de se mettre en transe pour pouvoir désormais servir de guide à la Mouche de fer. Ce procédé avait l'avantage de laisser au point mort tous les appareils de guidage et de télécommande. On savait par expérience que les Iol's, eux-mêmes assez avancés dans la technique, étaient en possession de moyens de détection qui leur permettraient éventuellement de capter le réseau ondionique émanant de la Mouche de fer.

À partir du moment où la boussole du bord n'était plus qu'un cerveau humain le contrôle en échappait totalement aux investigations des multiples antennes du peuple Iol's.

Akké répondit donc à ce qu'on lui demandait. Entouré de l'état-major du navire volant, il se concentra. Lui aussi, comme Looz en bilocation, subissait les contrecoups d'un tel effort mental. Mais les résultats étaient favorables.

Ainsi, il put diriger la Mouche de fer vers une lointaine chaîne de montagnes, assurant que cette région, voisine du Pays-de-L'Air-Vivant, si elle n'était pas exempte de périls, était cependant pratiquement désertée, évitée par les vaisseaux des Iol's qui en connaissaient les chausse-trapes.

Comme on n'était nullement pressé par le temps, le commandant décida de s'en tenir à un tel trajet qui s'éloignait sensiblement de la ligne droite. C'est ainsi qu'après avoir survolé une mer très vaste aux flots d'émeraude, on gagna un autre continent sans avoir fait la moindre mauvaise rencontre.

Erik s'émerveillait. Ainsi que Looz qui allait mieux et avait récupéré ses forces. Ce pour la plus grande satisfaction de Wa-Im, qui ne le quittait guère. La jeune Terakl'a, elle-même, ignorait ces contrées. Mais les extra-planétaires, eux, étaient en admiration. Un pareil océan, des plaines extraordinaires, des monts surprenants aux formes et aux aspects bien différents de ce que pouvaient offrir les planètes où ils avaient vu le jour, tout leur arrachait des cris de satisfaction.

Il y avait, bien sûr, une flore et une faune merveilleuses. Les officiers du bord, plus blasés, étaient moins enthousiastes. Akké leur avait en effet appris qu'il serait bon d'aborder le Pays-de-L'Air-Vivant en franchissant un formidable massif montagneux, mais que dans cette contrée un danger qu'il ne parvenait pas à préciser menaçait le navire tout entier.

On progressait donc avec prudence, toujours en se servant des révélations d'Akké, qui fatiguait incontestablement mais s'efforçait de tenir bon.

Erik constatait donc ce qu'il avait éprouvé en lui-même chez ses compagnons de ce corps d'élite établi par Terakl'a. Tout surdoué, en état de transe, connaît un épuisement rapide. Il avait su cela à partir du moment où Odd et Py'il l'avaient aidé, sur Terre, à développer ses dons jusque-là ignorés. Il avait pu faire quelques révélations médiumniques autour de lui,

voire opérer des guérisons auxquelles il ne comprenait pas grand-chose lui-même.

Cela sans préjudice de ce don de lévitation qu'il utilisait comme ses autres possibilités en s'aidant des vibrations de la cithare, cette cithare qui dès le premier contact avait fortement intrigué et intéressé les envoyés de Terakl'a.

Chaque fois, cependant, Erik avait constaté qu'il se sentait très fatigué. Il y avait là un phénomène très simple de déperdition de force psychique. Mais ces problèmes, explicables par la biophysique la plus élémentaire, échappaient totalement à l'amant de Yolaine.

Au fur et à mesure qu'on approchait de la chaîne montagneuse désignée par Akké, l'équipage de la Mouche de fer redoublait de précautions. On redoutait en effet de subir les attaques de ce mystérieux Air-Vivant. C'était sans doute d'un tel danger dont Akké avait eu prescience. Jusque-là, le voyage s'accomplissait sans incidents notables, mais on pénétrait dans une contrée menaçante, encore que le paysage demeurât fort amène. Lacs et vallées verdoyantes défilaient sous les yeux des passagers de la Mouche de fer. Ils admiraient, dans la beauté du décor, des troupeaux d'animaux très chevelus galopant avec grâce, des sortes de singes cabriolant dans les arbres, des reptiles étincelants grouillant alentour des étendues aquatiques, et de merveilleux oiseaux qui, par vols immenses, formaient d'éblouissants nuages de vie, parfois même autour du navire volant.

Depuis un moment, Akké donnait des signes d'inquiétude. Interrogé par l'officier navigateur de l'aéronef, il n'avait encore répondu qu'évasivement. Il paraissait décontenancé. Il avait pris la responsabilité de diriger la Mouche de fer vers les montagnes afin d'éviter d'affronter directement les frontières du Pays-de-L'Air-Vivant et voilà qu'il pressentait un péril imminent.

Il n'avait pas caché, dès le départ, que la traversée de ces contrées ne pouvait être exempte de dangers. Toutefois, on avait estimé qu'il s'agissait de cet Air-Vivant, dont la réputation n'était plus à faire, mais dont en réalité ceux de Terakl'a ignoraient à peu près tout. Le monde des Iol's était très éloigné de la cité Terakl'a-Major. De vastes continents les séparaient et ces deux peuples ennemis se connaissaient en réalité fort peu. Si bien qu'on ne savait guère ce qui se passait dans leurs domaines respectifs.

Tout à coup, Akké éclata :

— Il faut revenir ! Revenir ! Reculer !

L'officier de quart alerta le commandant et un instant tous ceux que portait la Mouche de fer furent au courant. On entoura Akké. L'homme de Spica grelottait littéralement et donnait les signes de la plus évidente terreur. Il réussit, aboyant presque, à faire savoir que l'aéronef courait à sa perte si on s'approchait inconsidérément des montagnes. Le commandant donna ordre de faire demi-tour, se demandant si on avait eu vraiment raison de faire confiance à ce voyant ou soi-disant tel.

Mais ce qui suivit fut évident : il était impossible de revenir en arrière.

En vain les réacteurs de l'aéronef furent mis en action au maximum. En vain on tenta de faire exécuter à la barre de navigation un tour complet. La Mouche de fer poursuivait sa course, à une allure accélérée parfaitement étrangère à la puissance motrice intrinsèque.

Ordre fut donné de stopper et d'atterrir. Toutes les manœuvres demeurèrent vaines. Bientôt l'appareil, privé de la force propulsive émanant de ses machines, non seulement refusa de venir se poser sur le terrain, mais continua à foncer vers les montagnes à une vitesse qui augmentait d'instant en instant.

Un frisson passa sur l'équipage. Que signifiait cela ?

Akké, totalement prostré, n'était plus capable de fournir la moindre indication. Bien que peu entraîné à la médiumnité, Erik tenta, mais sans résultat, d'obtenir quelque vision qui lui permettrait de savoir ce qui se passait.

La Mouche de fer, en dépit de sa machinerie perfectionnée et qui désormais ne servait à rien, n'était qu'un caillou, une masse de métal lancée comme par une fronde géante en direction des monts.

On se cramponnait. On était saisi de vertige. Des nausées se manifestaient à peu près chez tous les occupants de la carène. L'équipage prenait toutes dispositions pour une chute éventuelle, cette situation ne pouvant de toute évidence se poursuivre longtemps et chacun attendait la catastrophe finale.

On s'amarra, on chercha à pallier le plus possible les conséquences de l'impact inévitable.

Toujours saisie par la force invisible, la Mouche de fer atteignait la chaîne montagnaise, pointa directement vers un col assez évasé qui paraissait donner sur un espace assez étendu situé dans le centre même du massif.

Depuis un bon moment, on constatait à bord que tous les instruments, quels qu'ils soient, étaient déréglés et que tous les objets de métal semblaient animés d'une vie particulière. Ils exécutaient des mouvements bizarres, brusques, inattendus.

La détestable renommée de cette contrée, véritable frontière du pays des Iol's, n'était plus à faire. Les passagers de la Mouche de fer, pouvaient estimer que ladite renommée n'était pas surfaite.

Wa-Im se serrait contre Looz. Les deux amants se souriaient, quoique bien pâles l'un et l'autre. Aloysius marmottait des prières. Erik, lui, pensait à Yolaine.

Il envoyait l'homme de Procyon et la fille de Huur. S'ils devaient mourir, ils auraient la douce satisfaction de périr ensemble. Et il pensait, avec sa foi aussi naïve qu'ardente, que l'éternité s'ouvrirait alors pour eux simplement parce qu'ils s'aimaient. Et il se sentait bien triste d'avoir à mourir tout seul.

Toutefois, il put noter un peu plus tard qu'il n'atteignait pas à une aussi regrettable extrémité. L'aéronef, dont les occupants n'étaient plus que des passifs, pénétrait dans une sorte de cirque immense, au-delà du col qui avait donné accès à l'intérieur du cirque montagneux.

Partout alentour les pics se dressaient, d'un joli brun rougeâtre, auréolés de nuages pourpres que le soleil de l'hydre agrémentait de ruisseaux d'or.

Mais ce qui les frappa tous, ce fut de découvrir, au centre de ce cercle formidable, ce qui leur parut une vaste étendue aquatique.

De l'eau ? Certes. Cela ne pouvait guère autre chose. Il y avait là un lac immense, serti comme un joyau de Titan dans l'écrin montagneux. Toutefois, la brillance exceptionnelle de la surface ne fut pas sans les plonger dans l'étonnement.

Car cela avait des reflets, aussi éblouissants et plus qu'une pièce d'eau normale. Mais l'éclat de ce vaste miroir était quasi insoutenable à l'œil. Tant cela irradiait, jetait des feux adamantins d'une intensité incroyablement violente.

Et la Mouche de fer, irrésistiblement, piquait vers cette surface.

C'était cela qui l'attirait, qui l'aspirait de façon dévorante.

L'aéronef toucha cette surface. Il y eut un rejaillissement de la masse liquide mais ils purent constater les uns et les autres que le phénomène n'était pas identique à l'arrivée d'un corps, quel qu'il soit, sur une étendue aqueuse.

Le choc fut d'une brutalité inouïe et ils eurent bien plutôt l'impression que la Mouche de fer entrait en contact avec quelque chose de malléable, certes, mais d'une densité très forte. Un peu comme lorsqu'on plonge un objet dans du mercure.

Cependant ce n'était pas du mercure. Presque aussitôt ils constatèrent que leur engin ne s'était pas englouti, qu'il flottait, à peine immergé tant ce liquide s'avérait dense. Toutefois, autre surprise, la Mouche de fer ne dériva pas mais elle s'immobilisa d'elle-même. Comme si cette masse, qui avait repris après l'impact l'aspect parfaitement lisse d'un miroir géant, maintenait l'aéronef de même façon qu'un terrain géologique.

Par les écoutilles, on grimpa sur le dessus de la carène. On regarda. On chercha à comprendre.

Ce fut un des officiers du bord qui, après avoir examiné longuement ce qui était sans doute autre chose que de l'eau ordinaire, s'enhardit jusqu'à descendre vers la surface, y prit pied en quelque sorte sous les regards stupéfaits de ses compagnons.

Il enfonçait, la surface étant souple sous son poids. Toutefois, il ne s'y engloutissait pas. Et on le vit marcher ainsi, disparaissant jusqu'à mi-jambe, exécutant des enjambées difficiles dans ce magma élastique qui paraissait un seul bloc, et n'éclaboussait pas, cédant partiellement à chaque pas, sans crever exactement.

Tant bien que mal, il exécuta un petit tour et revint vers la carène flottante, mais flottante dans l'immobilité tant elle était maintenue par la masse.

— L'eau métallique, dit-il. Nous en avons parfois entendu parler... Il s'agit d'une composition eau-métal, d'origine inconnue. Et ce lac d'un genre exceptionnel possède une force magnétique inouïe... C'est ainsi qu'il a attiré la Mouche de fer pour l'excellente raison que notre aéronef est

entièrement de métal... Et l'aimantation formidable qui émane du lac maintient l'appareil... Impossible de s'en arracher. Nous ne pouvons plus sortir de là !...

CHAPITRE XI

Le petit commando avançait péniblement, tout en longeant les bords de ce lac qui n'était pas tout à fait comme les autres.

Après diverses tentatives pour reprendre son vol, la Mouche de fer était bel et bien demeurée en quelque sorte rivée à cette surface d'eau métallique qui l'aimantait avec une telle puissance qu'il eût semblé que l'appareil faisait corps avec l'élément dont on ne savait s'il était réellement aqueux ou de métal fluidisé.

La situation semblait donc dramatique. Sans issue ? C'était à voir. Aussi le commandant de l'aéronef ainsi bloqué avait-il décidé d'envoyer un groupe de reconnaissance explorer les alentours afin d'étudier sérieusement une éventuelle possibilité de délivrance du navire volant.

Atym, l'officier qui le premier avait reconnu la curieuse nature de cet invraisemblable liquide et avait à son bagage des études de géologie, avait été désigné pour prendre la tête de l'expédition. Quatre hommes d'équipage l'accompagnaient mais il avait également emmené Erik, Looz et Tog, l'homme électrique. Wa-Im, bravement, avait sollicité la faveur de les suivre. Enfin, le déplacement pouvant se prolonger, un serviteur avait été choisi pour préparer les repas et un possible campement.

Aloysius était celui-là. Le moine, désormais, plus que jamais dépassé par ce torrent d'aventures, devenait parfaitement docile et, chargé d'ustensiles pratiques en vue de ses fonctions, il faisait partie silencieusement du groupe.

Erik, tout en devisant gaiement avec Looz, Wa-Im et Atym, jetait parfois un regard un peu attristé sur l'Inquisiteur. Il songeait aux mystérieux desseins de la destinée. Cet individu qui avait voulu le faire périr de façon horrible au nom d'une doctrine faussée, qu'allait-il devenir maintenant ? Lui, quoique non détaché de la nostalgie de sa planète patrie, avait au moins l'avantage de ne pas se sentir très malheureux. Il était hautement considéré sur le monde de Huur et il ne pouvait négliger l'aimable souvenir de la belle

Odd. Ne l’attendait-elle pas à Terakl’a-Major ? Tandis qu’Aloysius, qui s’était cru au-dessus des contingences humaines...

Ils avaient dû, les uns et les autres, se munir de lunettes noires. En effet, ce voyage autour du lac de métal, dans l’enceinte géante du cirque rocheux, se déroulait dans un éblouissement permanent à partir du lever du soleil de l’Hydre autour duquel tournait Huur. La surface multipliait mille et mille fois l’image de l’astre si bien que la visibilité devenait rapidement insoutenable à l’œil nu.

D’autre part, Atym, passionné par la recherche géologique, étudiait le terrain et constatait qu’il s’agissait là d’éléments minéralogiques absolument inconnus. La contrée n’avait pratiquement jamais été explorée, du moins par ceux de Terakl’a, qui vivaient très loin de là, vers l’équateur de Huur. On parlait confusément de dangers effarants, mais qui demeuraient énigmatiques. L’officier avait donc la satisfaction de voir tout cela de près. Il découvrait ainsi que, non seulement il existait une sorte de compromis fluide entre l’eau et le minerai, mais encore que le sol de cette contrée présentait un aspect des plus curieux.

Il s’agissait de terrains variés mais où apparaissaient fréquemment des étendues très luisantes, un minerai particulier, vaguement translucide, blanc ou à peu près. Une roche qui accrochait singulièrement la lumière et, tout comme de nombreuses flaques d’eau métallisée, sortes de lagunes émanant du lac central, ajoutaient encore par leur éclat à l’insoutenable réverbération qui emplissait le massif.

Enfin, ce qui les surprenait, alors qu’en dehors d’Aloysius ils étaient tous jeunes, solides, musclés, c’était qu’ils avaient l’impression d’avancer comme si un poids phénoménal pesait sur eux.

Wa-Im avait résumé la situation :

— On croirait marcher dans l’eau...

— Oui, avait reconnu Atym, l’air lui-même est pesant... C’est accablant !

Ils se déplaçaient donc avec difficulté. Erik s’avouait qu’il avait pitié d’Aloysius. L’Inquisiteur ainsi transplanté dans un autre univers n’était plus très jeune. D’autre part il portait un assez lourd fardeau et bien que la température de la montagne fût assez fraîche, on le voyait transpirer à grosses gouttes.

À un certain moment, le troubadour n'y tint plus.

Aloysius titubait, courbé sous le faix. Erik s'approcha et, sans un mot, le déchargea de l'amoncellement d'objets culinaires, le mit sur ses épaules et, d'un pas aussi rapide que le lui permettait cette ambiance exténuante, il rejoignit le groupe de ses amis.

Atym cherchait à expliquer cette marche pénible apparemment dénuée de raison évidente. D'autre part on avait constaté l'absence de toute vie animale et végétale, alors qu'aux abords de la chaîne montagneuse on avait pu encore apercevoir une foule très dense d'animaux évoluant dans un agréable décor agreste.

La Mouche de fer aurait pu très aisément demander de l'aide à Terakl'a-Major. Mais le commandant avait jusque-là refusé d'envoyer un message radio. Il voulait tout d'abord avoir une idée très précise de la situation et des raisons encore inexpliquées de l'immobilisation de l'aéronef.

Le commando mené par Atym avait liberté de manœuvre et l'officier se souciait peu de regagner le bord sans amener des renseignements de valeur. On prendrait le temps nécessaire mais on examinerait sérieusement la position.

Ils reconnurent ainsi que le lac était situé très haut en altitude, et qu'il dominait, avec le massif, plusieurs vallées qui convergeaient, formant une sorte d'étoile naturelle. Atym était songeur et il était visible qu'il commençait à avoir une idée sur ce qu'il conviendrait de faire.

Une découverte insolite le détourna de ses pensées. Un matelot de la Mouche de fer, penché sur le sol, semblait fasciné par une vision neuve. Il les appela tous. On accourut autour de lui.

On retrouvait là ce curieux minéral blanchâtre qui paraissait abonder dans cette zone élevée. De véritables plaques de ce qui eût évoqué pour les Terriens une parenté avec le marbre. De nombreuses veinules colorées striaient en effet ces plaques aux tons d'albâtre.

Mais ce n'était pas cela qui avait pu attirer l'attention de l'homme de Terakl'a. Ceux qui arrivaient à son appel découvraient tout d'abord un corps empenné. Un grand oiseau était venu mourir là et se décomposait déjà partiellement.

Toutefois, on pouvait supposer qu'il n'avait péri qu'après une lutte acharnée. Les plumes avaient voltigé un peu partout et le corps en lui-même, terriblement maigre, était déchiqueté. Peut-être d'ailleurs s'était-il griffé de ses propres serres en se débattant. Un peu de sang avait séché sur le sol blafard.

C'était déjà assez curieux alors qu'en réalité on n'avait encore vu aucun animal, aucun oiseau dans le vaste cirque. Et ce n'était pas tout.

Le plus étonnant, c'était une marque sur la plaque rocheuse. En déplaçant un peu les débris du malheureux volatile on l'apercevait bien mieux, cette marque.

Grossièrement, la silhouette de l'oiseau. Expirant en cet endroit, il y avait imprégné son image. C'était assez vague mais tout de même caractéristique.

Atym était fortement intrigué. Wa-Im, elle aussi, se penchait pour examiner de près le phénomène. Ils en vinrent à conclure que le pauvre oiseau avait échoué là et y était mort en se débattant. Mais se débattant contre qui ou quoi ?

De toute façon, cela n'expliquait pas ce reflet curieusement fixé sur la roche. Jamais on n'avait vu cela à Huur. Ceux de Terakl'a connaissaient une foule de bruits circulant sur la réputation de cette montagne. Encore fallait-il tenir compte de l'imagination populaire. Et voilà qu'on commençait à trouver que, réellement, ce pays était bien surprenant.

Le commando poursuivit ses recherches pendant toute la journée. Une journée de Huur correspondait relativement à une rotation terrestre, à deux heures supplémentaires près. Ce qui explique qu'au coucher du soleil, alors qu'ils se trouvaient très éloignés du point où s'était immobilisé l'aéronef, Atym décida une halte pour la nuit. Pas question de revenir. D'ailleurs la petite troupe était épuisée.

On s'organisa et Erik vit, non sans un certain sourire, Aloysius qui s'empressait comme il le pouvait pour préparer un repas. Wa-Im, gentiment, voyant le vieux Terrien embarrassé vint en aide à ce cuisinier d'occasion. Et Aloysius regarda avec surprise le comportement bienveillant de cette fille de Satan.

Atym organisa un tour de veille. Ils étaient toujours vaguement inquiets. La progression avait été pénible pendant tout le jour. Sans cesse, cet air qui

pesait bizarrement les avait accablés, en dépit d'une température clémente. Il y avait une gêne permanente mais elle ne venait pas de l'atmosphère ? D'où, en ce cas ? C'était ce qui restait à découvrir.

Les hommes, d'un commun accord, se partagèrent les tours de veille en excluant Wa-Im, en dépit de ses protestations. Erik, Aloysius, Looz, Tog, Atym ainsi que les matelots s'organisèrent. Erik se trouva être du dernier quart, soit après une douzaine d'heures en durée terrestre, la nuit comme le jour de Huur s'étendant à peu près sur quatorze de cette tranche de temps.

Il fit équipe avec un matelot de Huur et bavardèrent un peu à l'écart pour ne pas gêner les dormeurs. Comme ceux qui les avaient précédés, ils étaient anxieux encore qu'il ne se soit absolument rien passé depuis le coucher du soleil de l'Hydre.

Mais plus que jamais et en dépit du repos, ils sentaient s'abattre sur eux une puissance incompréhensible. Ils avaient eu toutes les peines du monde à se lever lorsque ça avait été leur tour de garde. Et les autres, immobiles, semblaient en proie à un sommeil léthargique, plus qu'anormal.

Wa-Im dormait un peu plus loin. Non pas seule. Looz, après sa veille, s'était empressé de la rejoindre. Mais le couple enlacé paraissait tout aussi figé que les autres membres de l'équipe.

L'astre du jour parut. Atym, qui demeurerait sur ses gardes en tant que chef et responsable de l'expédition, se leva le premier. Ou plutôt tenta de le faire.

Il luttait visiblement pour se mettre debout et Erik eut un mouvement pour aller lui tendre la main.

Mais lui-même se croyait rivé au sol. Des tonnes de plomb s'accrochaient à ses chevilles. On eût dit qu'une main de fer invisible le retenait.

Il eut toutes les peines du monde à se diriger vers Atym, suivi du matelot lequel peinait pareillement. L'officier de la Mouche de fer fut enfin sur ses jambes. Il respirait difficilement. Et comme Erik et son compagnon, il lui fallait faire un effort pour se maintenir, pour ouvrir les yeux, pour parler.

Même la parole exigeait une lutte contre soi-même. Ils essayèrent de confronter leurs observations. Autour d'eux, les autres, tous étendus, avaient bien plus l'air de cadavres que de paisibles dormeurs.

La peur commençait à s'infiltrer chez les trois hommes.

Erik regardait autour de lui. Et tout à coup il poussa un cri, un cri qui sortit d'ailleurs assez péniblement de sa gorge contractée en raison de cet incompréhensible état de fatigue succédant à une nuit aussi longue. Car il avait dormi avant son tour de garde. Encore que, ainsi qu'Atym et le matelot qui venaient de s'expliquer avec lui, il avait éprouvé une certaine angoisse, été hanté de cauchemars, et avait connu déjà autant de difficulté au moment de se lever.

Mais il venait d'apercevoir un nouveau détail qui allait tout changer.

À la place qu'il avait occupée, comme à celle d'où venait de se dresser Atym, le sol fait en grande partie de ces plaques de minerai blanchâtre montrait des traces sombres, assez étendues. Le soleil commençait à se glisser entre les pics dominants, si bien que la clarté venait rapidement.

Et les aventuriers, effarés, constatèrent...

C'étaient leurs propres silhouettes qui se dessinaient sur le sol. Aux endroits où ils avaient dormi, où ils étaient demeurés stagnants pendant des heures, le sol avait littéralement capté l'empreinte de leur corps. De façon grossière, épousant les lignes de ces masses humaines qui s'y étaient allongées.

Atym eut une réaction. Il s'efforça de crier :

— Debout !... Tous !... Vite !... Debout !...

Les dormeurs furent ainsi arrachés à leur repos. Mais tous autant qu'ils étaient, ils avaient bien du souci pour répondre à l'appel du chef. Ils étendaient difficilement leurs membres qui paraissaient rivés au terrain. Ils se sentaient plus fatigués que jamais en dépit d'un repos qui s'était prolongé. Mais Atym les bousculait, dans la mesure où lui-même était capable de vivacité. Erik l'aidait de son mieux et les uns après les autres, tels des spectres falots, titubaient en se relevant, bâillant et soupirant d'épuisement.

Wa-Im et Looz s'appuyaient l'un sur l'autre, aussi las que leurs compagnons.

Et Atym s'époumonait, s'arrachant des mots, des cris, toutes ses forces défaillantes le servant bien mal :

— Regardez !... Regardez où vous avez dormi !

Et ils apercevaient l'effarante chose. Les marques très discernables qui attestaient qu'ils avaient été présents là pendant un bon moment. On voyait la trace de tous ces corps isolés. Et celle plus nette du couple. Atym hoquetait :

— Partir !... Il faut partir !... L'aéronef... Et on demandera du secours... Ce terrain... ce terrain...

On ne comprenait pas encore. Les malheureux, hâves, chancelants, entouraient leur guide tout aussi égrotant qu'eux tous :

— Mais pourquoi ?... Pourquoi, Atym ? Il râla :

— L'oiseau !... Rappelez-vous l'oiseau !... Il était trop faible, lui... Blessé peut-être... Il n'a pas pu s'arracher à l'étreinte... L'étreinte du sol... Un sol vampire ! Un sol qui dévore... qui absorbe la vie... Qui se nourrit de notre vitalité... Il faut fuir... fuir...

Tant bien que mal, on releva les bagages, on se chargea. Et on repartit.

Ils évitaient autant que possible de s'approcher des plaques de minerai clair. Car c'étaient incontestablement ces roches qui aspiraient la vie biologique. Une crainte permanente s'abattait sur eux. Ils parlaient peu. Et la marche était encore plus pénible que la veille tant il était vrai que le terrain sur lequel ils avaient dormi avait littéralement sucé ce qu'il avait pu de leur potentiel vital.

Atym croyait avoir compris. Non seulement l'eau métallisée de ce lac immense qu'ils longeaient possédait des facultés magnétiques qui agissaient sur tous les éléments minéraux de type ferreux, mais il existait aussi un type rocheux capable lui, de chercher à s'emparer de la vie.

De toute façon, il fallait que la Mouche de fer et son équipage puissent s'arracher à ce massif maudit dans les délais les plus brefs.

Restait à savoir comment. L'aéronef n'était-il pas saisi comme dans un étau ?

Sans doute demanderait-on de l'aide par radio à Terakl'a. Mais tout appareil venant à la rescousse risquerait, lui aussi, d'être pris dans l'étreinte formidable qui semblait d'autant plus efficace que le sujet était volumineux, ce qui était le cas pour la Mouche de fer.

Mais Atym n'avait pas perdu son temps et avait relevé des croquis et des images sur verre (Erik avait admiré ce qui serait inventé sur sa planète

natale six siècles plus tard) montrant avec précision une certaine partie du massif.

Quand ils rejoignirent enfin la Mouche de fer qui n'avait pas bougé, et pour cause, Atym et les siens firent un rapport très documenté sur leur aventure.

L'état-major discuta. On refusa une fois encore d'alerter Terakl'a-Major.

Le plan déjà effleuré par l'esprit d'Atym fut mis en étude. En quelques heures tout fut au point. Mais il fallait le réaliser.

Erik, stupéfait de l'audace de ses amis, leur offrit une fois encore ses services.

CHAPITRE XII

Toutes les bonnes volontés étaient les bienvenues. D'abord parce que le projet audacieux, sinon insensé suggéré par Atym exigeait de gros efforts, ensuite parce qu'il n'y avait plus de temps à perdre.

On s'était refusé à demander de l'aide à Terakl'a-Major. Le commandant de la Mouche de fer et les siens avaient le souci de se tirer de cet invraisemblable mauvais pas par leurs propres moyens. Sans préjudice de pouvoir fournir au retour un compte rendu circonstancié de la plus haute valeur sur les mystères de ces montagnes aux pièges redoutables.

Il fallut tout d'abord amarrer l'aéronef. L'équipement prévoyait une foule de cas et on disposait de câbles de métal d'une solidité éprouvée. Si le plan était réalisé, le navire volant présentement figé sur la surface de l'eau métallique ne serait pas entraîné avec la masse entière du lac fantastique.

Des équipes quittèrent donc la carène pour drainer deux énormes câbles jusqu'au rivage. Là, on les enroula, on les fixa aussi solidement que possible autour de rochers pointus qui dressaient leur faîte à plusieurs mètres.

Cela ne se fit pas sans difficultés. Il fallait se déplacer sur la surface même du lac et ceux de la Mouche de fer, embarrassés par le fardeau de ces chaînes pesantes avaient mille difficultés à se mouvoir sur ce qui n'était en fait ni tout à fait une surface ni tout à fait un sol. Cela enfonçait sous le poids et il fallait à chaque pas s'extirper du creux ainsi pratiqué pour recommencer en posant le pied de nouveau.

Pendant que le commandant en personne dirigeait ce genre d'opérations, une autre équipe avait quitté le navire volant.

Atym, une fois encore, était en tête. Il était flanqué seulement de ses mêmes compagnons qu'au premier voyage, à l'exception de Wa-Im et d'Aloysius, restés à bord de la Mouche de fer. Erik, Tog et Looz, ainsi que les matelots de la précédente expédition, avaient à réaliser un singulier travail.

Ils connurent une fois encore la marche pénible sur les rives du lac d'eau métallique. Mais à présent ils savaient quelle était l'origine de cette ambiance épuisante. On avait fait le point à bord, lors du premier retour.

Ainsi donc la région était maudite. Il y avait tout d'abord l'étendue de ce lac stupéfiant. Ce formidable potentiel d'eau qui n'était pas de l'eau, mais de métal fluide de nature inconnue. Et cela disposant d'un extraordinaire pouvoir d'aimantation attirait irrésistiblement tout ce qui était doué d'une texture d'origine ferreuse.

D'autre part, autre élément radiant et nocif, cette roche blanchâtre aux effets redoutables. Un roc vampire, ainsi qu'Atym l'avait si bien défini. Un roc qui absorbait toute vitalité animale. Ils avaient vu le malheureux oiseau et au cours de leur randonnée ils reconnurent encore deux victimes.

L'une et l'autre étaient réduites à l'état de squelettes, leur drame ayant dû se dérouler en un temps assez ancien. Il y avait encore un de ces grands oiseaux analogues à celui dont ils avaient retrouvé le corps récemment dévoré par le sol diabolique. Mais également un humain. Les ossements desséchés demeuraient. Et dans les deux cas l'image indélébile de la victime s'inscrivait sommairement à l'emplacement de ce qui avait dû être une atroce agonie. On supposait que ce terrain terrifiant était ainsi capable de retenir et de se nourrir de tout le potentiel de vie d'un être malade ou blessé, incapable par quelque handicap de s'échapper de l'étreinte invisible jaillissant du sol sur lequel il se trouvait étendu.

On comprenait pourquoi ces monts avaient une telle réputation. Ceux de Terakl'a les évitaient depuis toujours. Quant aux Iol's, il ne fallait pas oublier que cette chaîne constituait en quelque sorte la frontière de ce Pays-de-L'air-Vivant qui représentait, sinon toute la contrée qu'ils occupaient, mais tout au moins la plus vaste zone frontalière. Eux aussi devaient éviter au maximum de s'y égarer. Et d'autre part ils avaient savamment entretenu la légende d'un pays infernal, ce qui ajoutait pour eux aux moyens de sécurité protégeant leur territoire, les étrangers étant peu enclins à se risquer de ce côté.

Il avait fallu l'audace de l'équipage de la Mouche de fer et les révélations d'Akké pour qu'une expédition s'y engageât. Akké même, conscient tout à coup du péril, avait tenté de provoquer un retour en arrière, mais vainement. La Mouche de fer déjà saisie dans l'attraction du lac de métal avait été entraînée jusqu'au bout.

C'était envers cet étau titanesque qu'il s'agissait maintenant de régir et de contrer sa puissante étreinte.

Atym et les siens étaient à bout de forces quand ils arrivèrent à leur but.

Ce but, c'était une sorte de col situé entre l'immense plateau cerclé de pics où s'étendait le lac de métal et un très large ravin, une des branches de la gigantesque étoile de vallées dont le massif occupait le centre.

Atym avait étudié le terrain. Entre la zone du lac et la vallée il n'y avait qu'un assez faible repli de terrain, formant un mur de hauteur médiocre. Le subtil officier de Terakl'a avait vu tout de suite le parti à tirer de cette disposition naturelle de la montagne.

Sous sa direction et après avoir averti par radio la Mouche de fer de l'arrivée sur le lieu du chantier, Atym et les siens en dépit de la fatigue et de l'heure avancée se mirent à l'ouvrage.

On travailla très tard, à la lueur de lampes à éclairage autonome, sans aucune flamme. Des lampes qui n'avaient pas manqué d'éblouir Erik (à tous les sens du mot) dès qu'il en avait eu connaissance.

On fora des trous, à la fois dans ce muret naturel dominant la vallée et on creusa une série d'excavations semblables sur le rivage, évitant autant que possible les plaques de minerai vampire.

Par la suite Atym fit déposer dans chacun de ces trous des éléments dont la nature échappait à Erik. Atym lui avait cependant expliqué (ainsi qu'à Tog également originaire d'une planète moins évoluée) qu'il s'agissait d'explosifs. Et ces explosifs (le terme utilisé ne disait rien aux extraplanétaires) étaient soumis à un courant électrique, par le moyen de fils que les matelots de la Mouche de fer tendaient depuis une sorte de boîte curieuse, une sorte d'engin diabolique qui impressionnait d'autant plus Erik qu'Atym lui avait dit que la foudre partirait de là, à la commande.

La nuit était avancée quand tout fut prêt. Atym donna le signal du repos après avoir su, par radio, que l'encâblement de la Mouche de fer, là-bas à l'autre extrémité du lac de métal, était heureusement terminé.

On dormit donc après avoir établi les tours de veille. Inutile de préciser que chacun choisit pour s'étendre un terrain quelconque et se gardant soigneusement de reposer sur et même à proximité du terrible minerai blanc.

L'aube les vit tous debout. Il fut convenu qu'un seul matelot demeurerait en compagnie d'Atym, les autres membres du commando devant regagner la Mouche de fer.

Ce qui fut fait et demanda encore plusieurs heures.

Vers le milieu du jour, alors que le commandant du navire volant demeurait en contact quasi permanent avec Atym par le truchement de la radio, le dispositif s'avéra prêt à fonctionner.

Erik avait fait de gros efforts pour comprendre. Toute cette technique, en avance de plusieurs siècles sur ce qu'on devait découvrir, inventer, pratiquer sur son monde natal, le dépassait évidemment. Toutefois tout lui était neuf et tout était passionnant pour cette âme juvénile, ardente, toujours avide de connaissance.

L'amant de Yolaine croyait avoir compris le système. Atym avait bel et bien conçu l'idée d'ouvrir une faille dans la montagne à l'endroit où un simple mur de terre fermait le vaste cirque. Depuis le lac, les explosifs installés devaient en quelque sorte creuser un canal tandis que la muraille elle-même éclaterait. Ce qui pratiquerait une large brèche. Une brèche en contrebas, s'ouvrant sur la vallée.

Logiquement, l'eau ou soi-disant telle du lac de métal serait précipitée par cette ouverture et le bassin s'assècherait, entièrement ou tout au moins partiellement. On espérait ainsi libérer l'aéronef. Espoir spéculatif ? Empirisme ? Peut-être. Mais avait-on le choix ? Les entreprises les plus fantaisistes ont parfois (et dans tous les mondes) quelque chance de réussite.

Au milieu du jour chacun se disposa à assister à l'opération et éventuellement à en subir les conséquences.

Atym, là-bas, était près de la boîte bizarre, placée au flanc d'un mont de façon à dominer le lieu où devait à la fois s'ouvrir le canal et se crever la muraille surplombant la vallée.

Le commandant, lui, était aux commandes de la Mouche de fer. En principe lorsque la masse de l'eau métal s'écoulerait, libérant la carène pour la plus grande partie, on choisirait le moment opportun pour détacher les câbles destinés jusque-là à éviter que l'engin ne soit entraîné vers le gouffre qui allait se pratiquer (ces câbles étaient retenus magnétiquement).

Et, d'un puissant effort de ses réacteurs, le navire volant tenterait alors de s'élever. La masse magnétique diminuant rapidement perdrait de sa puissance d'attraction. Tout cela était encore du domaine de l'esprit mais si tout fonctionnait à point, on avait une chance de réussite.

La radio mettait les deux officiers en contact. Erik avait sollicité la faveur de demeurer dans la cabine de pilotage, près du commandant, pour pouvoir suivre et comprendre si possible les modalités de cette audacieuse tentative.

Looz et Wa-Im, eux aussi, étaient là.

Le principe était simple. Le dispositif réalisé sur l'initiative d'Atym devait vider, tout ou partiellement, l'immense bassin contenant ce qui formait le lac de métal. On espérait que cette masse qui semblait tellement compacte s'ébranlerait d'un seul coup et, par le canal pratiqué entre la berge et la muraille dominant la vallée, gagnerait la brèche creusée dans ladite muraille.

Tandis que tout s'effondrerait ainsi, la Mouche de fer, maintenue par les câbles, se libérerait petit à petit de ce formidable parasite qui l'immobilisait.

Il serait temps alors de tenter une manœuvre d'envol et c'était pour cela que le maître du bord avait tenu à prendre lui-même les commandes en main.

La radio maintenait le contact avec Atym. Les deux officiers échangèrent les derniers propos relatifs aux suprêmes détails techniques.

Puis leurs voix passèrent dans les micros :

— Prêt, Atym ?

— Prêt, commandant !

— Feu !

De la Mouche de fer, on entendit nettement le grondement de l'explosion. Atym, de la montagne où était installé le déclencheur électrique, venait de provoquer une série de détonations simultanées. Le canal devait s'être spontanément creusé tandis que la muraille croulait en avalanche.

Un vaste espace s'ouvrait ainsi devant le lac de métal dont l'étrange constitution devait, en vertu de la pesanteur, déferler vers la vallée.

Ceux qui demeuraient aux hublots (ces fenêtres rondes qui avaient tellement étonné Erik sur l'astronef) aperçurent un tourbillon de fumée et de débris minéraux attestant la violence de cette explosion multiple.

À bord de l'aéronef, on avait ressenti le choc. Le commandant, crispé aux commandes, était prêt, attendant que le bassin soit vidé dans sa plus grande partie pour rompre le magnétisme fixant les câbles et essayer de lancer le navire volant.

Erik et les autres étaient anxieux et Wa-Im, femme avant tout, avait eu un mouvement pour se blottir contre Looz, qui l'enlaçait.

On se taisait. On attendait.

Il était évident que le lac de métal frémissait dans toute sa contexture, dans tout ce bloc compact qu'était l'eau métallique.

La voix d'Atym leur parvint :

— Réussi !... L'eau de métal commence à rouler vers le canal... Elle s'engage dans le col... Elle atteint la brèche de la muraille... Aâââh ! Tout croule... c'est magnifique !... Le lac va se vider !...

Un frémissement joyeux passa sur les passagers de la Mouche de fer.

En place, l'aéronef allait être petit à petit débarrassé de cet étau inhérent à l'immensité d'eau métallique.

Et puis il y eut un choc qui les fit tous sursauter.

Le commandant était blême. Il levait des yeux égarés et tous les autres s'effraient, cherchaient à comprendre.

Alors un matelot hurla :

— Les câbles !... Les câbles !...

Déjà, tous avaient la sensation de bouger. Ou plus exactement qu'ils se retrouvaient désormais à bord d'un engin en mouvement.

La vérité éclata, terrifiante. Les câbles magnétiques, soit par carence de fabrication ou fausse manœuvre de fixation, soit tout simplement parce que la force magnétique du lac de métal était la plus forte, venaient de céder tous à la fois.

La Mouche de fer, rivée à la surface du lac, cette surface qui à présent se mettait en marche pour aller se déverser dans la faille qu'on avait pratiquée

à son intention, ce malheureux aéronef inéluctablement bloqué faisait corps avec l'ensemble et fonçait, lui aussi, vers le gouffre.

Désespérément, on tenta de se libérer. On poussa les réacteurs au maximum. La panique soufflait à bord. Ils voyaient les rives et les monts environnants qui défilaient à une vitesse de plus en plus grande, tandis que la Mouche de fer fonçait, adhérent pleinement à l'eau de métal laquelle semblable à une titanesque goutte de mercure s'infiltrait dans le chenal engendré par l'audacieuse tentative d'Atym et commençait à descendre au flanc du massif.

Cela formait, sous le soleil, une langue qui s'allongeait infiniment, étincelant plus que jamais, rendant la visibilité insoutenable.

Atym se roulait par terre de désespoir. Il voyait la Mouche de fer, son navire qu'il avait voulu sauver et qui, bloqué avec l'ensemble de ce fluide infernal, allait se précipiter dans l'abîme qu'il lui avait lui-même ouvert.

À son poste, le commandant se battait avec les commandes. Vainement ! Les techniciens se heurtaient dans la machinerie, s'épuisant en vains efforts. Au fur et à mesure que la masse gigantesque et souple passait par le canal et fuyait vers ce trou géant, la Mouche de fer atteignait une vitesse insensée.

Ils avaient tous le vertige, les malheureux passagers. C'était bien autre chose que l'agréable navigation aérienne qu'ils connaissaient bien. C'était maintenant une course à la destruction et à la mort, un irrésistible élan dont ils étaient irresponsables et qui les menait à la catastrophe. Il leur était même impossible de songer à quitter le navire volant en détresse. Inutile de mettre le pied hors de la carène, sur cette surface qui apparaissait plus plane que jamais, brillante jusqu'à l'aveuglement, et demeurant apparemment immobile alors qu'elle fonçait à une allure folle, sans lâcher sa proie, le malheureux aéronef.

Atym jeta un cri de désespoir quand il vit passer la Mouche de fer devant lui.

Le lac de métal se vidait, c'était un fait. Dans peu de temps, ce potentiel fluide compact se serait totalement engouffré par le canal et aurait dépassé intégralement la brèche dominant la vallée, et c'était par là que se continuait le prodigieux déversement qui commençait d'ailleurs à former plusieurs centaines de mètres plus bas, un autre lac, tout aussi solidifié que le premier, et qui s'étendait en dévastant une contrée riante, ravageant

arbres et buissons et faisant fuir tout une peuplade animale qui n'en pouvait mais.

Aloysius, sur la Mouche de fer, totalement dépassé par tout cela, était accroupi dans un coin. Sans doute priait-il, revoyant toutes ses turpitudes en face d'une mort qu'il sentait proche. Wa-Im et Looz se serraient mutuellement, pour un dernier baiser.

Erik pensait à Yolaine. À sa mère.

Lancée comme une flèche, la Mouche de fer passa le canal, atteignit la hauteur de la brèche dans ce qui avait été la muraille fermant le cirque rocheux.

L'appareil fut au bord, bascula.

Ahanant, pesant de toutes ses forces sur un levier, le commandant fit un suprême effort. Sans y croire, sans doute.

Et cela réussit. Projetée en avant, détachée partiellement de la masse fluide par la force centrifuge, la Mouche de fer réagit sous l'impulsion de ses machines que le maître du bord venait de déclencher.

Atym, effaré, ainsi que le matelot qui l'accompagnait, virent l'aéronef lancé dans le vide, mais se débarrassant de la gangue magnétique de l'eau métallique.

Une fraction de seconde, c'est l'espoir. Mais une fraction de seconde plus tard, ils voient le long fuseau de métal crouler sur la forêt en contrebas, s'écraser, rouler dans les broussailles dont certaines prennent feu, tandis que des débris de toute sorte rejaillissent un peu partout pour la plus grande terreur des malheureux animaux chassés de leurs domaines.

CHAPITRE XIII

Ko-Kimi, farthc des Iol's (quelque chose comme commodore), écoutait avec attention les divers rapports de ses adjoints.

Le farthc avait reçu du gouverneur central du peuple Iol's des instructions formelles. Soit des ordres impossibles à transgresser. Il est des missions qui dès l'abord sont condamnées à réussir.

Et Ko-Kimi savait ce qui l'attendait en cas d'échec. Ce qui les attendait, lui et les siens. La désintégration pure et simple, les Iol's n'admettant en aucune façon les incapables.

Le but était fort simple : mettre un terme à la progression de l'appareil venu de Terakl'a et présentement engagé dans la chaîne montagneuse bordant le Pays-de-L'Air-Vivant. S'emparer de l'équipage et en particulier de deux curieux personnages (soupçonnés d'être des extraplanétaires) qui avaient infligé une défaite sanglante à un navire volant Iol's lancé à la rencontre de cette Mouche de fer.

En haut lieu, et d'après les rapports, on avait fait immédiatement le rapprochement avec un phénomène tout aussi stupéfiant signalé par un astronef iol's entré en conflit avec un autre astronef, terakl'a celui-là. Dans les deux cas, la légion des hommes de feu, arme toute-puissante des Iol's avait été mise en déroute.

Enfin, on avait observé, sur la Mouche de fer, un curieux dispositif évoquant une herse faite de fils assez minces. Il paraissait évident que les sons arrachés à ces cordes étaient à l'origine de la défaite des êtres fulgurants.

Ko-Kimi avait donc fort à faire : détruire la Mouche de fer, décimer son équipage. S'emparer tout d'abord de l'appareil ainsi incriminé et parallèlement de deux individus qui avaient joué un rôle primordial au cours du dernier engagement entre navires volants.

Présentement, le farthc écoutait, juxtaposait, classait les rapports. La base où il se trouvait et dont il était le chef suprême avait été établie (non sans peine) au Pays-de-L'Air-Vivant. Les eol's estimaient en effet qu'en

dépité des périls nombreux de pareille contrée, elle constituait une plaque tournante idéale pour la surveillance des régions frontalières. Il fallait, en permanence, s'attendre à des incursions terakl'as, quelquefois préludes à de véritables invasions.

Ko-Kimi qui avait examiné avec attention les comptes rendus, releva la tête et demanda :

— L'œil convexe ?

— Il est en place, farthc ! Si vous désirez observer vous-même...

Ko-Kimi fit un signe d'assentiment, se leva, et suivit deux de ses officiers techniciens dans une salle où un système d'appareils visiblement faits pour l'optique se dressait autour d'un plan légèrement incliné, large de trois mètres environ, et d'une blancheur immaculée.

On fit jouer divers rouages. Sur la surface blanche, une image apparut : celle de la Mouche de fer accidentée, avec sa carène fracassée au fond d'une vallée où continuait à se former un lac de métal qui n'était autre que le transfert de la masse fluide précédemment occupant un bassin dans le cirque montagneux.

On voyait des êtres chancelants, blessés, titubant et tombant parfois autour de ce malheureux cockpit éventré dans l'effroyable chute.

Les Iol's, barbares quant aux mœurs, avaient tout mis en avant pour perfectionner les techniques, très souvent empruntées aux Terakl'as par un subtil réseau d'espionnage. Chez eux, l'individu ne comptait que dans la mesure où il était utile à la communauté d'une façon ou d'une autre. Celui ou celle qui possédait quelque disposition, quelque qualité particulière, était pris en main et intégralement et uniquement conditionné pour le développement de son don personnel. Cela jusqu'à épuisement, jusqu'à la mort s'il le fallait.

Ce manque de sensibilité, sacrifiant les humains par grappes, avait fini par donner des résultats spectaculaires. Les survivants, sans se faire illusion sur leurs chances d'être plus respectés que les victimes, pouvaient œuvrer au maximum avec leur héritage.

Ko-Kimi, pour l'instant, utilisait une des inventions les plus intéressantes de ces derniers tours de planète.

Les Iol's connaissaient l'équivalent du radar. Mais, jusqu'à nouvel avis, aucune science n'avait encore permis de courber les ondes, lesquelles avaient la fâcheuse manie de se propager en ligne droite, voire à revenir de même.

Un savant Iol's avait donc songé à se servir d'un phénomène connu dans tous les univers : le mirage.

Il savait que l'apparition d'une image renversée reflétant un objet, un lieu, une scène se déroulant à distance, était obtenue dans la nature par un échauffement des diverses couches d'air, formant un système de prismes impalpables qui captaient les ondes lumineuses avant de les retransmettre.

Afin de pouvoir observer ce qui se passait, non seulement très loin, mais encore au-delà d'un obstacle (une chaîne de montagnes par exemple) le Iol's acharné à sa découverte avait trouvé un principe très simple. Simple certainement dans sa donnée mais, comme pour toutes les inventions, complexe dans sa réalisation.

Il y était cependant parvenu. Tout d'abord en créant (ce qui était relativement aisé) une colonne d'air surchauffée à partir d'une certaine zone de sol délimitée. C'était l'élément basal qui se substituait à la formation naturelle.

Restait à capter l'image, laquelle image se reflétait (invisiblement tout d'abord) dans les couches ainsi échauffées les plus élevées.

Il avait donc songé à fabriquer un prisme artificiel. Ce qui avait été réalisé par la convergence de plusieurs faisceaux lumineux très violents, atteignant le blanc absolu de la fréquence solaire, se croisant à hauteur variable sur la colonne d'air chaud. Les rayons entrecroisés simulaient alors les facettes du pseudo-prisme. Et c'était là que l'image visée parvenait, en vision directe puisque la colonne d'air dominait à la fois le sujet cherché et l'écran destiné à l'observateur.

Il fallait alors régler la hauteur convenable du prisme artificiel, l'orienter de telle sorte qu'il soit capable de saisir des images dans divers azimuts jusqu'à ce qu'on puisse isoler le reflet du but souhaité.

En troisième lieu intervenait une radiation photonique destinée à former miroir de l'image ainsi obtenue et c'était cette image qui, par ces multiples truchements, finissait par arriver, plus ou moins floue, plus ou moins nette, sur cette surface très claire qui était l'écran.

Un écran que Ko-Kimi et ses hommes étudiaient avec acuité.

Depuis que l'aéronef Iol's avait dû fuir devant la Mouche de fer, les services commandés par Ko-Kimi n'avaient pratiquement jamais perdu de vue le navire de Terakl'a. L'œil convexe, ainsi les Iol's appelaient-ils leur système dans leur langue, les renseignait de façon constante et précise sur le comportement et aussi les vicissitudes de l'expédition lancée contre le peuple Iol's.

Le déroulement des événements semblait plus que favorable à Ko-Kimi. La téméraire tentative de libérer la Mouche de fer en vidant froidement le lac de métal se soldait par une catastrophe. Il ne restait donc en principe aux forces mises à la disposition du farthc qu'à encercler l'épave, l'investir, et s'emparer à la fois des survivants comme de cet engin infernal qui avait permis le désarroi des légions d'hommes de feu.

L'occasion était trop belle pour la négliger. Aussi Ko-Kimi donna-t-il sans tarder des instructions en conséquence, se réservant de prendre en personne la direction de la manœuvre d'encercllement.

Cependant les derniers rescapés de la Mouche de fer s'extirpaient comme ils le pouvaient des débris du navire volant.

Plusieurs membres de l'équipage avaient trouvé la mort dans la catastrophe. Le commandant était au nombre des victimes. Il avait risqué la suprême tentative afin de sauver son bâtiment en le libérant de l'emprise magnétique. Il y avait réussi, en déclenchant le dispositif d'envol au moment précis de la chute vers le gouffre. Toutefois il avait été impossible d'éviter l'écrasement final, l'élan indispensable à l'arrachement définitif étant alors insuffisant.

Atym était mal en point, mais il luttait encore, ainsi que quelques autres. Erik, Aloysius, Akké, Tog se trouvaient au moment fatal dans un compartiment qui avait relativement résisté, ce qui les avait protégés. Par contre, ils cherchaient encore, outre quelques matelots, Looz et Wa-Im.

Ils sortaient péniblement de la carcasse défoncée. Autour quelques feux crépitaient, les buissons qui avaient pris feu dans l'impact. Mais avant tout ces malheureux étaient épuisés. Non seulement la dernière séquence de l'aventure avait été terrible mais pendant des heures et des heures ils avaient subi l'ambiance infernale du massif montagneux.

D'une part, la puissance d'aimantation du lac de métal avait agi sur leurs organismes, dans la carène magnétisée à l'extrême. Ensuite, il fallait tenir compte du minerai blanchâtre aux effets vampiriques. Il y en avait des tonnes et des tonnes dans une contrée où ils avaient stationné. Si bien qu'ils n'avaient pas pu échapper à ces radiations dangereuses.

C'était dans un triste état qu'ils reprenaient contact avec le sol. Mornes, abattus, ils regardaient autour d'eux la région où ils avaient échoué.

Le paysage, il fallait en convenir, était infiniment plus séduisant que dans les hauteurs du massif. La vallée était boisée, riante. Des oiseaux, effarés au moment de la chute de l'aéronef tournoyaient maintenant en pépant, si les autres représentants de la faune s'étaient enfuis. Et un nouveau lac de métal était en train de se former à quelques centaines de mètres, la gigantesque masse fluide continuant à se déverser. Tout portait à croire que bientôt le potentiel absolu du lac aurait tout bonnement changé d'emplacement à la suite de l'idée géniale autant que téméraire d'Atym. Idée qui finalement coûtait cher, très cher.

Tant bien que mal, ils se délivraient de cette gangue de métal fracassée. Ils repoussaient les brindilles enflammées. Ils se cherchaient, se comptaient, et surtout comptaient les disparus.

Atym donna l'ordre de rafler ce qu'on pourrait en tant qu'armes et provisions. Puis, avec un de ses hommes, un technicien figurant parmi les rescapés, il chercha à se rendre au poste de télécommunications du bord, afin de tenter un appel inévitable cette fois en direction de Terakl'a-Major.

C'est alors que les survivants se rendirent compte de ce fait : ils étaient encerclés.

À travers les bois environnants, cernant cette sorte de clairière que la lourde masse de la Mouche de fer avait formée en écrasant de nombreux arbres, on distinguait des silhouettes humaines. Revêtues d'une sorte d'uniforme vert luisant qui appartenait à une milice des Iol's. Ceux de Terakl'a ne s'y trompèrent pas et s'emparèrent de leurs armes, surtout ces sortes de sarbacanes qui avaient fortement intrigué Erik et qui étaient des fulgurants.

Mais le moindre mouvement leur était pénible. Ils subissaient encore les effets de la montagne vampire. Ils savaient obscurément, se préparant au combat, qu'ils n'étaient pas en mesure de résister longtemps.

Atym, appelé en hâte, revenait parmi eux. Découragé. Parce qu'aucun appareil ne fonctionnait plus. Tout avait été définitivement brisé dans la catastrophe et il était exclu d'envoyer un message à Terakl'a-Major.

L'officier se prépara à combattre avec la poignée d'hommes qui restaient.

Ko-Kimi, qui avait pu suivre la tombée de la Mouche de fer et ce qui s'en était suivi par le mirage artificiel, après avoir observé l'événement en image renversée, la voyait maintenant selon ses normes réelles.

Le farthc se réjouissait. À son avis, s'emparer de ces malheureux ne serait qu'un jeu d'enfant pour la compagnie qu'il commandait. Et il estimait déjà sa glorification auprès du gouverneur général.

Restait à savoir si les deux extra-planétaires ou réputés tels figuraient bien parmi les rescapés. Mais on aviserait en temps utile. Ko-Kimi donna donc l'ordre d'encercler les Terakl'as et de les réduire en évitant surtout de les abattre.

Un premier assaut fut cependant repoussé. Atym avait groupé tout ce qui lui restait d'hommes en un petit carré et on utilisait les armes arrachées à l'épave. Erik, Tog, et jusqu'à Aloysius et Akké, assez embarrassés mais qui n'avaient plus le choix, se retrouvèrent avec un fulgurant entre les mains.

Il faut croire que les uns et les autres, en dépit de leur fort degré d'épuisement, s'en servirent tout de même assez efficacement puisque les Iol's furent obligés de reculer, à la grande rage de Ko-Kimi. Toutefois, le farthc continuait à recommander à ses soldats de ménager l'ennemi puisqu'il s'agissait avant tout d'éviter les effusions de sang. Quelques Iol's avaient cependant mordu la poussière sous les coups des survivants de l'aéronef. Ko-Kimi escomptait que le temps travaillerait pour lui. Ces malheureux n'étaient pas en état de tenir un bon moment.

Il disposa donc ses troupes d'une autre façon afin de chercher à les prendre à revers. Mais sans se hâter afin d'essayer de dérouter ceux qu'il voulait investir.

Un petit groupe tenta une première approche. Deux Terakl'as firent face mais furent abattus. Il y eut un flottement dans le groupe entourant Atym d'autant qu'un second petit commando, puis un troisième, faisaient leur apparition.

Atym ne se faisait plus d'illusions. Il faudrait combattre et périr, c'était tout. Mais les premiers Iol's qui foncèrent, évitant autant que possible le feu des fulgurants des Terakl'as, se heurtèrent à un obstacle inattendu.

Il y avait un des passagers de la Mouche de fer qui s'était repris, après les émotions de la grande chute. C'était Tog, l'homme d'Éridan, lequel jusque-là n'avait guère eu l'occasion de faire montre de ses curieuses facultés, facultés telles qu'il avait été sélectionné par Terakl'a.

Il laissa les Iol's venir tout près avant de se manifester. Il semblait passif et ils étaient quatre à se ruer sur lui, qui s'avavançait apparemment désarmé.

Erik, comme les autres, savait que Tog possédait une force mystérieuse. Mais il ne savait guère comment elle se présenterait. Il fut édifié.

Les Iol's également.

Brusquement, Tog se détendit et frappa.

Un tourbillon d'étincelles jaillit au contact du premier Iol's qu'il atteignit.

On vit l'homme exécuter un véritable saut de carpe, littéralement projeté en l'air et retomber, inerte, pour réagir dix secondes après apparemment saisi d'une frénésie épileptique.

Deux Iol's encadraient Tog. Ses deux poings se détendirent à droite et à gauche. Et les Iol's, dans un véritable bouquet d'artifice, parurent être soulevés par le rejaillissement spectaculaire du feu électrique émanant de l'homme d'Éridan.

Le quatrième s'enfuit, totalement affolé, pour aller raconter ce qui venait de se passer à Ko-Kimi, lequel avait d'ailleurs assisté de loin à ce singulier combat.

L'intervention triomphale de Tog avait redonné un peu de cœur aux pauvres encerclés. On n'avait pas mésestimé Tog. Tranquille, il paraissait prêt à agir de nouveau et on se prépara à de nouveaux assauts. Ce qui ne tarda pas.

Certes, Atym, Erik et les matelots tiraient à qui mieux mieux et repoussaient les vagues de guerriers Iol's. Certes, Aloysius et quelques autres lançaient des jets de feu qui les épouvantaient au moins autant que ceux auxquels ils étaient destinés. Certes encore, Tog frappait ceux qui poussaient l'audace jusqu'à tenter le corps à corps.

Mais Atym en avait conscience, c'était la fin. Un dernier combat et ils succomberaient infailliblement, Ko-Kimi ayant mis toutes ses forces en avant.

Soudain, on vit remuer quelque chose à bord de l'épave et, par une brèche que l'écrasement avait pratiquée dans le métal, un homme parut.

Un homme qui portait entre ses bras un corps de femme, inerte.

C'était Looz. Looz tenant Wa-Im. Wa-Im morte, peut-être.

Looz, jusque-là, avait été compté parmi les morts qu'on n'avait pu retrouver dans le navire volant détruit. Ils le virent, en apparence indifférent au duel qui se déroulait, marcher, on ne savait vers quoi, vers où, étreignant celle qui avait été pour lui l'adorable « adaptatrice », selon la formule de Terakl'a.

Ils l'appelèrent, ils lui crièrent de revenir, de rester avec eux, et que les Iol's allaient l'abattre. Il ne semblait pas entendre, perdu dans sa douleur, marchant en supportant le corps de celle qu'il avait aimée.

Alors Erik bondit vers lui pour le retenir, au risque de se détacher du petit groupe qui tenait encore. Comme mû par l'instinct, Aloysius suivit le mouvement. Et Tog leur emboîta le pas. Et Akké, machinalement peut-être, suivit. Erik courait vers Looz, totalement à découvert, à la merci des Iol's. Il hurlait :

— Looz ! Reviens ! Reste avec nous !... Looz !... Ils vont te tuer !

Atym, désespéré, vit ses compagnons sur le point d'être circonscrits par une horde de Iol's. Il crut tout perdu.

Mais à ce moment, une rumeur, un grondement, un grand cri monta des troupes que commandait le farthc Ko-Kimi.

Et ceux de Terakl'a, stupéfaits, connurent l'étonnante chose qui effarait leurs ennemis.

CHAPITRE XIV

Dans tous les mondes, l'être vivant est doué de l'instinct de conservation. Il trouve immédiatement devant un péril des réactions plus ou moins heureuses, plus ou moins efficaces, mais parfaitement spontanées destinées à établir sa propre protection.

Et cependant une telle attitude cède tout aussi rapidement alors que son semblable est en danger, au profit dudit semblable.

C'était ce qui venait de se passer dans l'âme d'Erik. Erik lié par une amitié récente mais solide avec l'homme de Procyon. Et si le troubadour venu de la Terre oubliait de se couvrir contre les feux de l'ennemi, Aloysius, décidément tout autre depuis son changement de planète, et Akké le fragile, et Tog le puissant se retrouvaient subitement dans un même mouvement qui les portait à voler au secours de Looz, Looz lequel bouleversé à l'extrême par son immense chagrin, allait, sans doute sans plus se rendre compte de la situation, emportant le corps sans vie de la belle Wa-Im.

Tous à découvert ils se ruaient en l'appelant, en lui criant tout comme Erik, de revenir avec eux vers l'épave où Atym et ses matelots tenaient encore.

Ceux de Terakl'a, devant ce spectacle, avaient pu croire que leurs amis extra-planétaires étaient perdus, s'exposant ainsi aux attaques des Iol's. Mais un fait nouveau venait de changer la face des événements.

Que se passait-il ? Erik, comme ses compagnons, n'en savait rien. Il entendait bien les Iol's qui s'étaient tous mis à crier et il discernait des mots dont il était bien incapable de comprendre la signification. Sans doute les Terakl'as, eux, savaient-ils ce que cela voulait dire. Looz continuait sa marche tragique, étreignant l'aimée. Erik et les trois autres couraient après lui. Et les Iol's, au lieu de profiter de cette position pour les envelopper et, soit les abattre, soit les capturer, semblaient tout à coup saisis d'une préoccupation nouvelle qui dominait tout le reste.

Erik, qui courait en tête du petit groupe, rejoignait Looz et se jetait devant lui, lui criant encore de s'arrêter, de cesser de risquer sa vie ainsi lorsqu'il aperçut un phénomène qui le cloua sur place.

Looz, lui, ne voyait rien, n'entendait plus rien, ne connaissait plus rien au monde que la mort de Wa-Im. Mais l'amant de Yolaine regardait ce qui se produisait non loin de lui et jetait le désarroi dans les rangs des Iol's.

En un lieu limité de quelques mètres seulement de circonférence, la nature était comme saisie de folie. Deux arbres se courbaient à se briser, feuilles, pierres et herbes étaient arrachées, projetées et tournoyaient à une vitesse folle comme si elles se trouvaient à l'intérieur d'un globe, parfaitement invisible, mais où une force considérable se révélait brusquement. Erik eut l'impression d'une tempête puisque les effets de cette action étaient analogues à celles d'un vent incroyablement violent se manifestant en vase clos. Une tempête rigoureusement localisée.

Mais ce qui ajoutait à l'effarement du troubadour c'était d'apercevoir, à l'intérieur de cette sphère spontanée ainsi créée, trois Iol's emportés par ce torrent furieux. Trois hommes qui culbutaient, qui étaient retournés, jetés la tête en bas, relevés et comme précipités contre les parois invisibles de ce globe avec la dernière violence.

Les malheureux se débattaient. Ils devaient crier leur détresse, leur douleur mais il était exclu de les entendre.

Ils étaient rigoureusement enfermés dans cette prison dont il était impossible de distinguer la véritable texture, tout demeurant absolument transparent.

Transparent, mais toutefois se troublant légèrement. Les ondes lumineuses perturbées évoquaient l'impression visuelle observée par forte chaleur, quand les couches atmosphériques sont portées à une haute thermie. Une faible coloration se manifestait vaguement, ce qui commençait à esquisser la forme générale du phénomène. Une sphère où se déchaînait le plus terrible des orages.

Les Iol's, au lieu d'aller au secours des malheureux pris dans le tourbillon, refluaient au contraire, jetant toujours les mêmes cris, si bien qu'Erik, tout à coup, encore qu'ignorant la langue des ennemis de Terakl'a, crut enfin comprendre à quel fait naturel il assistait.

L'Air-Vivant !

C'était donc cela, ce danger redoutable, devenu légendaire, et dont toute la planète Huur gardait la terreur. N'avait-on pas atteint, après l'aventure dans la montagne vampirique, ce Pays-de-L'Air-Vivant qui bordait la contrée proprement dite habitée par le peuple Iol's ? Oui, on y était parvenu, et le combat entre les deux forces se trouvait soudain totalement perturbé par l'apparition de ce monstre d'un type inconnu.

Sans doute, depuis toujours, les Iol's connaissaient-ils les remarquables effets de ce mystérieux météore car ils se débandaient, ils reculaient, ils abandonnaient curieusement le lieu du combat pour chercher un refuge vers les bois environnants.

Atym et ses derniers hommes demeuraient sur l'épave, l'épave encore encerclée par les fumerolles des buissons qui se consumaient lentement. Autour de ce qui avait été la Mouche de fer, la place était nette. L'apparition de l'Air-Vivant devait avoir terrorisé les Iol's. Et s'ils abandonnaient ainsi les trois des leurs enserrés dans le globe invisible ou presque, c'était certainement parce qu'ils savaient que toute tentative était inutile.

Looz poursuivait sa route, halluciné, les yeux perdus vers on ne savait quel cauchemar.

— Looz... Je t'en prie...

Erik se dressait devant lui. Mais il avait maintenant très mal aux yeux car la poursuite les avait amenés non loin du nouveau lac de métal. Et le soleil de l'Hydre, frappant directement cette surface plane et luisante, y éveillait des lueurs véritablement insoutenables.

Ce qui ne semblait pas gêner le pauvre Looz, égaré hors de tout. Erik le saisit par le bras, le suppliant de revenir à lui.

Aloysius, Akké et Tog, subjugués par l'élan irréfléchi qui les avait entraînés à l'initiative d'Erik pour secourir Looz, rejoignaient le groupe quand ils entendirent de nouveau, et plus fortes que jamais, les clameurs émanant des groupes de Iol's, dissimulés sous les frondaisons mais encore très proches.

Ils eurent à peine le temps de voir venir l'invisible monstre.

L'Air-Vivant, créant de nouveau une de ces sphères spontanées pour une raison parfaitement ignorée, arrivait sur eux.

Looz, violemment bousculé, jeta un cri de désespoir. Le choc lui avait fait lâcher prise et il abandonnait le corps de Wa-Im. Et lui-même, ainsi qu'Erik qui se cramponnait à son ami pour tenter de le ramener vers la Mouche de fer, furent emportés tous les deux, renversés, les pieds en l'air, puis jetés contre ce qui semblait de verre et était en réalité de l'air, un fragment atmosphérique mû soudain par une vitalité venue d'ailleurs.

Assommés, asphyxiés, meurtris, moulus, battus, courbatus, secoués, heurtés, les deux amis roulaient au centre du nouveau phénomène. Et la sphère encore invisible les emporta en direction du lac de métal.

Ils ne se rendaient plus compte de rien, ayant à peu près perdu connaissance. S'ils entrouvraient les yeux, l'éclat du lac les blessait, atteignant une insoutenable intensité.

Ceux de la Mouche de fer, ahuris, assistaient à ce rapt provoqué par un élément naturel. Et les Iol's, eux, soucieux avant tout de se protéger contre un pareil adversaire, se blottissaient comme ils le pouvaient à l'abri bien précaire de la végétation.

Ko-Kimi, tout en se ménageant un chemin de repli, demeurait en contact permanent avec le siège gouvernemental. Il rendait compte scrupuleusement du déroulement de cette curieuse aventure et recevait immédiatement des instructions nettes quant à l'attitude à tenir.

C'était assez simple en soi : il devait, avec ses hommes, aller jusqu'au bout et remplir la mission initiale. Quant à l'Air-Vivant, ce n'était pas une surprise. Il était avéré depuis toujours que le météore se produisait de façon aussi spontanée que spectaculaire dans cette contrée et il n'y avait qu'à tout mettre en œuvre pour en éviter les déplorables effets.

Premier objectif, donc, puisque pour le moment plusieurs éléments de Terakl'a étaient victimes du phénomène : investir l'épave de la Mouche de fer, capturer les survivants et surtout mettre la main sur cette antenne bizarre qui intriguait fortement les Iol's, installation capable ainsi que cela était maintenant démontré de décimer la légion de feu.

L'antenne-harpe, présentement, était hors d'état de nuire. Ko-Kimi aurait donc pu aisément, pour en finir avec Atym et les siens, lancer quelques-uns de ses combattants fulgurants. Il s'en gardait bien cependant, n'oubliant pas que de sévères consignes exigeaient d'éviter autant que possible les effusions de sang afin de prendre vivants les combattants de Terakl'a, et

surtout parmi eux ces deux personnages hors-série qui avaient mis les hommes de feu en échec lors de l'attaque de la Mouche de fer.

Cependant, l'Air-Vivant emportait toujours ses malheureuses victimes. Après quelques instants, et comme cela se produisait chaque fois que se manifestait le phénomène, les sphères perdaient, de leur invisibilité pour se colorer légèrement.

Si bien que les hommes Iol's comme ceux de Terakl'a, fascinés par un pareil événement et n'en pouvant détacher leurs regards distinguaient maintenant les trois globes retenant captifs, l'un trois Iol's, le second Erik et Looz, le troisième enfin Tog, Aloysius et Akké. Tous ces pauvres gens toujours furieusement malmenés à l'intérieur de ces prisons sphériques, quasi transparentes, et qui roulaient vers une direction inconnue.

On les vit pratiquement survoler le nouveau lac de métal que la cascade tombant de la montagne continuait à alimenter. Le soleil étant très haut, ses rayons tapaient directement sur la surface, y éveillant des luminosités éblouissantes.

Quand les trois globes d'Air-Vivant passèrent au-dessus, leur aspect devint insupportable aux regards de ceux qui ne disposaient pas de lunettes noires. Les sphères devenaient plus brillantes que jamais et sans doute à l'intérieur leurs prisonniers devaient-ils être totalement aveuglés, s'il était vrai qu'ils gardaient encore quelque conscience de leur malheureuse situation.

De plus, un des globes prit subitement un aspect différent des deux autres.

Non seulement il reflétait la violente lumière réverbérée par le lac de métal mais encore il paraissait s'illuminer intérieurement.

Les Iol's étaient à peu près incapables de comprendre, encore qu'ils aient eu à apprécier les bizarres réactions d'un de leurs adversaires.

En fait, il s'agissait d'un réflexe de Tog. L'homme d'Eridan, à peu près inerte quand il avait été saisi et emporté par le météore, tentait de se débattre et cognait autour de lui, de toutes ses forces, du moins quand le mouvement incessamment oscillant de la sphère le lui permettait. Alors, le potentiel électrique de son organisme provoquait des courts-circuits qui se présentaient sous forme de gerbes étincelantes, tout comme lors de son pugilat avec les Iol's qu'il avait proprement électrocutés.

Si bien que, non seulement l'éclat solaire et le miroir de l'eau métallique éveillaient des feux étranges sur la sphère, mais encore elle irradiait des jets fulgurants jaillissant des poings vigoureux de Tog.

Ce qui n'entamait nullement la nature de l'Air-Vivant. Les Iol's et les Terakl'as virent les trois sphères franchir la région où se formait le nouveau lac pour se perdre vers l'horizon.

Ko-Kimi, qui avait suivi tout cela de loin, en faisait part au gouverneur, un spécialiste radio demeurant à sa botte. Ce qui ne devait pas lui faire perdre de vue le but immédiat de l'engagement. Il pouvait estimer que l'Air-Vivant, manifestation naturelle quelquefois supposée hypothétiquement naissant d'une certaine géothermie encore mal expliquée par la science des Iol's, en avait terminé pour le moment.

Ce danger écarté, du moins, l'espérait-on, il fallait en finir avec la Mouche de fer.

Au loin, d'autres forces Iol's recevaient ordre de rechercher les globes d'Air-Vivant emmenant à la fois des Iol's et des Terakl'as, voire des extra-planétaires.

Ko-Kimi, lui, menait ses hommes à l'assaut.

La ruée des Iol's devait capturer les derniers fidèles rangés autour d'Atym. Mais le dernier combat fut plus dur que prévu. Les Terakl'as s'étaient repris et, comprenant que tout était perdu pour eux, se défendirent avec acharnement. Atym succomba. Quelques-uns des siens, encerclés, refusèrent de se rendre et Ko-Kimi, la mort dans l'âme, les vit tomber les uns après les autres.

Ce ne fut que sur un monceau de cadavres qu'il put enfin mettre le pied sur l'épave et examiner de près ce qui restait de l'antenne-harpe.

Avec un soupir, le farthc donna ordre de relever soigneusement les débris de l'appareil, afin qu'ils soient menés jusqu'aux Pyramides de Jade, palais gouvernemental et parallèlement forteresse de la plus haute science, de la plus subtile technique dont disposaient les Iol's.

Le lendemain, Ko-Kimi et les siens, mission partiellement accomplie, arrivaient en vue de ces quatre tours pyramidales qui dominaient l'immense construction, centre, cœur, cerveau du monde des Iol's. Pour apprendre qu'on avait aperçu à temps les sphères d'Air-Vivant qui, comme à chaque

manifestation, finissaient par se diluer et abandonner leurs proies. Dans un triste état, mais encore vivantes.

Présentement, les meilleurs médecins iol's soignaient leurs trois guerriers mal en point, mais aussi cinq autres victimes du phénomène, tous extra planétaires, dont on était en droit d'espérer de très importantes révélations, s'ils survivaient.

CHAPITRE XV

Ils survécurent !

Pourtant, ils étaient mal en point, ce qui s'observait chaque fois que le terrible Air-Vivant se manifestait. En effet, à l'intérieur de toute sphère ainsi spontanément créée, les victimes éventuelles étaient non seulement violemment secouées et ballottées, mais encore elles se trouvaient généralement assaillies par une pluie de pierres et d'objets divers enlevés au sol par la force pneumatique et qui partageaient leur sort.

Si c'était le cas pour les trois Iol's, saisis les premiers par l'Air-Vivant ainsi que pour Erik et Looz, le cas s'était aggravé en ce qui concernait Aloysius, Tog et Akké. Cette fois, les trois malheureux avaient subi un certain nombre de brûlures, sans compter qu'ils avaient été fortement électrisés. Tog, en se débattant, avait émis ces gerbes d'étincelles qui naissaient si bizarrement de son organisme dans les accès de colère et au cours des engagements de force. Si bien que les médecins iol's avaient eu fort à faire avec tout ce monde.

Cependant, ils avaient réussi à les sauver tous. La science de ce monde de technique allait très loin. Anatomie, biologie, histologie, neurologie n'avaient guère de secrets pour les Iol's. Du moins en ce qui pouvait concerner des humains normaux. Ce qui n'était pas absolument le cas.

Les Iol's pouvaient se féliciter. Ils avaient combattu les Terakl'as pour s'emparer des êtres d'exception qui avaient mis en déroute les créatures de feu. Ils s'estimaient satisfaits puisque ces personnages étaient désormais en leur pouvoir.

Mais, au cours du combat, on avait également apprécié les qualités de Tog, l'homme électrique. Quant à Akké, jusque-là, il demeurait amorphe et on ne lui avait encore rien trouvé de particulier. Pas plus qu'en ce qui concernait Aloysius, qui, plus abruti que jamais, se laissait soigner à peu près sans mot dire.

Les plus éminents savants iol's avaient donc été invités à venir se pencher sur ces divers phénomènes. Seulement, bien que les comptes

rendus de Ko-Kimi et des siens eussent été fertiles en abondants détails, on n'avait pas encore trouvé grand-chose en étudiant les captifs. Anatomiquement, ils étaient comme tout le monde et on commençait à admettre que, la radiographie et les divers contrôles demeurant à peu près nuls, il faudrait recourir à la dissection pour découvrir les véritables raisons qui faisaient de certains des captifs, soit une véritable centrale électrique, soit un émetteur capable de dissocier les créatures de feu, soit encore un homme susceptible de se multiplier.

Il eût donc été nécessaire d'autopsier tout ce monde, Akké et Aloysius y compris puisque, après tout, rien ne prouvait encore qu'ils n'aient pas, l'un comme l'autre, leurs propres qualités hors-série.

Le gouvernement s'y était farouchement opposé. Non ! Il fallait conserver ces précieux bonshommes, les remettre en bon état sanitaire et, par la suite, prendre tout le temps nécessaire pour étudier des sujets aussi intéressants. Il était certain qu'ils possédaient les uns et les autres des pouvoirs peut-être offrant une possibilité d'assimilation. Si les Iol's entraient en possession de tels pouvoirs leur suprématie serait rapidement envisageable, non seulement sur Huur, mais encore sur les autres univers.

Ainsi, Erik et ses quatre compagnons demeuraient-ils judicieusement soumis à la médecine iol's. Présentement, ils ne s'estimaient guère à plaindre. On leur avait réservé un département à part dans l'immense palais-forteresse-laboratoire des Pyramides de Jade. Là, médecins et physiciens se penchaient sur eux quasi en permanence. Cela eût été assez déplaisant sans la présence d'une équipe d'infirmières fort prévenantes. Les Iol's, toujours soucieux d'obtenir les meilleurs résultats dans quelque domaine que ce soit, n'ignoraient pas que des présences féminines agréables étaient toujours pour beaucoup dans la marche vers la guérison. Aussi étaient-elles toutes jolies, gracieuses, et connaissant les unes et les autres la langue de Terakl'a déjà assimilée par les extra-planétaires, elles pouvaient aimablement converser avec eux pendant les périodes de soins, et même après.

Erik, Tog et Akké se trouvaient assez bien de tout cela. Aloysius commençait à croire que, décidément d'un monde en l'autre, les femmes n'étaient pas absolument les monstres qu'on lui avait représentés. Restait Looz, plongé dans une incurable mélancolie depuis la mort de Wa-Im. Il s'était promptement attaché à la charmante fille de Terakl'a et tout portait à

croire qu'il demeurerait inconsolable de cette perte cruelle qui l'avait fortement traumatisé.

Cependant, bien soigné, bien traité lui aussi, il reprenait vie en dépit d'un inconsolable chagrin.

On les surveillait, on les étudiait, on les sondait psychiquement, sans préjudice de leur faire subir tous les cathétérismes possibles. Jusque-là, bien qu'interrogés au fur et à mesure que leur état général s'améliorait ils avaient répondu d'un commun accord qu'ils comprenaient mal cette détention. Après tout, ils n'étaient pas des Terakl'as. Ils avaient été amenés, les uns et les autres, contre leur gré jusque sur la planète Huur. On s'empressait de leur répondre qu'ils n'étaient nullement considérés en tant qu'ennemis bien que s'étant trouvés par la force des choses alliés aux adversaires des Iol's mais on leur offrait des garanties d'avenir s'ils consentaient à collaborer avec leurs nouveaux compagnons.

Sur ce point, qu'il était aisé de prévoir, ils avaient décidé de jouer les innocents. S'ils possédaient des facultés spéciales, c'était à leur corps défendant. Erik se disait joueur de musique, Looz et Tog s'avouaient lutteurs et rien de plus. Akké s'était bien gardé de parler de ses facultés médiumniques et télépathiques qui chez n'importe quel sujet, sont absolument impossible à détecter même par analyse cérébrale. Enfin Aloysius protestait qu'il n'était qu'un religieux profondément honnête et pur et qu'il ne se sentait coupable d'aucune diablerie.

Jusque-là, les Iol's n'avaient pas insisté, se contentant de suivre minutieusement le retour à la guérison de leurs captifs. Mais la situation ne se prolongerait évidemment pas et il faudrait bien, à un certain moment, s'attendre à un interrogatoire des plus serrés, voire à subir des tests susceptibles de permettre la détection des facultés inhérentes à chacun d'entre eux.

D'ailleurs, en ce qui concernait lesdites facultés, ils ne se forçaient pas et du moins pendant les premiers jours de captivité, les extra-planétaires eussent été parfaitement incapables d'en faire montre. Erik se sentait peu enclin à la lévitation, Looz à la bilocation, Akké à la voyance comme Tog au pugilat électrique. Ils étaient trop las, trop malades et ne songeaient qu'à panser leurs blessures. Il est bon de reconnaître que, pour ce dernier domaine, la sagesse des praticiens et l'agréable diligence des soignantes avaient fait merveille et que les cinq hommes reprenaient rapidement des

forces. Même Aloysius, menant enfin une vie saine et plus naturelle que celle des couvents, qui commençait à avoir l'air d'un homme normal.

Erik reconnaissait le charme d'une ou deux de ses infirmières. Mais il était bien forcé d'admettre qu'il n'en oubliait pas Odd pour cela. Ne l'attendait-elle pas à Terakl'a-Major ?

Et puis, pouvait-il chasser de son cœur l'image de Yolaine ? Certainement pas. La châtelaine de Crèvecœur ne pouvait pas ne pas songer à lui, bien qu'ils soient séparés par un monde d'étoiles.

Tog et Akké souriaient à ces hôtesseS empressées. Aloysius se posait des questions de plus en plus précises, de plus en plus inquiétantes aussi. Seul, Looz demeurait dans sa tristesse profonde, ne sortant de sa mélancolie que pour converser de la situation avec ses camarades, dans les rares moments où on les laissait entre eux.

Ils eurent droit à quelques sorties, ce qui leur permit d'apprécier la formidable citadelle où ils avaient été amenés. Quatre pyramides, d'une matière d'un joli vert translucide, formaient un immense quadrilatère. Les pointes s'élevaient à une centaine de mètres et une esplanade s'étendait entre les bases. Esplanade sur laquelle s'entraînaient les forces armées des Iol's. On voyait des engins volants évoluer alentour et les captifs furent conduits dans des jardins fort bien entretenus placés au-delà des pyramides. Buissons fleuris, vasques où dansaient des eaux cristallines, oiseaux abondants, animaux en liberté en faisaient un lieu des plus aimables. Le troubadour et ses amis admirèrent volontiers qu'on cherchait à les séduire mais sans doute dans le seul but de leur arracher leurs secrets et de s'en servir ultérieurement.

Au besoin, et très certainement, contre les Terakl'as.

Erik partageait avec les autres ce point de vue : il leur eut répugné de trahir Terakl'a. Après tout, même si on les avait en quelque sorte amenés de force à Huur, qu'avaient-ils à reprocher à leurs premiers hôtes ? Erik moins encore que ses compagnons. Sans Odd, Py'il et leur équipage, il eût péri dans les flammes de l'Inquisition. Comment oublier pareil service ?

Naturellement, au cours de ces balades agrestes, les infirmières hôtesseS étaient de la partie. Erik s'en ouvrit à Looz et aux autres. Que devait-on faire ?

Bientôt ils seraient devant le fait accompli et ils sentaient bien, au fur et à mesure que progressait la guérison, qu'ils redeviendraient eux-mêmes à part entière. Que leurs facultés d'exception seraient de nouveau disponibles.

Erik brûla ses vaisseaux. Il fallait agir, brusquer les choses.

Les Iol's ne perdaient pas de temps. Ils avaient travaillé sur l'antenne-harpe conquise dans l'épave de la Mouche de fer. Et avec toute leur science, les techniciens du son tentaient d'en comprendre le fonctionnement. Vint le moment où on annonça à Erik que ses lumières sur ce sujet seraient les bienvenues. Il se garda bien de dire non, alléguant seulement qu'il ne serait qu'un médiocre exécutant.

Il importait de gagner du temps. Mais Erik n'avait plus d'illusions à se faire. La détention relativement agréable avait un but avéré : percer à fond les secrets des cinq hommes, quels qu'ils soient.

En dépit des aventures mouvementées qui les avaient amenés aux Pyramides de Jade, les prisonniers des Iol's n'avaient pas perdu de vue le sens même de la mission préparée à Terakl'a-Major. Si l'équipage de la Mouche de fer était anéanti, ainsi d'ailleurs que l'aéronef lui-même, ceux qui y avaient été embarqués avaient un rôle à jouer. Rôle délicat au possible et sur lequel on comptait tout particulièrement sur le troubadour venu de la Terre. Découvrir le véritable secret des Iol's, ce procédé qui permettait la création des terrifiantes légions de feu. Mais c'était justement Erik qui les avait mis en déroute, ces commandos infernaux. Et simplement par l'utilisation des vibrations. Ces vibrations que les Terakl'as s'étaient empressés d'utiliser, de façon encore quelque peu maladroite mais tout de même efficace.

Et il parvenait parfois aux prisonniers des Pyramides de Jade de véritables concerts plus ou moins dysharmoniques, ce qui attestait sans ambages que les Iol's faisaient bon usage de l'antenne-harpe récupérée sur la Mouche de fer. Ils n'y comprenaient sans doute pas encore grand-chose, mais ils finiraient bien par établir des rapprochements entre la formation de leurs spectres guerriers et ces vagues sonores qui les décimaient.

Naturellement, qu'il le voulût ou non, Erik qui recommençait visiblement par être en pleine forme serait bientôt interrogé. Et de sa bonne ou mauvaise volonté à renseigner les Iol's dépendrait un avenir fort peu serein. La réputation de ce peuple insensible était notoire à Terakl'a-Major.

On recourrait aisément à la torture quand le questionné demeurait récalcitrant.

Erik, qui sortait d'en prendre avec l'Inquisition, se souciait peu de récidiver dans ce genre de fantaisies.

C'est ainsi qu'il comprit qu'il fallait tenter un grand coup. Lequel ? Il avait pris avis de ses compagnons. Tous, y compris Aloysius qui suivait le mouvement par force, étaient décidés à tenter l'évasion. Comment ? C'était un tout autre problème.

Ils se disaient bien que la disparition de la Mouche de fer n'était pas passée inaperçue à Terakl'a-Major. L'aéronef s'était effacé sans crier gare, le commandant et Atym ayant refusé jusqu'au bout de demander du secours. Depuis, c'était donc le silence. Dans ce cas, les Terakl'as seraient émus et rechercheraient par tous les moyens l'expédition ou ce qui pouvait éventuellement en rester.

Demander l'aide de Terakl'a-Major ? Erik, maintenant qu'il redevenait lucide et sain, avait tenté à quelques reprises un contact télépathique avec Odd. La délicieuse « adaptatrice » et lui étaient en symbiose, du moins durant le séjour du troubadour dans la cité. Maintenant, le contact semblait impossible et le jeune Terrien s'épuisait en tentatives mentales parfaitement stériles.

Un incident quasi fortuit déclencha la suite.

Erik et ses compagnons assistaient quotidiennement aux manœuvres de la troupe des Iol's. Deux ou trois fois ils avaient même pu voir évoluer entre les formidables pyramides des fantômes fulgurants qui s'exerçaient. On devait procéder à l'entraînement de ces créatures inhumaines ? C'était encore à prouver, leur comportement attestant un raisonnement, une logique qui n'avaient rien de mécanique.

Des mécaniques, il en existait un grand nombre à la forteresse de Jade. Et particulièrement des pantins des plus impressionnants, analogues à ceux qui, sur l'astronef, avaient tellement effaré Erik et Aloysius dès leur première entrée en matière. Des androïdes schématiques. Ils étaient assez différents de ceux construits à Terakl'a mais leur comportement était pratiquement le même et leurs activités multiples.

Si les médecins et les infirmières étaient jusqu'à présent les seuls êtres humains qui avaient des contacts avec les prisonniers, la garde était assurée,

comme le service d'ailleurs, par ces machines évoquant vaguement une silhouette humaine, qui allaient et venaient avec des gestes saccadés, marchant d'un pas très raide, émettant des sons bizarres, scintillant de lumières insolites. Mais parfaitement réglées et terriblement efficaces dans les emplois les plus divers. Ils amenaient la nourriture aux captifs, les assistaient en toutes choses, empressés et diligents. Mais c'étaient également des gardes vigilants et sans faiblesse.

Ce matin-là, Erik, à une fenêtre, regardait justement des spectres de feu qui voltigeaient entre les Pyramides de Jade. Plusieurs officiers, sur l'esplanade, suivaient les évolutions, les commentaient, et semblaient donner des ordres à un radio qui les accompagnait.

Un androïde était en train de travailler tout près du troubadour qui, accoutumé à sa présence, ne s'en souciait guère.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

C'était Tog qui venait de se lever et arrivait en bâillant, en s'étirant.

— Les hommes de feu, dit simplement Erik, montrant un vol de ces fantastiques combattants s'entraînant visiblement en formation régulière et tournant comme des oiseaux de mort autour d'une des Pyramides, sous les regards des officiers inspecteurs demeurés au sol.

L'homme d'Éridan s'approcha et dans le mouvement, il heurta l'androïde.

— Oôôôh ! fit Erik, stupéfait.

Il ne sut jamais si Tog l'avait fait exprès ou non. Il pouvait plutôt pencher pour non. Mais c'était un fait. Tog, bousculant l'être de métal provoquait un véritable tourbillon d'étincelles. Cela claqua comme un formidable coup de fouet.

Et l'androïde, explosant littéralement, projetant çà et là des débris de métal, de verre, de matières inconnues des extra-planétaires, bascula, devint tout noir, et finit par s'écrouler, totalement démantibulé.

Tog lui-même regardait sa victime avec ahurissement. Il reconnaissait sa force, cette force qui avait été déficiente un bon moment après leur capture mais qu'il sentait revenir de jour en jour et qui venait de lui donner une démonstration aussi évidente qu'inattendue de sa résurgence.

Akké, Aloysius et Looz accouraient, attirés par le fracas.

Eux aussi regardaient cette chose maintenant inerte, ces débris de ce qui avait été un semblant d'humain, une mécanique maintenant détruite.

Erik bondit soudain sur ses pieds, gronda :

— Tog a retrouvé sa puissance... Et Tog est capable d'abattre les démons de métal... Profitons-en ! Profitons-en ! Cela vaudra mieux que de rester captifs... En attendant qu'on nous torture et qu'on nous mette à mort !

— Oui ! Oui ! hurlèrent les autres, soudain exaltés. Une infirmière s'approchait. On la bouscula, on la jeta sur un lit. Elle se mit à crier, se méprenant sur les véritables intentions des prisonniers qui se révoltaient aussi soudainement. Mais eux couraient déjà hors de la pièce. Ils ne disposaient pas d'armes mais pensaient à leurs seules personnalités qu'ils allaient mettre en valeur, jusqu'au sacrifice final s'il était nécessaire.

Deux androïdes se dressèrent. Et ce fut le miracle.

Tog, conscient de redevenir lui-même et d'agir sur ces monstres (alors qu'il n'avait jamais cru posséder de pouvoir que contre les humains) se lança entre eux, évita d'être saisi par les bras multiples et lança ses poings de part et d'autre, comme il le faisait quand deux hommes tentaient de le circonvenir.

Ce fut un torrent de feu qui emplit la pièce, avec un bruit inouï.

Mais le vacarme donnait l'alerte. Les prisonniers, qui avaient observé depuis plus d'un jour la topographie de leur prison, tentaient une fuite.

Des humains apparurent. Pourtant on ne tirait pas sur eux, les ordres demeurant formels. Il fallait préserver ces précieuses vies et les Iol's ne s'étaient pas ainsi mis en frais pour abattre purement et simplement leurs proies.

On encercla les révoltés, mais Erik, s'envolant subitement d'un effort, passa au-dessus d'un groupe trop ahuri pour réagir. Cinq ou six Looz apparaissaient et déroutaient les assaillants, tandis que Akké et Aloysius, ne disposant pas d'aussi efficaces possibilités, se contentaient de se faufiler parmi les Iol's qui ne comprenaient plus rien.

On entendait des cris, des ordres, des appels. En fait, les captifs étaient tout bonnement en train de donner la plus évidente démonstration de leurs

étranges facultés et cela même devait inciter les Iol's à les ménager, quitte à se servir de tout cela avec fruit par la suite.

Ils couraient dans de vastes couloirs, ils traversaient des paliers, franchissaient des portiques, dégringolaient ou remontaient des escaliers, et tout cédait devant eux. Plusieurs androïdes, voire quelques hommes, avaient mordu la poussière, les uns totalement détraqués, les autres violemment secoués par l'électrisation émanant de Tog qui se donnait avec fureur et écrasait tout sur son passage.

Erik le suivait courant et volant par instants, tandis que le moine et l'homme de Spica étaient entourés d'une demi-douzaine de Looz dont il eût été difficile de dire lequel était l'authentique tant les clones visuels ainsi créés par sa volonté pouvaient lui ressembler, ce qui déroutait totalement la poursuite.

Tout à coup ils se heurtèrent à une véritable théorie d'androïdes.

Douze ou quinze de ces monstres métalliques leur barraient la route.

Les Iol's avaient trouvé ce système pour arrêter la ruée des captifs. Tog, dont on ne mésestimait pas le pouvoir, aurait ainsi fort à faire.

En rangs serrés, les démons métalliques arrivaient. Erik les survola, se forçant, s'épuisant en lévitation. Il était anxieux. Que pouvait faire Tog ?

Un premier monstre s'approcha, tenta de saisir l'homme d'Eridan.

Tog frappa.

Une gerbe de feu.

Le démon éclata littéralement et ses débris voltigèrent un peu partout.

Il y eut un flottement. Les autres avançaient, de leurs pas hiératiques, dardant sur les révoltés des yeux triples, aux tons diversement colorés, affreux à voir.

Prudemment, les Iol's apparaissaient, attendant de pouvoir s'emparer de leurs victimes dès que les androïdes les auraient maîtrisées.

La horde métallique arriva sur Tog. Une fois encore il cogna.

Et ce ne fut pas un seul monstre qui explosa, mais toute la théorie, dans un fantastique grondement, dans un rejaillissement de fragments de ces machines ainsi détruites par le plus formidable des court-circuit, l'électromagnétisme émanant du corps de Tog ayant atteint un androïde

parmi les autres, alors que tous se touchaient, tous ne formaient qu'une chaîne, que tous avaient subi à la fois le fluide qui avait provoqué leur destruction.

Ce fut, dans la forteresse des Pyramides de Jade, un terrible désordre pendant un bon moment.

Et, parmi les décombres de la catastrophe, quand les Iol's cherchèrent leurs prisonniers, ils constatèrent qu'ils en avaient profité pour disparaître.

CHAPITRE XVI

Une fois de plus, le hasard les avait servis. Après le tourbillon de feu et de métal qui avait détruit toute une théorie d'androïdes, Erik et ses compagnons avaient promptement profité du désarroi bien légitime des Iol's pour se précipiter un peu plus loin dans ce véritable labyrinthe que constituait l'ensemble des couloirs interminables et enchevêtrés des Pyramides de Jade.

Pendant quelques brefs instants, la quasi-totalité des forces miliciennes du palais-forteresse se concentrait sur la piste des évadés. Et c'est ainsi qu'au moment où les démons de métal explosaient en chaîne au contact de Tog, qui avait recouvré toutes ses forces exceptionnelles, les extra-planétaires avaient abouti, sans plus rencontrer d'obstacles, à une sorte de rotonde hexagonale donnant sur diverses directions, soit par des escaliers montants, soit par d'autres, descendants, voire deux portes hermétiquement closes.

Personne dans ce coin. Haletants, les fugitifs reprirent haleine.

Tog, en particulier, souffla beaucoup. Il fallait tenir compte de la formidable dépense d'énergie dont il venait de faire montre. Ils le savaient tous. Même si la nature ou un entraînement spécial les avait doués de facultés hors du commun, la mise en application desdites facultés ne se faisait pas sans un rapide épuisement de ces organismes ainsi hypervoltés.

Tog avait donc beaucoup donné de lui-même. Looz ne s'était que très peu servi de son pouvoir de bilocation mais Erik qui avait lévité au-dessus des groupes ennemis et ce sans l'apport si efficient des ultrasons, avait lui aussi bien besoin de récupérer.

Aloysius et Akké, décidément parfaitement assimilés à la cause commune, furetaient un peu partout. Par où fuir ? Descendre ? Monter ? Ou forcer une de ces deux portes ? Encore fallait-il savoir choisir la bonne ! Et de toute façon, ils ignoraient totalement où ses diverses directions pouvaient les conduire.

Akké, tous ses sens tendus, râla :

— Ils arrivent !...

On n'entendait rien encore mais maintenant l'homme de Spica usait de sa médiumnité. Il tendit le doigt vers un escalier accédant à la rotonde et en effet, une minute après, ils distinguèrent nettement un bruit d'armes et de pas précipités.

Les Iol's allaient arriver par-là, investir la rotonde et encercler les évadés. Certes, ils étaient décidés à se battre mais ils ne disposaient d'autre armement que leur organisme. Le feu vivant de Tog, les exploits voltigeant d'Erik et la multiplication apparente de Looz ne serviraient plus à grand-chose, et certainement pas bien longtemps en cas d'engagement puisque les uns comme les autres se trouveraient rapidement à bout de leurs réserves énergétiques.

Fuir ? Mais par où ?

— Akké... Essaye de te concentrer... Cherche ! C'est ce que faisait le petit bonhomme blême. Les yeux clos, il se crispait et on le voyait trembler.

Les pas se rapprochaient et on avait l'impression très nette qu'une troupe venait de s'engager au bas de l'escalier qu'il leur avait déjà désigné.

Akké tendit soudain le doigt vers une des portes :

— Par là... Je ne sais pas, mais... c'est le vide !

— On verra bien !

Restait à forcer la porte qui, bien entendu, ne comportait aucune poignée, aucun loquet complaisant. Les serrures, d'ailleurs, étaient inapparentes.

Erik regarda Tog. Tog qui soufflait comme un bœuf, reprenant à la fois ses forces et ses esprits après le terrible effort qu'il avait fourni pour protéger leur fuite tout en portant de terribles coups à l'ennemi.

Aloysius, à ce moment, gémit :

— Ils arrivent !

Tog n'hésita plus. Il avala une puissante gorgée d'air, se rua vers la porte que désignait Akké et cogna.

Il y eut encore une fois la manifestation de ce feu humain et, sous cette impulsion, un système sans doute électromagnétique servant de serrure céda. La surface apparemment métallique parut se fendre et deux panneaux s'écartèrent.

Les Iol's montaient, incontestablement. Ils étaient tout proches.

Erik n'hésita plus et le premier se précipita par l'ouverture, aveuglément, et sans plus se poser de questions.

Et les autres suivirent.

Hasard ? Ou application d'un automatisme bien réglé ? Derrière les cinq compagnons, les panneaux glissèrent et se refermèrent.

Quand les Iol's prirent pied en groupe dans la rotonde, rien n'apparaissait de particulier et les fugitifs s'étaient volatilisés une fois de plus. Sans doute ne vint-il à l'idée d'aucun d'entre les poursuivants que ceux qu'ils traquaient s'étaient trouvés en mesure d'ouvrir une de ces portes à la fermeture si bien conditionnée car ils se séparèrent en plusieurs groupes et se lancèrent dans les quatre escaliers différents accédant à ce carrefour de la forteresse.

Les uns descendirent, les autres montèrent et les recherches se continuèrent à travers le palais des Pyramides de Jade.

Pendant ce temps Erik et les siens se trouvaient dans de quasi-ténèbres.

Ils n'avaient aucune idée de l'endroit où ils avaient accédé. Surtout, ils avaient été saisis dès le passage par une très violente sensation de froid. Subitement, au-delà de la porte magnétique que le pouvoir de Tog avait si bien obligée à céder. Ils grelottaient dans une ambiance glacée. On y voyait à peine et il leur fallut un moment avant de réaliser qu'ils étaient sur un palier et qu'alentour il y avait des marches permettant cette fois, non de monter, mais uniquement de descendre.

Une vague, très vague clarté leur parvenait, paraissant monter d'un véritable gouffre, plus entr'aperçu que réellement découvert.

Il faisait tellement froid que l'air semblait semblable à celui du plus rigoureux des hivers et pour un peu on eût pu croire qu'on allait se trouver pris dans un tourbillon de neige.

Aloysius, homme de prudence, écoutait ce qui se passait derrière la porte qu'ils venaient de franchir. Il respira un peu en constatant, autant qu'il pouvait percevoir les sons, qu'on ne cherchait pas à venir de ce côté mais qu'au contraire les Iol's semblaient s'égayer dans les divers azimuts à partir de la rotonde.

— On ne peut pas demeurer ici, dit Looz, de cette voix neutre, blanche, qui était la sienne depuis la mort de Wa-Im.

Les autres acquiescèrent et comme ils n'avaient plus le choix et qu'il n'était évidemment pas question de revenir en arrière pour retrouver leurs poursuivants, la seule solution était de descendre.

Par un escalier s'enfonçant dans une obscurité presque complète, à peine combattue par ce semblant de clarté dont la source paraissait devoir se trouver très en contrebas.

Erik, Looz, Tog, commencèrent la descente. Akké et Aloysius leur emboîtèrent le pas. Tous posaient le pied avec circonspection sur la marche suivante, après un bref instant d'hésitation. Dans le froid qui mordait atrocement, contrastant avec la température plutôt douce qui régnait un peu partout dans le monde des Pyramides de Jade, ils comprenaient mal ce changement brusque d'atmosphère. Mais ce n'était pas le moment de se plonger dans des considérations spéculatives.

On descendait.

On descendait et on avait froid. Mais on subissait un véritable froid de mort. Une chape de glace croulait sur eux, pénétrait sous leurs vêtements, rongait déjà les visages et les mains. Erik croyait avoir le nez et les oreilles gelées, et il tremblait dans sa tenue. Ses camarades subissaient le même sort. Ils en claquaient des dents par instants sans parvenir à trouver la moindre thermie. Cela paraissait absolument atroce. Mais le moyen de ne pas continuer ?

Ils descendirent, ils descendirent longuement.

On pouvait estimer, de façon très approximative, qu'on atteignait maintenant un niveau très bas qui devait dépasser de beaucoup celui correspondant à la base des quatre Pyramides constituant l'ensemble du palais-forteresse-laboratoire.

Ils s'enfonçaient sous le sol, atteignaient ce qui était le sous-sol. Et au fur et à mesure, ils pouvaient croire qu'ils auraient de plus en plus froid. Cela devenait insupportable et leurs membres commençaient à s'engourdir.

Par deux fois, Erik trébucha sur les marches que le froid rendait glissantes, un peu comme si elles étaient enduites de verglas. Le troubadour se rendait compte, non sans une certaine amertume, que privé de sa

précieuse cithare et des sons harmonieux qui le vitalisaient, ses expériences de lévitation l'épuisaient très rapidement.

Tog, sans doute, était très las lui aussi. Il avait donné énormément de lui-même pour ouvrir la porte magnétique. Les accumulateurs humains ne se rechargeaient pas tellement vite. Looz était peut-être un peu moins fatigué. Mais depuis le drame de la Mouche de fer il était si peu loquace qu'on ne savait plus grand-chose de l'homme de Procyon.

Erik se sentait mal à l'aise et il hésitait de plus en plus dans la descente. Il fut surpris de sentir un bras qui venait le soutenir en le prenant sous le coude. Dans la faible lumière, il reconnut Aloysius.

Le moine, pendant son séjour à la forteresse des Pyramides de Jade, avait évolué. Cette période sédentaire, mais offrant beaucoup de soins, une vie hygiénique et une nourriture des plus convenables en avaient fait un autre homme. Il était loin du bonhomme maigre, anguleux, lugubre, qui siégeait au tribunal du Saint-Office. Il avait gagné en force, en santé. Tout naturellement, il venait aider Erik dont il avait constaté les difficultés de progression.

Erik ne dit rien, mais se laissa faire. Et l'étrange randonnée en profondeur se poursuivit.

Le froid paraissait augmenter. Par contre la lumière se faisait moins diffuse et ils pouvaient commencer à reconnaître le lieu où ils accédaient. D'immenses souterrains, très probablement. Des voûtes élevées irradiées par un éclairage toujours discret émanant de rampes jetant une clarté indirecte, dissimulées qu'elles étaient dans des sortes de rainures des murailles. Murailles d'un vert très sombre, ainsi qu'elles apparaissaient. Mais il semblait bien que le minerai qui constituait les soubassements de ce palais hors du commun était là encore du jade.

Les fugitifs, pendant un bon moment, avaient pu redouter une poursuite mais il semblait bien que, pour l'instant du moins, les Iol's aient perdu leur trace, n'imaginant sans doute pas qu'ils aient pu franchir la porte magnétique. État de situation qui ne durerait vraisemblablement pas. Lancés comme ils étaient, leurs adversaires fouilleraient l'ensemble des Pyramides de Jade et ne tarderaient pas à sonder également les soubassements.

Il faisait si froid maintenant que la condensation atmosphérique dégénérait en un semblant de neige. De petits points blancs, brillant

vaguement, descendaient lentement de la voûte. Ils avaient atteint le bas de l'infernal escalier et commençaient à fouler un sol, sans doute de jade lui aussi, sous cette chute neigeuse en vase clos.

Titubant, se soutenant mutuellement, glissant sur ce terrain verglacé, les extra-planétaires allaient, sans savoir où. Ils passaient sous les voûtes qui constituaient une crypte très vaste. Mais ils commençaient à découvrir que ce lieu étonnant n'était nullement désertique et que des éléments insolites y étaient installés.

On ne voyait aucun humain. Aucun être métallique non plus. L'automatisme devait régner dans ce gouffre réfrigérant.

Ils avançaient.

Ils tressaillirent tous les cinq à la fois en apercevant une forme très violemment lumineuse, d'un écarlate accusé, qui jaillissait au fond de la crypte, montait à une vitesse folle et disparaissait, jetant au passage des reflets d'escarboucle sur les flocons.

Ils s'arrêtèrent, stupéfaits, angoissés.

— C'était...

— ... Un être de feu !

— Il y en a donc ici ?

— Et si c'était leur repaire ? Si c'était de là que sortent ces monstres fantastiques qui sont les armes les plus redoutables des Iol's ?

Un moment, ils demeurèrent silencieux. Mais ce fut Erik qui rompit le mutisme général, mutisme qui indiquait les pensées galopantes d'eux tous :

— Si c'est cela... Après tout, notre mission ne consistait-elle pas justement à venir à la recherche du secret des Iol's ?

Silence, de nouveau. Les autres réfléchissaient. Arracher aux Iol's l'explication suprême ? C'était risqué et plus encore. Mais au point où ils en étaient...

Presque automatiquement ils se remirent en route. Et ils virent.

Personne, toujours. Aucun humain. Mais une installation formidable, soigneusement aménagée sous la gigantesque forteresse de jade.

Ils apercevaient, dans la semi-lumière, des machines dont ils étaient bien incapables d'apprécier la nature et la puissance. Tout cela luisait de façon

sinistre et bien qu'il n'y eût là que des choses mécaniques, évoquait une légion de démons tapis au fond du souterrain.

Un ronron incessant leur parvenait. Cela fonctionnait en permanence, selon un rythme inconnu. Mais il était bien certain que c'était une véritable usine, le plus formidable des ateliers et que tout devait s'y dérouler selon une norme établie à l'avance avec le plus grand soin.

Ils avançaient, ils avançaient encore. Et ils commençaient à distinguer une sorte d'avenue s'étendant très loin, entre deux rangées de constructions basses, dont ils ne pouvaient encore déterminer la nature.

Ces éléments, rigoureusement alignés sur deux rangées se faisant face, paraissaient strictement identiques entre elles. Longues de près de trois mètres, hautes d'un peu moins de deux, elles engendraient des reflets luisants. Les cinq compagnons, fascinés, cherchaient à comprendre.

— Des tombeaux !... murmura Aloysius.

Avait-il raison ? En avançant encore ils se trouvèrent au centre de l'allée façonnée par l'écartement des deux alignements. Et ils pouvaient à loisir détailler quels étaient ces curieux monuments.

— Ce sont des gisants, dit encore Aloysius, qui pensait évidemment à ce qu'il connaissait de sa planète patrie.

Les autres ne disaient rien et écarquillaient les yeux. En fait, il y avait pour chaque monument un socle apparemment de métal et, au-dessus, une sorte de cercueil transparent de cristal ou d'une matière analogue. Et un homme était étendu dans chacun de ces sarcophages d'un style inédit.

Un Iol's. Les extra-planétaires connaissaient bien la race des ennemis de Terakl'a. Minces, élancés, assez filiformes et cependant musclés, tels étaient en général les types humains des Iol's. Tous ceux qui étaient là – morts ou vivants – avaient les yeux clos et demeuraient immobiles. Toutefois, en s'approchant, on n'avait nullement l'impression de la mort. Ils vivaient, c'était certain.

Sommeil ? Catalepsie ? Hypnose ?

Tout cela échappait aussi bien à Erik qu'à Aloysius et tout autant à Looz, Tog et Akké. Ils constataient, rien de plus.

— Ils dorment !

— Oui. On dirait qu'ils respirent... mais c'est très faible !

Les Iol's ainsi étendus étaient tous torse nu, portant seulement le pantalon ajusté de leur milice, ce qui laissait à penser qu'ils appartenaient aux forces armées. D'ailleurs les sujets étaient jeunes et solides, tels des guerriers.

Mais ce qui frappait c'était que tous supportaient, posée sur le plexus solaire, une sorte de petite boîte de métal, hérissée de pointes en étoile multiple. Une étoile qui étincelait et irradiait de feux colorés et chatoyants, évoluant sous le regard.

Ils sursautèrent tous et se rejetèrent en arrière avec des exclamations de terreur.

Un des gisants, tout proche, n'avait certes nullement bougé. Mais au-dessus du sarcophage, une flamme immense avait fait son apparition. Foudroyés, les cinq virent se former, à la vitesse de l'éclair, une silhouette humaine qui fonça vers le haut de la crypte et s'effaça aussi vite qu'elle était née.

Gorges sèches, haletants, ils râlerent :

— Un homme de feu !

— La légion ! C'est de là qu'elle naît !

— Regardez !... Un autre !

— Et là !... Et là... D'autres encore !

De chaque sarcophage où un Iol's paraissait dormir, jaillissait un être de feu qui s'envolait littéralement et s'évanouissait. Ils constatèrent, après être quelque peu revenus de leur stupéfaction, que des ouvertures étaient pratiquées dans la voûte et que c'était par là que disparaissaient les créatures diaboliques.

Looz murmura :

— C'est ainsi qu'ils les créent, les êtres de feu... Ils jaillissent d'un organisme humain... Un homme plongé dans le froid. Et c'est sa force vitale qui est catalysée par la boîte en étoile... Par un procédé connu d'eux seuls, les Iol's se métamorphosent, métamorphosent leurs guerriers humains en créatures uniquement constituées d'un élément fulgurant et...

Une voix résonna soudain sous la voûte, une voix sortant d'un micro, disant dans cette langue terakl'a qu'ils connaissaient tous :

— Très bien expliqué, seigneur Looz... Les hommes de Procyons sont intelligents et instruits... Vous avez très exactement compris notre façon d'agir... Mais vous conviendrez que vous et vos amis en savez vraiment déjà trop... Et qu'en aucun cas vos alliés terakl'as ne doivent être au courant de la façon dont naissent nos guerriers de feu...

Les cinq extra planétaires réagirent avec mollesse. Ils étaient à bout. Erik tenta bien de s'envoler, Tog de donner quelques coups, Looz de se multiplier. Il était déjà trop tard. Ils étaient enveloppés de partout par une horde de Iol's qui arrivaient de tous les angles du souterrain.

Ils furent rapidement terrassés, enchaînés, emmenés hors de ce lieu fantastique qui servait de couveuse aux terrifiants combattants engendrés à partir d'organismes humains par la science extraordinaire des Iol's.

Un peu plus tard, un farthc, qui commandait un groupe d'hommes et de démons de métal avec mission de ne plus laisser seuls les captifs une seule minute, leur déclara :

— Désormais, vous êtes considérés comme dangereux. Nous ne pouvons plus vous accorder la moindre confiance. En conséquence, vous allez servir de sujets d'expérience pour nos chercheurs... Vous êtes des humains d'exception et nous espérons extirper, de nos cerveaux comme de vos organismes, les résultats scientifiques les plus satisfaisants possible !

CHAPITRE XVII

Qui avait eu l'idée de cette tentative diabolique ? Dans un monde communautaire comme celui des Iol's bien des choses semblaient dans l'anonymat. La pensée individuelle n'était admise que dans la mesure où elle servait, s'adaptait, s'assimilait totalement à la masse, où elle devait alors se fondre et s'effacer au profit général.

Il serait donc toujours impossible de savoir quel Iol's avait songé à utiliser les captifs comme champs d'expérience pour la recherche du secret de ces sons et ultrasons, vibrations qui avaient été seules capables jusque-là de dissocier ces spectres flamboyants qu'un système cryobiologique préparait, avant de le céder à un appareil réalisant la mutation de la vitalité thermique extirpée du sujet humain mis en état de stagnation absolue.

Les Pyramides de Jade dressaient leurs formidables silhouettes qui paraissaient défier le ciel de Huur. Ces quatre gigantesques solides dominaient une contrée accidentée, très éloignée de Terakl'a-Major et bordée à un lointain horizon de montagnes abruptes qui limitaient le Pays-de-L'air-Vivant.

Comme toujours, l'esplanade centrale servait de terrain d'exercice pour les forces miliciennes. Mais les Iol's, sous l'impulsion d'une initiative qui devait demeurer ignorée, avaient installé un curieux dispositif entre deux des Pyramides.

Il s'agissait d'une véritable série de harpes de diverses dimensions. On avait utilisé, pour tendre les cordes, des cadres à la géométrie aussi diverse que possible afin de varier les surfaces vibratoires. Et les cordes utilisées pour le grand travail que cela représentait étaient elles-mêmes composées de toutes les matières possibles. Il y avait des fils de métal et des fils de verre, des éléments végétaux, d'autres fabriqués avec des entrailles d'animaux. On avait même su se servir de la soie incroyablement résistante émise par certaines araignées titanesques qui abondaient dans une forêt proche et dont la résistance n'avait d'égale que la souplesse et l'élasticité.

Harpes fantastiques, harpes de souffrance et de mort aussi.

Des équipes spécialement choisies dirigées par des techniciens audio-phoniques travaillaient sans relâche. Mais il fallait, avant même de comprendre comment les harmoniques inconnus agissaient sur les fantômes fulgurants, mesurer aussi minutieusement que possible les effets de cette symphonie échevelée sur des organismes humains. Et c'était ainsi que, tout naturellement, on avait fini par prendre comme cobayes les cinq extra-planétaires puisque, de toute façon, nul n'ignorait que leur sort était réglé et qu'à plus ou moins longue échéance il serait opportun de s'en débarrasser par une désintégration sans bavures.

Auparavant, les Iol's avaient voulu en savoir davantage sur ces humains d'autres mondes ainsi venus se jeter dans la gueule du loup.

Erik, Tog, Aloysius, Looz et Akké avaient été soumis à des interrogatoires, tests, sondages, études, analyses, psychanalyses, radiographies, électro-diagrammes, électrocardiogrammes, etc., depuis plusieurs jours.

D'un commun accord, ils étaient aussi passifs que possible. Aucun d'entre eux ne faisait montre de ses qualités d'exception. Ils se bornaient à déclarer à leur tourmenteurs qu'ils se trouvaient « comme ça » à l'état naturel et qu'ils contrôlaient assez mal leurs exploits réalisés seulement dans des moments de violente émotion, comme des réflexes spontanés et irréfléchis.

Les Iol's n'en avaient pas tiré d'avantage. D'ailleurs, Aloysius demeurait parfaitement hors de tout cela puisqu'il n'était qu'un homme dénué de pouvoirs particuliers. Akké s'était toujours gardé de dévoiler son rayonnement télépathique. Looz restait plus morne que jamais, tel un jouet entre les mains de ceux qui l'assaillaient de toute part. Il en était de même pour Tog et Erik, qui ne présentaient plus rien évoquant, soit la force électrodynamique, soit quelque possibilité de lévitation.

Si on ne les avait pas soumis – pas encore – à la torture, c'était selon toute vraisemblance qu'on les ménageait, qu'on voulait aller jusqu'au bout afin de leur arracher le maximum de renseignements.

Ils sortaient plus épuisés que jamais de ces séances qui duraient des heures et les traitements physiques (radios, piqûres, analyses et analogues) leur paraissaient encore moins redoutables que les questions multiples dont ils étaient agressés par ces spécialistes de la recherche psychique qui,

comme cela devait se passer par la suite dans d'autres univers, manquaient le plus souvent de la plus élémentaire psychologie.

Et puis, les Iol's commençant sans doute à comprendre qu'ils en savaient assez sur leurs prisonniers, qu'ils n'en tireraient pas grand-chose de plus, d'autant que le traitement auquel on les soumettait achevait de détruire leurs pouvoirs hors série, on les avait abandonnés à la discrétion de chercheurs d'un autre ordre.

À la base du gigantesque dispositif des antennes-harpes, toutes inspirées et interprétées à partir de celle construite par les Terakl'as et récupérée sur l'épave de la Mouche de fer, un homme était étendu, solidement enchaîné, littéralement écartelé sur un socle établi en conséquence. Socle auquel attenaient un nombre impressionnant de filaments métalliques eux-mêmes reliés à divers appareils de contrôle où se multipliaient les cadrans, les voyants, les sonneries et tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, pouvait correspondre dans un esprit de mensuration aux réactions émanant d'un organisme humain soumis à des impulsions variées.

Cet homme, était Tog. On avait imaginé un tel procédé afin de savoir si, de ce corps si curieusement générateur d'une force électrique de nature inconnue, on pouvait non seulement comprendre le processus dynamiseur interne, mais encore tenter de le juxtaposer avec les vibrations infinies que les spécialistes tentaient de faire naître de l'ensemble de cordes tendues entre les Pyramides de Jade.

Autour du malheureux, qui demeurait ainsi, incapable du plus simple mouvement, les yeux tournés par force vers le ciel, il y avait quatre autres victimes.

Erik et Looz, Akké et Aloysius.

D'eux, on attendait autre chose. Sans plus tenir compte du fait qu'Erik était capable de s'envoler ou Looz de se multiplier, on les avait joints à leurs deux malheureux compagnons. Ils étaient étroitement liés dans cette toile arachnéenne formidable des antennes-harpes. À leur corps attenaient, comme pour le pauvre Tog, ces fils les reliant aux machines de contrôle. Une foule de techniciens alentour se pressait, avides d'étudier les révélations des correspondances magnétiques.

Et le supplice commença !

Il s'agissait de voir ce que donnerait tout d'abord une seule gamme, puis un ensemble. Par la suite – on avait fait appel à des musiciens habiles – les Iol's s'évertuèrent à composer de véritables symphonies, parfois parfaitement harmonieuses, parfois atteignant la cacophonie qui n'explaterait sur la planète patrie d'Erik que quelques siècles plus tard, lorsque le chaos s'installerait jusque dans la musique et les arts annonçant ainsi la Grande Déchéance.

Pendant un long moment, Erik et ses compagnons ne ressentirent pas grand-chose de particulier. Ils étaient quelque peu assourdis et exaspérés par ces ruissellements de sons qui pleuvaient littéralement sur eux, mais après tout cela demeurerait assez supportable.

Cela se gâta quand les dissonances entrèrent en jeu.

Étroitement assimilés au réseau de cordes vibratoires dont les divers matériaux donnaient des résultats extrêmement différenciés, les quatre hommes, et Tog qui n'avait rien à leur envier, commencèrent sérieusement à souffrir.

Toute leur chair était parcourue de frissons correspondant aux impulsions musicales ou anti-musicales, tantôt parfaitement harmonieuses et brusquement devenant discordantes à l'extrême, ce qui faisait qu'ils passaient de l'euphorie suprême à l'irritation absolue, de la volupté naissant d'accords nobles et puissants à des grincements insupportables lesquels, par le truchement du réseau électromagnétique implanté dans leur chair par de nombreuses électrodes, les amenaient à un état d'exaspération, de déchirement impossible à décrire, à comprendre, mais qui les tenaillait, les déchirait en ondes successives, heurtées, contradictoires, et les laissaient pantelants, à bout de souffle, gémissant de ces afflux qui se déversaient sur eux et en eux comme un torrent de sons et de bruits allant du grave au suraigu, atteignant parfois à des fréquences inimaginables.

Et cela dura, dura. Les Iol's, massés autour de leurs cadrans, suivaient avec passion les résultats ainsi obtenus, parfaitement dénués de toute compassion à l'égard des malheureux dont les chairs palpitantes faisaient les frais de cette recherche hautement intéressante et éducative.

Quand enfin on jugea qu'il fallait cesser, que les sujets ne résisteraient plus très longtemps sans atteindre à la démence, on les ramena dans le quartier où ils étaient désormais confinés. Quartier que commandait un

farthc avec un commando sans pitié. Inutile de dire qu'ils ne voyaient plus d'aimables infirmières mais n'avaient pour compagnie que des démons de métal.

On ne les laissait pratiquement plus jamais seuls, sauf évidemment pour dormir. On les avait confinés dans une vaste cellule où ils étaient sévèrement bouclés au tomber de la nuit. Épuisés par ces séances expérimentales qui leur apportaient tant de souffrances, les malheureux s'abattaient comme des brutes sur leurs couches. Et cherchaient enfin quelque repos, parfois troublé, ce repos, par la douleur qui demeurerait, tenace, après ces séances effrayantes.

Le rythme en était capricieux. Ils se demandaient, dès le réveil, si on allait encore venir les chercher pour agir sur eux à la recherche des effets sonores. De toute façon, les androïdes étaient toujours là.

Ils avaient conscience, après avoir sérieusement remonté la pente, qu'ils recommençaient à s'épuiser et à perdre le bénéfice de leurs facultés spéciales. Et une nuit, après deux ou trois jours d'arrêt succédant à une série d'expériences plus affligeantes les unes que les autres, les captifs des Iol's échangeaient encore quelques pensées, à la faveur de la nuit.

Ils évoquaient ce qui pouvait se passer à Terakl'a-Major. Ils n'avaient bien entendu aucun écho de ce qui pouvait se dérouler sur la planète Huur. Il leur paraissait invraisemblable que leurs alliés ne se soient pas lancés à la recherche de la Mouche de fer. Mais de là à imaginer que ceux de Terakl'a allaient déclencher un conflit pour venir les délivrer, il y avait tout de même une nuance.

Erik avait tenté à plusieurs reprises un contact mental avec Odd. Il avait appris que les communications télépathiques étaient des plus favorables pour les personnes entre lesquelles existaient des liens affectifs. Toutefois, sans doute en vertu de la très grande distance qui séparait Terakl'a-Major des Pyramides de Jade, il n'avait obtenu aucun résultat.

Ils devisaient cette fois, à voix basse, redoutant d'être épiés, et ayant également su ce qu'étaient des micros-espions. L'espoir s'amenuisait en eux. Ils estimaient de plus en plus, et avec juste raison sans doute, que les Iol's, quand ils croiraient avoir obtenu d'eux le fruit de leurs recherches, les annihileraient purement et simplement.

Erik parlait de ses essais vis-à-vis de la belle Odd. Akké chuchota tout à coup :

— Et si j’essayais de te servir de relais ?

— Que veux-tu dire ?

— Chez moi, on m’a dirigé vers ce genre d’expériences. Tu sais que je possède un cerveau qui irradie fortement et que, très souvent, je peux « voir » certaines choses de très loin ?

— Oui. Mais encore ?

— Tu essayes de toucher mentalement Odd... Tu n’y parviens pas... Moi, si tu veux, voici ce que je te propose : tu t’adresses à Odd, mais en passant par ma pensée. Et je retransmets... Ou tout au moins, dit modestement le petit homme, je tente de retransmettre... J’ai pu quelquefois faire des choses estimables, tu sais ?...

Erik bondit :

— Et tu ne m’as pas dit cela plus tôt ?

— Nous n’en avons jamais parlé !

— Alors ? On essaye ?

Les trois autres écoutaient. Tog, très las, se sentant littéralement « vidé » de son fluide électrique, cherchait tout ce qui pouvait représenter une parcelle d’espoir. Aloysius, depuis qu’ils étaient torturés presque quotidiennement, évoluait et ne se braquait plus contre les événements. On le voyait souvent songeur, méditant sur de tout autres sujets que ses préoccupations antérieures. Looz, lui, restait neutre, toujours en proie à son chagrin.

Longuement, Akké et Erik tentèrent la communication mentale. Leurs compagnons, cette nuit-là, ne dormirent guère. Les deux hommes parvinrent à quelques résultats de l’un à l’autre, mais il était évident qu’ils manquaient d’entraînement sur ce sujet. L’aube arriva sans succès réel. Et les Iol’s firent leur apparition, et il y eut encore pour les malheureux une journée épouvantable où Tog, écartelé au sol, sentant ses forces absorbées par les électrodes, et les autres suspendus entre les fils de la toile d’araignée fantastique faite des antennes-harpes, subirent les tentatives plus ou moins évidentes des savants iol’s.

On suscitait des légions de feu pour les soumettre aux ondes émanant de cet immense réseau sonore. Parfois, certains individus flamboyants faiblissaient, ce qui indiquait une fréquence nocive pour leur constitution extra-biologique. Et les Iol's étudiaient le cas frénétiquement, passionnément, récidivant l'essai, au grand dam des malheureux dont les organismes suppliciés en faisaient les frais.

Ils étaient bien las, ce soir-là, mais Erik, serrant les dents, harcela Akké pour tenter un nouvel envoi mental. Il s'en fallut encore de trois nuits avant qu'ils aient un résultat.

L'émission jaillissait du cerveau du troubadour, atteignait immédiatement celui de l'homme de Spica qui s'évertuait à l'envoyer vers Terakl'a-Major.

Enfin, il y eut un résultat.

Dans l'esprit des deux hommes se forma soudain une image, encore floue, encore fuyante. Mais qu'Erik reconnut, le cœur battant. Celle d'une jeune femme blonde envers laquelle il n'y avait aucune erreur d'identité.

Odd... Odd de Terakl'a-Major !

Erik l'appela, de toutes ses forces, crispé à l'extrême. L'émission atteignait une fréquence tellement élevée qu'Akké grimaçait, sentant son crâne littéralement traversé de la pensée d'Erik qui s'exprimait en ondes fulgurantes. Et ce jusqu'à ce qu'ils perçoivent, l'un comme l'autre, un embryon de réponse.

Là-bas, Odd, saisie d'une intuition naissant elle ne savait encore comment, se sentait contactée.

Elle tenta de répondre, tâtonna un bon moment, finit par atteindre une certaine longueur d'onde. En elle naquit la vision fugace, mais certaine, d'Erik. D'Erik, l'homme qu'elle avait ramené de la planète Terre et qui avait été son amant.

Alors elle réalisa ce qui se passait et, en personne initiée, en esprit profondément scientifique, elle se plongea dans un état mental aussi réceptif que possible. Et les messages commencèrent à lui parvenir.

Longuement, peinant beaucoup, captant des pulsions promptement tronquées, mutilées, effacées, Odd réussit à saisir petit à petit le sens de cet appel. Elle sut que c'était Erik qui lui parlait ainsi, que la Mouche de fer

était détruite, que quelques survivants – les extra-planétaires – étaient captifs de la forteresse des Pyramides de Jade. Elle sut, et elle frémit quand elle put déchiffrer l'émission, qu'ils connaissaient maintenant le secret des Iol's.

Elle envoya une pensée lénifiante et affectueuse à la fois, rassurant Erik, lui promettant qu'elle allait alerter les autorités de Terakl'a-Major. Et, de part et d'autre, cerveau vide, Akké et Erik d'un côté, Odd à l'opposé, interrompirent l'expérience.

Mais l'espoir revenait. Les prisonniers endurèrent encore deux fois de suite les terribles effets des antennes-harpes. Les Iol's paraissaient avancer dans la recherche. Bientôt, le mystère de ces ondes sonores ainsi obtenues leur serait absolument familier.

Cependant, de telles séances dévoraient la vitalité des captifs. Ils se cramponnaient à une espérance. Odd, en un nouveau duplex aussi pénible que les précédents, annonçait une expédition de Terakl'a, ayant pour but d'en finir avec les Pyramides de Jade. Ainsi, la délivrance était possible, sinon absolue, puisque, de toute façon, les Iol's réagiraient avec vigueur.

Les prisonniers envisageaient une nouvelle révolte, à la faveur des combats qui ne manqueraient pas de se livrer quand la forteresse serait investie. Malheureusement, ils se sentaient désarmés. Tog, privé de son fluide, s'avouait n'être plus bon à grand-chose. Erik se sentait incapable de lévitation, Looz disait de sa voix morne que la bilocation l'épuiserait promptement.

Ce fut alors que Looz s'approcha, pendant la nuit, d'Erik :

— J'ai quelque chose à te dire, concernant Tog...

— Je t'écoute.

— C'est important. En fait, c'est Akké qui me l'a soufflé... Il a lu dans le cerveau de Tog. Fortuitement, en cherchant le contact avec Odd pour toi... Les ondes ont capté une interférence.

— Et qu'a-t-il appris ?

— Que Tog est encore capable de nous aider en cas de rébellion... qu'il est susceptible de retrouver sa force électrique !

— Mais comment, Dieu du ciel !

— Selon un procédé qu'il ne veut pas nous révéler... Et Looz se pencha à l'oreille d'Erik, chuchota quelques phrases.

Dans la pénombre de la cellule, Erik pâlit.

— Tu es sûr ?

— Absolument. S'il n'a pas parlé, c'est qu'il ne veut pas, vis-à-vis de nous, demander une telle chose...

Erik serra la main de son ami Looz :

— Merci... Il faut que nous réfléchissions...

Ils dormirent mal, cette nuit encore. La journée leur épargna de servir de sujets, les Iol's devant s'occuper à autre chose, sans doute à classer les résultats obtenus par les divers essais.

Le soir, Tog se vit soudain entouré de ses quatre compagnons :

— Tog, nous savons...

— Vous savez quoi ?

— Ne fais pas l'imbécile ! Nous savons que c'est par scrupule, par délicatesse, que tu te refuses à retrouver tes forces... Alors que tu sais très bien comment tu peux y parvenir !

L'homme d'Eridan bondit :

— Comment savez-vous... ?

— J'ai lu dans ta pensée... sans le faire exprès d'ailleurs, avoua Akké.

Tog parut accablé. Erik dit doucement :

— Nous te remercions, car tu as voulu nous ménager. Écoute : bientôt, Odd nous l'a promis, ceux de Terakl'a vont attaquer. Nous ne pouvons demeurer inactifs et ce sera notre dernière chance. Il faudra sortir d'ici à tout prix. Or nous ne pouvons rien sans toi. Toi seul peux détruire les démons de métal. Looz et moi tenteront ce que nous pourrons... Mais sans ton fluide, rien n'est possible. Est-ce que tu es d'accord ? Tog acquiesça silencieusement.

— Tog... Tu peux retrouver ta force... Ce qu'il te faut... du sang... du sang humain. Frais ! Vital ! Instantanément, et pendant un bon moment, tu redeviendras toi-même, si las, si épuisé sois-tu. Alors, il faut que tu

acceptes de t'abreuver au sang d'un d'entre nous au moment où Terakl'a attaquera ! Il le faut !

Tog se voila la face. Oui, c'était la vérité. Il savait – ce qui avait été démontré sur son monde natal – qu'il était plus fort, plus efficace que jamais, si on le nourrissait de cette manière vampirique. Mais il s'y était toujours refusé, le procédé lui répugnant.

Il les pria de le laisser dormir. En fait, il voulait méditer sur la proposition d'Erik, appuyé d'ailleurs par les trois autres.

Ils n'attendirent pas longtemps. Deux jours après, ayant subi une nouvelle séance d'expériences aussi cruelle que les précédentes, Erik et Akké, par contact en duplex avec Odd, apprirent l'envoi vers les Pyramides de Jade d'une véritable escadre de Mouche de fer.

En pleine nuit, alors qu'ils ne dormaient pas, qu'ils guettaient l'alerte, ils entendirent les prémices de l'assaut. Les Iol's, en un instant, se mirent en alarme et le branle-bas de combat résonna à travers les Pyramides de Jade.

Les cinq captifs furent sur pied, s'habillèrent rapidement.

On regardait Tog. Tog qui hésitait encore.

Erik vint vers lui, souriant :

— Nous n'avons plus d'armes... Pas même un couteau. Les Iol's nous ont désarmés...

Tog eut un geste vague, désabusé :

— Mais tu as des dents, Tog !

Posément, le troubadour se mit torse nu, s'avança. Tog tremblait légèrement.

— N'hésite plus... Mords ! Bois mon sang ! Et tu seras fort ! Et tu détruiras nos gardiens de métal !

Alors Aloysius se précipita, bouscula Erik :

— Non ! Pas lui ! Moi ! Moi... Tog ! Écoute-moi, je ne veux pas que tu boives le sang d'Erik... Je te donne le mien... Tog secoua la tête :

— Je te remercie, Aloysius, mais... mais tu... tu n'es pas jeune, comme Erik. Il me faut, c'est vrai, du sang pour me revitaliser. Mais le sang d'un être jeune et vigoureux...

Aloysius recula, baissa la tête. Oui, son sacrifice était inutile. Il était vieux, et n'offrirait qu'un sang appauvri et stérile.

Erik saisit la main du moine. Aloysius étouffa un sanglot. Le troubadour se dégagea doucement, vint vers Tog, posa l'index sur son sein :

— Va, Tog. Prends le sang de mon cœur... Looz et Akké étaient silencieux, bouleversés. Tog râla :

— Je te demande pardon, Erik...

Il avança son museau, découvrant soudain des dents de loup.

Dans un grondement formidable, les Mouche de fer commençaient à bombarder les Pyramides de Jade.

CHAPITRE XVIII

La bataille faisait rage. Les Terakl'as disposaient, pour le combat, d'un certain type de Mouche de fer voisin du jet. Si bien que la formation avait atteint une altitude considérable avant de foncer en piqué sur les Pyramides de Jade. Ceux de Iol's étaient en alerte permanente et possédaient un armement efficace. Toutefois, un savant brouillage des radars par Terakl'a leur avait ôté le moyen de détection nécessaire à prévenir l'assaut.

Dans la forteresse, on s'était repris rapidement et tous les moyens possibles étaient mis en jeu pour parer l'assaillant. Déjà, un tir judicieusement ajusté avait abattu deux Mouche de fer dans un torrent de flammes.

Mais les Terakl'as paraissaient avoir l'avantage, eu égard sans doute à l'effet de surprise. Ils poursuivirent le pilonnage des Pyramides de Jade et une de ces quatre tours formidables avait été sérieusement atteinte, littéralement décapitée, tronquée par les projectiles désintégrant lancés des aéronefs de combat.

Une escadre de Iol's se préparait à la riposte et bientôt l'engagement se continuait dans le ciel, sans préjudice d'un échange de coups terribles entre le sol et la forteresse.

La nuit de Huur était illuminée de feux sanglants. Des flèches iridescentes, des éclats fugaces plus violents que des éclairs, des explosions, des impacts qui tous occasionnaient de part et d'autre des dégâts considérables, tout cela formait un véritable chaos. Les Iol's connaissaient leurs ennemis mais ils n'avaient pas supposé qu'ils se soient ainsi livrés à pareille provocation.

En fait, ce qui avait déterminé l'initiative de Terakl'a-Major, c'était tout bonnement le message mental qu'Erik avait réussi à adresser à Odd par le truchement du cerveau exceptionnel d'Akké.

La jeune femme avait fait un prompt rapport et on avait surtout retenu ceci :

Les extra-planétaires, seuls survivants de l'expédition, étaient retenus aux Pyramides et, par un procédé connu d'eux seuls, avaient réussi à percer le secret des légions de feu. N'était-ce pas le but de leur mission ? Les créatures fantastiques, depuis des décennies, étaient le désespoir de Terakl'a. Jamais encore on n'avait réussi à les contrer, hormis depuis l'arrivée du troubadour de la Terre. Par la suite, on avait espéré parvenir à d'excellents résultats grâce aux antennes-harpes, ce qui était un très grand pas en avant. Et voilà que les captifs faisaient savoir à leurs alliés qu'ils savaient enfin comment les Iol's s'y prenaient pour susciter de tels commandos. La pièce manquante au puzzle grâce auquel on espérait bien, à Terakl'a-Major, réduire une fois pour toutes la nation rivale.

C'était donc, au-dessus et autour des Pyramides de Jade, un conflit très complexe. De nombreux corps, morts ou blessés, jonchaient la vaste esplanade centrale d'où étaient braqués une série de tubes gigantesques qui crachaient feu et mort en direction des Mouche de fer. Toutefois leur tir était très gêné par la présence des aéronefs des Iol's qui entraient en jeu, et on risquait fortement d'endommager l'ami pour atteindre l'ennemi.

Dans la crypte profonde, on travaillait fébrilement.

Un commando de guerriers s'était précipité et chacun d'eux, au lieu de se rendre sur le champ de bataille, s'empressait de s'allonger dans un sarcophage de cristal. Une équipe de techniciens s'empressait alentour et disposait, sur le plexus de chacun de ces curieux soldats, une certaine petite botte de métal supportant un non moins curieux dispositif en étoile irradiante et fluorescente.

Et dans le froid glacial qui régnait en permanence, dans les minuscules flocons qui tombaient de la voûte, les laborantins s'agitaient, branchaient, connectaient, établissaient des circuits, conditionnaient les gisants vivants pour les précipiter dans la catalepsie nécessaire à la catalysation de leur thermie propre.

Par le transformateur génial, cette thermie extirpait alors de chaque guerrier une apparence humaine, une sorte de corps astral fulgurant qui s'élevait au-dessus du sarcophage et filait vers une des ouvertures de la voûte pour aller prendre rang dans la légion qui commençait à se former entre les Pyramides de Jade.

L'intervention du commando de feu gêna beaucoup l'action des Mouche de fer.

C'était cela, et plus que tout autre, qui était redouté de ceux de Terakl'a. On avait équipé, pour l'expédition de reconnaissance, un seul aéronef, celui qui avait amené les extra-planétaires, d'une antenne-harpe. Mais les engins de combat en étaient démunis. Si bien que la légion de feu commença à faire de sérieux ravages parmi les éléments de l'escadre, par ailleurs harcelée des coups que lui portaient les vaisseaux volants envoyés par les Iol's.

Et puis un fait nouveau vint changer la face de la bataille.

Trop occupés par la défense, ceux de la Pyramide de Jade avaient négligé pour le moment de s'intéresser à leurs captifs. Déjà cependant, le bruit courait parmi les combattants que plusieurs androïdes avaient été détruits mais on ne savait pas que les coupables étaient justement les prisonniers. On pensait naturellement que les démons de métal succombaient sous les atteintes du bombardement qui ne cessait guère.

Et sur l'esplanade, un petit groupe parut tout à coup, dans l'illumination tragique consécutive aux feux du combat.

Ce fantastique orage de feu, de fer, de jets thermiques, de rayons fulgurants et désintégrants qui paraissait relier le sol et le ciel, qui jetait ses clartés sinistres sur les flancs polis et luisants des Pyramides de Jade, mit en relief les cinq silhouettes humaines qui apparaissaient, jaillissant des profondeurs de la forteresse.

En tête, marchait un homme trapu, puissant, à l'allure résolue. Et cet homme cognait tout ce qui se trouvait sur son passage, et irradiait d'étincelles.

Malgré leur désarroi, plusieurs Iol's tentèrent de tirer sur lui. Mais dès que l'un d'entre eux braquait une arme, plusieurs personnages l'entouraient subitement. Ceux qui connaissaient Looz pouvaient croire que tous n'étaient qu'un et que chacun de ces interrupteurs intempestifs était Looz et encore Looz. Mais cela suffisait à chaque reprise pour dérouter le tireur, ce qui permettait à l'homme d'Eridan de foncer sur l'agresseur et d'en finir, en l'envoyant au tapis dans un rejaillissement fulgurant, le laissant agité de convulsions frénétiques.

Derrière Tog, un jeune homme demi-nu avançait. Il portait au sein gauche une plaie sanglante. C'était là que Tog avait mordu, entamant la chair pour boire le sang du cœur d'Erik. Tog avait souffert à cet instant au moins autant que celui dont il déchirait la peau avec ses dents. Puis il avait aspiré goulûment le liquide de vie. Et l'être épuisé qu'il était avait retrouvé une force colossale, qui décuplait encore son invraisemblable faculté électrodynamique.

Erik était blême, épuisé. Il titubait mais marchait soutenu à la fois par Akké et par Aloysius. Derrière eux, Looz fermait la marche, sombre, silencieux, mais attentif aux moindres modalités du combat, ce qui lui permettait d'intervenir par multiplication spectrale chaque fois qu'un Iol's faisait mine de s'en prendre à Tog.

Une bordée de projectiles croula sur les Pyramides de Jade. Parmi les Iol's, c'était le désarroi total. Ils auraient pu croire la partie perdue, la suprématie paraissant revenir à l'escadre des Mouche de fer. Mais tout n'était pas joué pour autant car ils escomptaient encore beaucoup sur l'action des légions de feu.

En effet, l'escadre de Terakl'a subissait les assauts des terrifiants combattants pratiquement invulnérables, sans disposer de la moindre antenne-harpe.

Se croyant victorieux pendant la première partie de leur intervention, ceux de Terakl'a commençaient à redouter que la chance ne tournât plus en leur faveur, mais bel et bien contre eux, tant les Iol's fantômes, striant la nuit de leurs silhouettes fantastiques, portaient des coups redoutables à la fois aux aéronefs et aux équipages, s'introduisant à bord des appareils avec une vitesse incroyable.

— Il le faut... Il le faut... Aidez-moi ! râlait Erik.

Toujours précédé par Tog qui ne cessait de porter des atteintes mortelles aux derniers Iol's courant à travers l'esplanade, couvert d'autre part par les bilocations réitérées de Looz, soutenu par ses deux assesseurs, le troubadour parvint enfin, dans le tumulte indescriptible qu'éclairait effroyablement la lueur dramatique de la bataille, jusqu'au pied de cet ensemble d'antennes-harpes aménagé par les Iol's et qui avait été pour lui et ses amis un effroyable instrument de torture sous prétexte de servir la science.

Il serrait les dents. Il était épuisé par la perte de sang. Il eût été incapable du plus petit essai de lévitation.

Mais il savait qu'il pouvait encore agir, et de quelle façon efficace...

Soutenu, presque porté par Akké et Aloysius, il atteignit le pied de cette formidable toile d'araignée.

Au-dessus d'eux, le combat se déchaînait. Plusieurs aéronefs Iol's et une Mouche de fer tombaient à grand fracas, dans un rejaillissement d'éléments brûlants et fumants, projetant ça et là des corps inertes ou gigotant encore, qui s'écrasaient sur l'esplanade ou contre les flancs inclinés des Pyramides de Jade, alors horriblement ensanglantées.

Les spectres de feu tournoyaient autour des Mouche de fer, tels des insectes redoutables, et leur portaient des coups quasi impossibles à parer.

Alors, malgré le vacarme total, on entendit monter vers ce firmament de démenche, d'horreur et de mort, la plus extraordinaire des mélodies.

Maintenu par ses compagnons, protégé à la fois par Tog et Looz qui usaient l'un et l'autre à l'extrême de leur pouvoir quasi magique, Erik utilisait, lui, cet autre don qu'il savait doser et moduler à bon escient.

De ses mains fébriles, il caressait, palpait, pinçait les cordes multiples. Non plus de façon maladroite et empirique comme les Iol's qui n'en connaissaient pas encore la vraie nature, mais harmonieusement, mais rationnellement, déchaînant sur cette harpe de titans que les Iol's avaient ainsi construite un concert de puissantes vibrations qui montaient, montaient, emplissaient l'air, luttait contre le grondement de la bataille, ébranlaient les couches atmosphériques et s'élevaient vers les cieux, jusqu'à cette zone dominant les Pyramides de Jade où ne cessaient de se croiser les engins volants antagonistes, forces de Terakl'a contre forces iol's, et où les légions de feu commençaient à faire pencher la balance en faveur du peuple auquel ils appartenaient.

Ce fut la déroute.

Stupéfaits, les adversaires, tous à la fois, constatèrent que le phénomène étonnant se reproduisait. Sous l'afflux mélodieux, judicieusement émis sous les doigts agiles du troubadour, les fantômes fulgurants se déchiquetaient, se diluaient et la thermie ainsi vaincue devait réintégrer, dans la crypte de

glace, les organismes mis en condition pour sa libération et son utilisation belliqueuse.

Quelques farthcs iol's tentaient de reprendre leurs troupes en main. Mais la panique gagnait, la confiance s'effiloçait... D'une part, la légion de feu s'effaçait spectaculairement, privant les Pyramides de Jade de leurs plus redoutables défenseurs. D'autre part, au sol, c'étaient les androïdes, ces robots sur lesquels on fondait tant d'espérance qui succombaient sous les coups de l'homme électrique.

Si bien que le dernier carré des Iol's se vit promptement enveloppé, ceux de Terakl'a commençant sans retard à débarquer. Plusieurs Mouche de fer se posaient en effet autour de la gigantesque forteresse, voire sur l'esplanade.

Il y eut le dernier combat, le baroud d'honneur des Iol's. Ce qui acheva de les abattre, ce fut soudain l'apparition d'un groupe humain fantomatique. Looz, Looz et encore Looz. C'était hallucinant, ces multiples personnages qui étaient toujours semblables. Certes, s'ils eussent été de chair il eût été possible d'en venir à bout. Malheureusement pour les Iol's, les coups qu'ils portaient à ces apparences se perdaient dans le vide. Il y avait, au pied de l'antenne-harpe, un homme crispé, les dents serrées, s'épuisant en terribles efforts.

Looz, l'homme de Procyon, donnait tout ce qu'il pouvait de son pouvoir. Il se disait sans doute qu'il ne tiendrait pas longtemps à ce rythme. Jamais en effet Looz n'avait eu l'occasion de pareille bilocation. Cela devenait une véritable multiplication de ses reflets, si parfaitement réalisés que les Iol's s'y trompaient et s'énervaient en trucidant inutilement ces assaillants qui s'avéraient n'être que des ectoplasmes.

Et l'escadre de Terakl'a prenait position autour et à l'intérieur même de la citadelle des Pyramides de Jade.

Il y avait, comme toujours, des femmes parmi les combattants et on pouvait reconnaître Odd, Odd la belle guerrière qui arrivait en tête des premiers éléments et qui cherchait les extra-planétaires, et parmi eux le cher Erik, Erik qui l'avait appelée de si loin, ce qui avait déclenché l'invasion venue de Terakl'a-Major.

Parmi les cadavres et les débris des androïdes détruits, Odd et les assaillants en finissaient avec le dernier carré de résistance des Iol's. Et petit

à petit, l'envahissement des Pyramides correspondait à la reddition des vaincus, qui jetaient leurs armes les uns après les autres.

Dans une aube tragique, rendue plus sinistre par la lueur des incendies qui s'étaient allumés un peu partout, les épaves des aéronefs abattus de part et d'autre des deux armées, les Terakl'as prenaient possession des Pyramides de Jade.

Erik, défaillant, souriait au beau visage de celle qui se penchait sur lui et lui prodiguait autant les caresses que les soins. Akké, Aloysius, respiraient.

Malheureusement, Tog, à bout de forces, devait être transporté à bord d'un vaisseau volant et remis au service médical. Il avait épuisé son électrodynamisme pour un bon moment et il allait falloir le soigner sérieusement. Quant à Looz, on tenta en vain de le ranimer.

L'homme de Procyon, dans ce dernier combat, était allé jusqu'au-delà de ses efforts. Il avait usé de ses possibilités de bilocation, très certainement avec la conscience totale de son sacrifice. Pour sauver ses amis, il avait tout simplement donné sa vie.

La grande crypte était envahie par ceux de Terakl'a, conduits par Erik. Désormais, le secret des légions de feu n'en était plus un. La victoire s'avérait totale.

Pendant les jours qui suivirent le triomphe de Terakl'a, Erik, Tog, Akké et Aloysius connurent des moments particulièrement euphoriques.

À Terakl'a-Major on les avait fêtés comme des héros. Certes, on déplorait la fin héroïque de Looz, mais on le comprenait. De toute façon, il serait demeuré inconsolable de la disparition de Wa-Im. Tog reprenait vie. Erik connaissait des instants enchantés auprès de Odd. Quant à Aloysius, décidément métamorphosé, il s'« adaptait » à la vie de Huur, et à la vie tout court, grâce à une aimable « adaptatrice » que, cette fois, il ne repoussait plus.

Et puis le temps passa...

Odd, fine mouche, se rendait bien compte qu'Erik, malgré la belle vie qu'on lui faisait maintenant, demeurait parfois rêveur, mélancolique. Elle s'en ouvrit aux autorités. Et les dirigeants de Terakl'a-Major, désormais devenus les maîtres de la planète, firent venir le troubadour.

— Seigneur Erik, lui dit-on, vous savez et nous savons ce que nous vous devons et notre reconnaissance sera éternelle. Grâce à vous, la paix pourra enfin s'établir sur Huur. Odd nous fait part de vos soupirs, de vos regrets. Que souhaitez-vous de plus ? N'hésitez pas ! Parlez ! Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour vous donner satisfaction.

Erik se mordit les lèvres. Il eut un regard un peu triste en se tournant vers Odd.

— Pardonne-moi, dit-il. Mais je suis un Terrien ! Et je veux le redevenir !

ÉPILOGUE

LE TOURNOI DE CREVECŒUR

I

La neige. La neige est souveraine. La neige est partout. Le pays, les collines, les plaines, la forêt tout entière, tout est de ce blanc immaculé, de ce blanc d'infini que le ciel répand depuis des nuages de grisaille qui se fondent en un au-delà sans limites.

Le froid, naturellement, triomphe et éveille des splendeurs aux pointes des arbres, sur les étangs gelés, dressant des gerbes de cristal en givrant les flèches des roseaux.

Par instants, un petit cri. Plaintif. Timide. Un oiseau. Il a peur. Il a mal. Il ne comprend pas. Pauvre petite note perdue dans cette immensité blanche.

Et puis un grondement lointain qui passe. Et après le silence paraît encore plus profond. Les loups... Ils ont faim et on raconte qu'ils se sont risqués, il y a deux nuits, tout près du village. Le sire de Crèvecœur envisage d'organiser des battues auxquelles participeront seigneurs, manants et bourgeois.

On dit bien autre chose. Mais à mots couverts. Depuis l'aventure fantastique d'Erik le troubadour, il y a de ces faits dont il ne faut s'entretenir qu'avec la plus grande discrétion. L'Inquisition a des oreilles partout. Et pourtant...

Des chasseurs ont vu. Ont « cru » voir, assurent certains. Dans ce ciel uniforme que les chutes de neige semblent relier au sol glacé, il y a eu l'apparition d'un monstre. Inconnu, ce monstre ? Il y a quelques mois, guère plus, toute la population l'a pourtant vu. Dragon ? Char volant ? Toujours est-il que, terrorisés, les traqueurs de bêtes innocentes ont connu la plus belle panique de toute leur existence. Il ne s'agissait plus de massacrer voluptueusement les malheureux habitants de la forêt pour revenir se vanter de ces meurtres sadiques, mais bien d'affronter un formidable démon volant qui sifflait comme une armée de serpents géants. Et naturellement ces vaillants, si forts lorsqu'en groupe ils s'acharnent sur une laie et ses marcassins, n'ont su que se tapir dans la neige, grelottant plus d'effroi que de froid.

Discipline tacite, fruit de cette crainte qu'inspirent à la fois le château et l'église : on parle le moins possible de ce qui est considéré comme une vision.

Pourtant, quelque part dans la forêt, deux hommes marchent.

Deux hommes qui sont nés sur la Terre mais qui, après l'étrange aventure qu'ils viennent de vivre ne seront jamais plus ce qu'ils étaient précédemment.

Un très jeune homme. Un homme d'âge un peu courbé mais qui n'en semble pas moins vigoureux.

Ils le connaissent bien, eux, le dragon, le char volant. Ils lui ont fait leurs adieux et peut-être que, surtout dans les yeux du plus jeune, quelques larmes ont perlé, rapidement durcies par le gel ambiant. Ils marchent. Ils ne sont nullement dépaysés par cette forêt. Le jeune homme, surtout, la connaît parfaitement et ce n'est pas l'afflux neigeux qui saura le dérouter. Ils portent d'assez lourds fardeaux. Qu'emportent-ils ainsi ? Sans doute des objets d'une inestimable valeur, inconnus sur la planète qu'ils viennent de rejoindre, et dont les effets surprendraient l'ensemble de la population de ce monde.

Les loups hurlent au loin. Ils n'en ont cure. Le loup n'attaque pas l'homme, ils le savent. D'ailleurs, ils possèdent, dans leur arsenal, de quoi se défendre à la fois contre les fauves et contre les hommes. Les hommes de cette planète envers lesquels ils n'ont guère d'illusions à se faire.

Ce qui reste encore clandestin, c'est que le jeune homme a pu se glisser de nuit dans une demeure du village. Où un couple de braves marchands drapiers, bouleversés d'une joie sans égale, ont vu reparaître le fils qu'ils croyaient perdu à jamais, enlevé qu'il l'avait été par le passage du dragon volant, au moment où on allait le précipiter dans les flammes d'un brasier soi-disant rédempteur.

— Arriverai-je à temps ? demande le jeune homme.

— Dieu décide ! dit doucement l'homme mûr. Mais nous devons sans cesse lui accorder notre confiance !...

— Vous voulez bien m'aider, Frère Aloysius !

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour toi, mon enfant !

Dialogue échangé sur un ton qui paraîtrait bien singulier à ceux qui ont su quelques mois plus tôt dans quelles dramatiques circonstances ces deux hommes se sont rencontrés et affrontés.

Une clairière. La neige partout. Le jeune homme s'étend sur le tapis blanc pendant que son compagnon fouille dans les bagages.

Il en extirpe une curieuse petite boîte noire agrémentée d'un élément plus bizarre encore, affectant la forme d'une étoile multi-branche qui émet des lueurs chatoyantes.

Il se penche sur son jeune compagnon, dépose ladite boîte sur le milieu de la poitrine du garçon, lequel a échancré son vêtement afin que l'objet soit en contact direct avec l'épiderme.

L'homme se recule, soupire, murmure :

— Mon pauvre Erik... Comme tu vas avoir froid ! C'est vrai. Il a froid, très froid. Mais il dit, d'une voix qui demeure ferme :

— C'est pour elle, Frère Aloysius. Je me dois de la sauver !

Il ne bouge plus. La neige tourbillonne sous les rafales. L'homme ainsi couché commence à geler tout vif. Il s'engourdit. Il sombre dans une sorte de torpeur que le froid engendre et entretient.

Celui qu'il a appelé Frère Aloysius soupire encore et lève, vers le ciel bloqué par la nuée blanche et glacée, un regard de détresse, peut-être aussi d'espérance...

II

— Oncques ne serai votre épouse !...

L'affront est grand. Rien ne va plus entre Mortemer et Crève-cœur. À la suite de l'affaire de sorcellerie à laquelle Yolaine, la belle Yolaine, a été mêlée, on a évité, pendant quelque temps, de faire allusion au mariage prévu entre la nièce du seigneur de ces lieux et le fils de son voisin, l'imbécile Igor.

Finalement, les deux compères, après quelques entrevues, l'avis des autorités ecclésiastiques et, il faut bien le dire, une consultation auprès de maître Volubilis l'astrologue, ont décidé une tentative de rapprochement entre les deux jeunes gens.

La vérité oblige à dire que maître Volubilis n'a pas paru très affirmatif en ce qui concerne les perspectives de réussite d'une telle union. Il demeure très évasif, se bornant à recommander la plus grande prudence, voire à envisager un délai avant l'entrevue qui équivaldrait à d'officielles fiançailles. Mais Amaury de Crève-cœur, exaspéré par toutes ces tergiversations, a brutalement interrompu le mage, a menacé, tempêté et finalement passé outre avec l'agrément du sire de Mortemer.

Entrevue. Cérémonial. Rencontre des futurs époux, ou soi-disant tels.

Et la réponse nette, sans ambages, de damoiselle Yolaine.

Offense publique. Propos furieux et lourds d'orage. On se demande si Yolaine n'est pas encore sous le joug du sorcier qu'on a livré au feu mais qui a su si bien s'en arracher – avec l'évidente complicité de messire Satan – en emmenant le saint homme Aloysius vers on ne sait quel refuge de démons.

Amaury, fou de colère, n'a rien pu obtenir de sa nièce. Elle demeure obstinée dans son refus, après ce scandale. Scandale que Mortemer n'est pas près de pardonner. Il exige réparation. Dom Boniface et quelques autres savantissimes s'en sont mêlés. On a parlé du jugement de Dieu. Après tout, Yolaine a certains droits et on ne traîne pas une jeune fille noble au mariage comme une femelle au haras. Si elle refuse encore l'époux qu'on lui

destine, qu'elle trouve donc un champion qui portera ses couleurs, et s'opposera, en combat singulier, à celui qui convoite son alliance.

Yolaine, qui est restée un bon moment prostrée dans ses appartements de la haute tour, seulement approchée par ses fidèles Florise et Bathilde, a soudainement paru changer d'attitude :

— J'accepte le tournoi... Un champion portera l'épée en ma faveur !

— Et qui donc ? a grondé Amaury.

— Il paraîtra en temps et en heure, sire mon oncle. Il vous suffira de mettre un destrier à sa disposition, en un lieu que je désignerai. J'ajoute que nul ne sera autorisé à l'approcher alors qu'il ceindra les étriers !

Langage sibyllin qui n'a fait qu'augmenter la colère de Crèvecœur. Mais sa nièce demeure inflexible. Et il a assez d'un scandale. Sa brouille avec Mortemer dérouté tous ses plans. Après tout, si cette petite sotte s'entête ainsi, il saura bien tout mettre en œuvre pour préparer la défaite de ce champion inconnu.

Il sollicite de Mortemer une entrevue secrète. Que se sont-ils dit ? Ils sont tombés d'accord sur ce point : Igor est incapable de combattre convenablement. Aussi mauvais cavalier que mauvais joueur. Mortemer a pris une décision : ce sera lui qui portera les armes de sa maison et combattra à la place de son indigne fils.

Quant à l'adversaire, au tenant mystérieux de Yolaine...

— Ne vous en préoccupez pas, mon cher frère, a dit alors Mortemer à Crèvecœur qui lui proposait quelque trahison propre à faire avorter l'intervention du chevalier ignoré, je me charge, et sans la moindre diablerie, de lui faire mordre la poussière !

Mortemer, l'ex-croisé, est sûr de lui. Crèvecœur, certes, voit d'un mauvais œil une défaite inévitable qui ternira tout de même quelque peu le blason de sa seigneurie. Mais après tout, Yolaine ne fera pas combattre pour Crèvecœur, mais uniquement pour un caprice de femme qui refuse la main de celui qu'on lui destine. Et la victoire de Mortemer paraissant inévitable en la circonstance, l'essentiel demeure le résultat. À savoir l'union des deux grandes maisons.

Et comme Mortemer ne chevauchera pas à visage découvert, on répandra le bruit que le champion est bien Igor, le fiancé offensé, et non son père. On

fera le nécessaire pour que nul n'apprenne que le brave sire a pris la place d'un rejeton incapable.

Yolaine a été prévenue et a donné sa parole : si Mortemer vainc, elle s'inclinera et acceptera alors une union que son cœur rejette. La noble jeune fille a le sens du devoir. D'autant que, investi de l'autorité paternelle puisqu'il est son tuteur, Amaury, quoi qu'il advienne, est bien décidé à la convaincre d'une façon ou d'une autre. Mais très certainement l'issue du tournoi sera décisive avec un guerrier tel que le baron de Mortemer.

Les deux compères, étant cette fois d'accord, n'avaient plus voulu perdre de temps. Le tournoi, à leurs yeux, devenait presque une simple formalité. Aussi songeait-on sérieusement à célébrer le mariage dès le printemps. Quant à l'engagement courtois, il serait très exactement ce qu'on souhaitait pour les accordailles.

Sur la place du bourg, là où, quelques mois plus tôt des échafauds avaient été dressés, on installait la lice. Des tribunes, de nouveau. Et un vaste espace où s'affronteraient les chevaliers. Espace cerclé de palissades au-delà desquelles serait conviée la foule, émanant à la fois de Crèvecœur, de Mortemer, et des cités environnantes.

On avait cru à une accalmie de l'hiver mais, le matin même du jour prévu pour le tournoi, un tapis blanc recouvrait de nouveau la région. Si bien que la lice se présentait comme une grande surface aux tons d'hermine.

Naturellement, ce genre de divertissement, prisé autant et plus que les exécutions spectaculaires, attirait un monde considérable. En dépit du froid, bourgeois et villageois s'entassaient dès les premières heures. Un certain mystère planait, quelques paroles légères ayant filtré malgré les précautions prises. On parlait à voix basse d'un énigmatique champion. Le souvenir de son aventure avec le troubadour et l'effarante suite qui en avait découlé demeuraient dans toutes les mémoires.

Ne disait-on pas que, non seulement Yolaine serait défendue par des puissances infernales, mais aussi que Mortemer aurait un substitut et que ce ne serait pas le prétendant Igor qui chevaucherait pour tenter de conquérir de cette façon quelque peu brutale la main de la belle châtelaine ?

Il y eut, comme pour un supplice, une cérémonie religieuse à laquelle assistèrent Amaury de Crèvecœur et sa nièce d'une part, les deux Mortemer

d'autre part, ainsi que de belles dames de la noblesse et quelques seigneurs de moindre importance.

L'absence du champion désigné par Yolaine fut naturellement très remarquée et non moins commentée. Mais le sire Amaury avait admis de suivre à la lettre les instructions de Yolaine. Un cheval caparaçonné, une armure, un bouclier, une lance, le tout frappé aux couleurs de Yolaine, avaient été amenés à la lisière de la proche forêt. Ordre avait été donné aux écuyers d'y attacher le palefroi puis de s'éloigner sans se retourner sous peine des plus exemplaires châtements.

Si bien que nul ne pouvait savoir de quel chevalier il s'agirait.

Le seigneur Amaury, bien entendu, rongeait son frein et ne se dissimulait pas le ridicule de sa situation. Mortemer, lui, se préparait, tout en affectant de s'intéresser à l'équipement de son fils Igor, au dernier moment à prendre sa place sur le cheval d'armes, ce qu'il ne manqua pas de faire avec la seule présence de deux écuyers fidèles qui avaient juré le silence. Igor, donc, disparut sagement et ce pour la durée du tournoi.

Les tribunes commençaient à se remplir. On se montrait Yolaine. Très droite, toujours sobrement élégante, elle paraissait impassible mais ses beaux yeux jetaient un étrange éclat. En dépit du froid elle gardait une attitude digne, tandis que ses belles amies, riant, grelottant, devisant, cancanant alentour n'osaient guère lui adresser la parole mais ne se faisaient pas faute de piailler des propos acides à son égard et à celui du champion encore inconnu.

Tout étant enfin en ordre Amaury se leva et fit un signe. Des hérauts d'armes sonnèrent de la trompe et un de leurs acolytes s'avança, déploya un parchemin et donna d'une voix forte les modalités du tournoi opposant le sire Igor de Mortemer d'une part, le champion de damoiselle Yolaine de Crècœur d'autre part.

Mortemer parut le premier, caracolant sur un magnifique animal richement orné en son caparaçon.

Un murmure flatteur salua l'apparition de ce magnifique chevalier. Il fit le tour de la lice où les sabots commencèrent à marquer leurs empreintes sur la neige. Il vint saluer de la lance Yolaine, au centre de la tribune. N'était-elle pas l'enjeu du tournoi ?

Il y eut, de la part des jolies spectatrices, des commentaires divers, mais agréables et des sourires lui furent adressés, voire quelques signes de jolies mains. Toutefois, Yolaine resta de marbre, très droite sans souci du gel.

Et dans la foule, on entendait encore, de bouche en bouche, le mot traditionnel qui s'élevait toujours sur son passage :

— Joli cœur... joli cœur... Joli cœur de Crève-cœur !

Nouvelle sonnerie de trompes. Cette fois, un silence total régna. La foule retenait son souffle.

Nul ne soupçonnait Mortemer d'avoir pris la place de son fils et le heaume dissimulait ses traits. On pensait que la lourde armure devait peser aux épaules de celui qui passait parfois pour un avorton, mais après tout, il était l'héritier d'un riche et haut domaine, ce qui créait quelque jalousie autour de Yolaine de la part de ses amies. Il est vrai qu'elle n'en avait cure.

On regardait le nouveau cavalier. Qui était-il ? Comme l'adversaire, il demeurait invisible sous le formidable équipement des chevaliers. Et le mystère de sa personnalité ajoutait encore à l'intérêt du tournoi.

Lui aussi fit le tour de la lice, lui aussi salua devant les tribunes.

On vit, cette fois, Yolaine lever la main d'un geste simple mais d'une grâce indicible. Pas un pli de son visage ne bougea (ses amies la guettaient), toutefois son regard parut briller plus que jamais.

Et l'engagement proprement dit commença.

Il y eut quelques passes d'armes. On admira tout d'abord la virtuosité de Mortemer. Le soi-disant Igor dirigeait sa monture avec une maîtrise totale et une rare souplesse de manœuvre en dépit du poids considérable que représentait le caparaçon auquel s'ajoutaient l'armure et l'armement.

Deux fois, trois fois, ils s'affrontèrent. Pendant un bon moment, les chances parurent égales et on commença à penser que Yolaine avait su se choisir un défenseur efficace.

Finalement, après un long temps où les passes demeurèrent sans grand résultat, Mortemer parut se fâcher. Il tourna brusquement son cheval, piqua des deux et fonça, lance en avant, avec une fougue irrésistible, du moins en apparence.

On applaudit. Les cris de « Mortemer ! » « Mortemer ! » montaient de la foule.

Dans les tribunes, c'était l'effervescence. Seule Yolaine était égale à elle-même.

Sans doute, en cet instant, évoquait-elle certains propos au demeurant assez obscurs de maître Volubilis, qu'elle consultait pour son propre compte.

« — Votre champion vaincra, damoiselle... Cela est hors de doute ! Oncques ne serez dame de Mortemer ! »

« — Et... celui dont je vous ai demandé ? »

« — Si vous le reverriez ? Très certainement oui. Vous le reverrez... Je ne saurais dire quand et comment... Les temps sont proches... Mais... »

« — Parlez, maître Volubilis ! »

« — Je vois la neige... la neige... Mais la neige devient rouge... »

Yolaine n'avait pu en savoir plus. À présent elle regardait cette place d'armes où le piétinement des chevaux apposait ses marques. La neige devenait boueuse au fur et à mesure du combat. Tout à l'heure, peut-être, serait-elle tachée de sang ?

Un grand cri de la foule la tira de sa rêverie.

Mortemer avait raté son assaut. Le champion de Yolaine, d'un brusque écart de son palefroi, s'était effacé au moment où il allait être touché de plein fouet par la lance de l'adversaire qui l'eût infailliblement transpercé. Et profitant de l'élan rageur de l'antagoniste, il poussait à lui, le chargeait, le heurtait violemment de sa propre lance, si bien que Mortemer déséquilibré allait rouler dans la neige, dans une posture peut-être douloureuse et à coup sûr parfaitement grotesque.

Yolaine, seule sans doute de tout ce monde, n'avait pas bougé.

Amaury étouffait des grondements de rage. La foule riait et applaudissait, acclamant l'incontestable vainqueur lequel, tournant sa monture, venait s'incliner avec élégance devant la tribune.

Puis, tandis que les servants d'armes s'empressaient de relever Mortemer empêtré dans son armure, le heaume de travers, meurtri et furieux, le vainqueur s'en alla comme il était venu.

Amaury de Crèveœur se leva, bondit hors de la tribune, appela quelques-uns de ses hommes, donna des ordres. Un instant après, il

chevauchait avec eux en direction de la forêt.

Il neigeait encore et on distinguait aisément les traces du cheval qui emportait le champion de Yolaine rejoignant vraisemblablement le lieu où il s'était équipé.

Un écuyer fit respectueusement remarquer au seigneur que son absence allait paraître suspecte. Il se devait, lui maître des lieux, de se retrouver à la fois auprès de sa nièce la triomphale châtelaine, et de ce pauvre Mortemer sans doute fort marri de sa défaite. C'était le temps de pallier les conséquences du lamentable résultat de ce duel courtois. Mortemer risquant de prendre cette fois plus que mal les choses.

— Soit ! dit Amaury. Je retourne au bourg... Mais vous connaissez ma volonté !

— Assurément, seigneur, et nous vous le ramènerons, pieds et poings liés !

— Qu'il en soit ainsi ! Sinon, craignez ma colère ! Il retourna au grand galop vers la lice, tandis que ses lanciers et archers se ruaient sur les traces du champion, bien décidés à s'en emparer au moment où il mettrait pied à terre.

La tempête de neige redoublait et aveuglait à la fois les cavaliers et leurs montures. C'est sans doute en raison de ce temps tumultueux que les hommes d'Amaury connurent une bien étrange émotion, sans parvenir à comprendre très exactement ce qui se passait.

Le cavalier mystérieux, sans paraître se soucier de ses poursuivants qu'il ne pouvait cependant pas ignorer, arrivait en lisière de la forêt. La neige tombait dru et sa silhouette prenait ainsi des allures fantomatiques. On le vit s'enfoncer dans les premières frondaisons et de toute évidence il regagnait l'endroit où, peu de temps auparavant, selon les instructions de Yolaine de Crèvecœur, on avait amené le destrier armé pour le tournoi avec toute la panoplie nécessaire.

Le sergent d'armes auquel le sire Amaury avait confié le soin de mener l'arrestation – car il s'agissait bien de cela – enjoignit aux archers, lanciers et écuyers de mettre pied à terre. La petite troupe descendit donc de cheval et on lia les montures aux premiers arbres du bois. Puis les hommes, le plus discrètement possible, se glissèrent à travers les troncs et les buissons, selon une manœuvre bien réglée qui devait permettre l'encercllement irrésistible

du point où, tout portait à le croire, le champion de la belle Yolaine allait s'arrêter et se débarrasser de sa pesante armure, laissant là le cheval et disparaissant aussitôt.

On put croire que c'était bien cela car, un instant après, favorisés dans leur approche par la chute de la neige qui ne cessait pas et ouatait totalement les frondaisons, les guerriers de Crèvecœur, rampant ou avançant courbés, établirent leur cercle autour d'une petite clairière qui était précisément le point de départ du chevalier inconnu.

Ils le voyaient, les uns et les autres. Il avait arrêté le cheval et, visiblement, allait descendre sur le sol neigeux.

Le sergent d'armes jeta un ordre et, tous ensembles, les assaillants se précipitèrent.

Leur proie ne pouvait leur échapper et, en dépit de sa vaillance, un cavalier ainsi équipé, s'il pouvait combattre efficacement un adversaire semblable, se trouvait fréquemment à la merci d'hommes à pied.

En un instant très bref, le chevalier se vit entouré. Déjà, des mains vigoureuses saisissaient, qui la bride du cheval, qui les jambières de l'armure et tentaient de le renverser, de le faire culbuter et de le précipiter sur le terrain où il eût été aisé de le dépouiller de sa carapace avant de le ligoter solidement pour l'amener, comme il avait été dit, au seigneur de Crèvecœur.

Que se passa-t-il ? On ne le sut jamais.

L'armure tomba, c'était un fait. Mais une armure vide. Une armure dans laquelle il n'y avait rigoureusement personne.

Plusieurs des soldats présents assurèrent qu'à ce moment ils avaient vu une flamme immense jaillir, comme un feu follet fantastique évoquant vaguement une silhouette humaine. Une créature de feu qui se perdait aussitôt vers la cime des grands arbres aux branches pesantes de neige accumulée.

Les uns se signèrent, les autres claquaient des dents. Finalement, la troupe prit le parti de s'enfuir, abandonnant même cheval et armure. Qu'on juge de la fureur d'Amaury, quand on vint lui rendre compte de pareil événement.

Il ordonna qu'on revint en hâte sur le lieu de ce fait insolite et il s'y rendit lui-même, emmenant Dom Boniface, de fort méchante humeur d'avoir à affronter au froid aussi rigoureux. Le moine, quand on retrouva le cheval et l'équipement du chevalier disparu, aspergea la clairière d'eau bénite et le seul résultat fut que tout cela gela instantanément.

Pourtant, s'ils avaient poussé plus loin, jusqu'au cœur de la forêt, ils auraient eu la surprise d'y retrouver Frère Aloysius.

Et ils y auraient vu l'Inquisiteur penché sur le corps frigorifié d'un adolescent inerte. Lui faire avaler presque de force le contenu d'une gourde, retirer de son pectoral un étrange appareil fait d'une boîte surmontée d'une étoile qui jetait des feux colorés, puis se mettre à frictionner le malheureux avec la dernière énergie pour lui redonner vie et chaleur...

III

C'est la nuit. Le calme. Du moins en apparence.

Il ne neige plus mais le froid demeure vif. La lune glisse dans un ciel redevenu très clair, ce qui a éveillé de nouveau la voix des grands loups, là-bas, très loin au fond des bois.

Le manoir de Crèvecœur se dresse, mis en lumière sous l'astre nocturne, au-dessus des douves dans l'eau desquelles se reflète l'altière Diane.

Le couvre-feu a tinté il y a un bon moment et le bourg, un peu plus loin, est endormi.

Cependant, dans les alentours, des formes sont tapies, dans les buissons, sous les arbres brochant les douves, tout près de la poterne, et dans les touffes de roseaux.

Parmi eux, parmi ces guerriers car tous sont en armes, il y a même le sire Amaury de Crèvecœur. Armé comme un chevalier qu'il est, soutenu par une détermination farouche. Il a longuement réfléchi. Il y a bien des choses qu'il ne comprend pas, qu'il ne saurait comprendre et ni la théologie embrouillée de Dom Boniface, ni les révélations toujours sibyllines de maître Volubilis n'ont pu l'éclairer utilement.

Alors Amaury a pris une décision, se basant sur une logique peut-être simpliste mais évidemment très humaine.

L'attitude de Yolaine est caractéristique. Yolaine est amoureuse et tout son comportement vient de là. Le chevalier mystérieux ? Son amant, de toute évidence. Il a échappé – le diable sait comment – aux flammes du bûcher. Mais il est revenu. C'est lui qui a vaincu Mortemer en combat singulier, lui qui a réussi une fois de plus à s'échapper du guet-apens de la forêt enneigée. Ces histoires de feux follets ne disent rien qui vaille à Crèvecœur. Mais il rejette maintenant toute autre idée que celle-ci : j'ai confiance en mon épée, en mes soldats !

« Il » viendra !

Il est sûr que le troubadour reviendra soupirer devant le donjon où l'attend Yolaine. Si bien que, depuis le tournoi, Amaury s'est gardé finalement d'adresser le moindre reproche à sa nièce. Il a évité de lui parler, car il aurait bien fallu aborder un sujet brûlant : puisqu'elle a refusé Mortemer, souhaite-t-elle épouser son champion ? Dans ce cas, qui est-il ? Où est-il ?

Inutiles tergiversations. Amaury est certain de ce fait : « il » va revenir.

Il lui a semblé, tout à l'heure, apercevoir une blanche silhouette à la haute fenêtre du donjon. Il y a trois nuits qu'il a établi le piège, ce qu'il nomme en ricanant le piège d'amour. Yolaine attend son amoureux.

« Il » vient !

Un frémissement passe parmi les hommes d'armes, bien cachés, tous prêts à obéir aux ordres du seigneur.

C'est lui. Il avance le long des douves, il vient sous le donjon, là où, auparavant, il a réussi ce prodige de s'envoler pour rejoindre sa belle, sous les yeux ébahis d'un braconnier à qui, finalement, cela a coûté très cher.

Quelques notes montent et chantent dans la nuit...

La cithare ! Il est muni de son diabolique instrument. Amaury serre les poings avec fureur. Mais patience ! C'est la fin de l'aventure.

La musique s'élève encore. À la meurtrière, là-haut, Yolaine se penche.

Erik le troubadour, revenu à minuit selon la tradition, s'élève gracieusement vers celle qui lui tend les bras.

Un ordre lancé d'une voix rauque. Une volée de flèches.

En plein vol, comme un grand oiseau royal, le troubadour est transpercé de traits mortels, sous les yeux horrifiés de la châtelaine.

Il retombe lourdement, pauvre pantin désarticulé, s'écrase sur le rebord de la douve, et son corps criblé de flèches rebondit, glisse en un soubresaut suprême, s'abîme dans les eaux glacées qui se referment sur lui et engloutissent la cithare qu'il a lâchée et qui termine sa carrière en même temps que le magicien revenu du monde des étoiles. Au pied de la tour, la neige est rouge.

Amaury se relève, intime à ses hommes l'ordre de se lever, de cesser de se dissimuler. Yolaine va les voir, comprendre dans quel piège a péri celui

qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Comprendre qu'Amaury de Crève-cœur est le maître, et que désormais, elle n'a plus qu'à s'incliner et à obéir...

IV

Au monastère de Septmonts, c'est l'affolement.

Le prieur a réuni le chapitre. Un événement incroyable : Frère Aloysius, le représentant de l'Inquisition qu'ils avaient l'honneur d'héberger, est revenu parmi eux.

Il raconte des choses insensées. Qu'il a visité des mondes lointains, connu d'autres humanités, découvert que l'univers n'est absolument pas celui qu'on s'efforce de croire.

Ce qui représente déjà une somme appréciable d'hérésies. Mais il y a pire.

Aloysius n'est plus le même homme. Il tient des propos incohérents et sacrilèges. Ne prétend-il pas qu'il a découvert, avec une joie ineffable, le véritable sens du christianisme et de l'holocauste de Jésus ? Il dit qu'il a connu la souffrance comme la joie de vivre. La camaraderie, la bonté, le dévouement, l'esprit de sacrifice, l'amour même...

Oui, l'amour ! Et il affirme que ce Dieu qui a créé le monde ne l'a fait que par amour. Et qu'au nom de la croix il faut, non plus torturer, désespérer et tuer, mais aimer, aider, consoler, apaiser, exalter à vivre !

Horriifiés, les moines entendent cela.

Voilà qu'il célèbre la valeur de la femme. Que cette magnifique vertu qu'est la chasteté possède une ennemie inconditionnelle : la continence. Si bien que pour être chaste, il faut faire partie tout simplement des gens assouvis sexuellement, et vivre sous l'œil de Dieu en jouissant de ses bienfaits dans une mesure raisonnable, dans le respect du prochain et de sa propre personne.

Le chapitre frémit sous cette avalanche de blasphèmes. Si avec tout cela celui qui s'est appelé Frère Aloysius ne voit pas se dresser un amas de fagots...

V

C'est la guerre, entre Mortemer et Crèvecœur.

Cette fois, les deux frères d'armes ou soi-disant tels ont armé leurs forces. Levé des troupes parmi villageois et bourgeois. Déjà c'est l'entrée en campagne. On attaque, on pille, on viole, on tue, on incendie. La guerre a cela de bon qu'elle justifie tous les crimes, l'assouvissement de tous les instincts les plus vils. Et la querelle des deux seigneurs est pour le tout un excellent prétexte, sans compter que chacun espère une victoire qui lui permettra finalement de s'annexer, avec ou sans mariage des héritiers, les terres de l'autre.

Mais il y a quelqu'un que tout cela laisse indifférent.

Dans la haute tour de Crèvecœur, il n'y a plus qu'une femme déjà vieillie, aux cheveux parsemés de fils blancs, au visage ravagé par un souci rongeur.

Yolaine de Crèvecœur a renoncé à tout. À la vie. Et elle songe vaguement à finir ses tristes jours dans quelque couvent.

Elle regarde, autour d'elle, ce qui fut la chambre de ses amours, dans la splendeur païenne des soirs brûlants où elle attendait le troubadour de minuit. Que de regrets en son cœur !

Les flambeaux sont éteints. Les roses sont fanées...

FIN